125

GUACANAGARI
MONTEZUMA
GUATIMOTZIN
POWHATAN
POCAHONTAS
SAMOSET
MASSASOIT
KING PHILIP
UNCAS
TEDYUSKUNG
PONTIAC
CAPTAIN PIPE
LOGAN
CORNPLANTER
JOSEPH BRANT
RED JACKET
LITTLE TURTLE
TECUMSEH
OSCEOLA
SEQUOYA
SHABONEE
BLACK HAWK
KEOKUK
SACAGAWEA
BENITO JUAREZ
MANGUS COLORADAS
LITTLE CROW
SITTING BULL
CHIEF JOSEPH
GERONIMO

TO PERPETUATE THE HISTORY AND DEVELOPMENT OF THE PEOPLE REPRESENTED BY THE ABOVE CHIEFS AND WISE MEN THIS COLLECTION HAS BEEN GATHERED BY THEIR FRIEND

EDWARD EVERETT AYER

AND PRESENTED BY HIM
TO
THE NEWBERRY LIBRARY
1911

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME ONZIEME.

A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Ayer
263
J512
1780
v. 11

Ayer 5905

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du Pere Bouchet, de la Compagnie de Jesus, Missionnaire de Maduré, & Supérieur de la nouvelle Mission de Carnate, à Monseigneur l'ancien Evêque d'Avranches.

MONSEIGNEUR,

Les travaux d'un homme apostolique dans les Indes orientales sont si grands & si continuels, qu'il semble que le

ſoin de prêcher le nom de Jeſus-Chriſt aux Idolâtres, & de cultiver les nouveaux fideles, ſoit plus que ſuffiſant pour occuper un Miſſionnaire tout entier. En effet, dans certains temps de l'année, bien loin d'avoir le loiſir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre, & ſouvent le Miſſionnaire eſt forcé de prendre ſur le repos de la nuit le temps qu'il doit donner à la priere & aux autres exercices de ſa profeſſion.

Cependant, Monſeigneur, dans quelques autres ſaiſons nous nous trouvons aſſez en liberté pour pouvoir nous délaſſer de nos travaux par quelque ſorte d'étude. Notre ſoin alors eſt de rendre nos délaſſemens même utiles à notre ſainte Religion. Nous nous inſtruiſons dans cette vue des ſciences qui ont cours parmi les Idolâtres, à la converſion deſquels nous travaillons; & nous nous efforçons de trouver, juſques dans leurs erreurs, de quoi les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer.

C'eſt dans ce temps, où les occupations attachées à mon miniſtere m'ont laiſſé quelque loiſir, que j'ai approfondi, autant qu'il m'a été poſſible, le ſyſtême de Religion reçu parmi les Indiens. Ce que je me propoſe dans cette lettre,

Monseigneur, est seulement de vous mettre devant les yeux, & de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui sont, ce me semble, capables de vous intéresser. Elles vont toutes à prouver que les Indiens ont tiré leur Religion des livres de Moïse & des Prophetes : que toutes les fables dont leurs livres sont remplis, n'y obscurcissent pas tellement la vérité, qu'elle soit méconnoissable : & qu'enfin, outre la Religion du peuple Hébreu, que leur a apprise, du moins en partie, leur commerce avec les Juifs & les Egyptiens, on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la Religion Chrétienne, qui leur a été annoncée par l'Apôtre saint Thomas, par Pantænus, & plusieurs autres grands hommes, dès les premiers siecles de l'Eglise.

Je n'ai point douté, Monseigneur, que vous n'approuvassiez la liberté que je prends de vous adresser cette lettre. J'ai cru que des réflexions, qui peuvent servir à confirmer & à défendre notre sainte Religion, devoient naturellement vous être présentées. Vous y prendrez plus de part que personne, après avoir démontré, comme vous l'avez fait, la vérité de notre foi par la plus vaste

érudition, & par la plus exacte connoiſſance de l'antiquité ſacrée & profane.

Je me ſouviens, Monſeigneur, d'avoir lu dans votre ſçavant livre de la Démonſtration Evangélique, que la Doctrine de Moïſe avoit pénétré juſqu'aux Indes : votre attention à remarquer dans les auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la Religion, vous a fait prévenir une partie des choſes que j'aurois à vous dire. J'y ajouterai donc ſeulement ce que j'ai découvert de nouveau ſur les lieux, par la lecture des plus anciens livres des Indiens, & par le commerce que j'ai eu avec les ſçavans du pays.

Il eſt certain, Monſeigneur, que le commun des Indiens ne donne nullement dans les abſurdités de l'athéiſme. Ils ont des idées aſſez juſtes de la Divinité, quoiqu'altérées & corrompues par le culte des Idoles. Ils reconnoiſſent un Dieu infiniment parfait, qui exiſte de toute éternité, qui renferme en ſoi les plus excellens attributs. Juſques-là rien de plus beau & de plus conforme au ſentiment du peuple de Dieu ſur la Divinité. Voici maitenant ce que l'Idolâtrie y a malheureuſement ajouté.

La plupart des Indiens aſſurent que ce grand nombre de Divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne ſont que des Dieux ſubalternes & ſoumis au Souverain Etre, qui eſt également le Seigneur des Dieux & des hommes. Ce grand Dieu, diſent-ils, eſt infiniment élevé au-deſſus de tous les Etres; & cette diſtance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un Etre infiniment parfait, & des Etres créés remplis, comme nous, d'imperfections & de foibleſſes? C'eſt pour cela même, ſelon eux, que *Parabaravaſton*, c'eſt-à-dire, *le Dieu ſuprême*, a créé trois Dieux inférieurs; ſçavoir, *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*. Il a donné au premier la puiſſance de créer, au ſecond le pouvoir de conſerver, & au troiſieme le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux, qu'adorent les Indiens, ſont, au ſentiment de leurs ſçavans, les enfans d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'eſt-à-dire, *la Puiſſance ſuprême.* Si l'on réduiſoit cette fable à ce qu'elle étoit dans ſon origine, on y découvriroit aiſément la vérité, toute obſcurcie qu'elle eſt par les idées

ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à *Bruma*, soit par la conservation, qui est le partage de *Vichnou*, soit enfin par les différens changemens, qui sont l'ouvrage de *Routren*, vient uniquement de la puissance absolue du *Parabaravastou*, ou du Dieu suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur *Parachatti*, & lui ont donné trois enfans, qui ne sont que les principaux effets de la toute-Puissance. En effet, *Chatti*, en langue Indienne, signifie Puissance, & *Para*, suprême, ou absolue.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Etre infiniment supérieur aux autres Divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu, & que le *Polythéisme* ne s'est introduit parmi eux, que de la maniere dont il s'est répandu dans tous les pays Idolâtres.

Je ne prétends pas, Monseigneur, que cette premiere connoissance prouve d'une maniere bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens,

ou avec les Juiſs. Je ſçais que ſans un tel ſecours l'Auteur de la nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'eſprit de tous les hommes, & qu'elle ne s'altere chez eux que par le déréglement & la corruption de leur cœur. C'eſt pour la même raiſon que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont penſé ſur l'immortalité de nos ames, & ſur pluſieurs autres vérités ſemblables.

Je m'imagine cependant que vous ne ſerez pas faché de ſçavoir comment nos Indiens trouvent expliquée, dans leurs auteurs, la reſſemblance de l'homme avec le ſouverain Etre. Voici ce qu'un ſçavant Brame m'a aſſuré avoir tiré ſur ce ſujet d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet auteur, un million de grands vaſes tous remplis d'eau, ſur leſquels le ſoleil répand les rayons de ſa lumiere. Ce bel aſtre, quoique unique, ſe multiplie en quelque ſorte, & ſe peint tout entier en un moment dans chacun de ces vaſes; on en voit par-tout une image très-reſſemblante. Nos corps ſont ces vaſes remplis d'eau: le ſoleil eſt la figure du ſouverain Etre: & l'image du ſoleil peinte dans chacun de ces vaſes, nous repréſente aſſez

naturellement notre ame créé à la ressemblance de Dieu même.

Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués, & plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vôtre. Trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises. Il me seroit fort inutile, en écrivant à un aussi sçavant Prélat que vous, d'y mêler mes réflexions particulieres.

Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croyent que *Bruma* est celui des trois Dieux subalternes, qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc *Bruma*, qui créa le premier homme. Mais ce qui fait à mon sujet, c'est que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut à la vérité quelque peine à finir son ouvrage. Il y revint à plusieurs fois, & ce ne fut qu'à la troisieme tentative que ses mesures se trouverent justes. La fable a ajouté cette derniere circonstance à la vérité; & il n'est pas surprenant qu'un Dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons.

Mais ſi les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature, & probablement le commerce des Juifs leur avoient enſeigné de l'unité de Dieu, ils ſe ſeroient auſſi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie de la création de l'homme : ils ſe ſeroient bornés à dire, comme ils font après l'Ecriture ſainte, que l'homme fut formé du limon de la terre toute nouvellement ſortie des mains du Créateur.

Ce n'eſt pas tout, Monſeigneur; l'homme une fois créé par *Bruma*, avec la peine dont je vous ai parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de ſa créature qu'elle lui avoit plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'Ecriture eſt magnifique dans la deſcription qu'elle nous fait du Paradis terreſtre. Les Indiens ne le font gueres moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam*. C'eſt, ſelon eux, un jardin de délices où tous les fruits ſe trouvent en abondance. On y voit même un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité s'il étoit permis d'en manger. Il ſeroit bien étrange que des gens qui n'auroient jamais

entendu parler du Paradis terrestre ; en eussent fait, sans le sçavoir, une peinture si ressemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, Monseigneur, c'est que les Dieux inférieurs, qui, dès la création du monde, se multiplierent presque à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas sûrs d'avoir le privilege de l'immortalité, dont ils se seroient cependant fort accommodés. Voici une histoire, que les les Indiens racontent à cette occasion. Cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine que la Doctrine des Hébreux & peut-être même celle des Chrétiens.

Les Dieux, disent nos Indiens, tenterent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'aviserent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le *Chorcam*. Ce moyen leur réussit, & en mangeant de temps en temps des fruits de cet arbre, ils se conserverent le précieux Trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent nommé *Cheien*, s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les Dieux du second ordre. Comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet

arbre, il conçut une si grande colere de la surprise qu'on lui avoit faite, qu'il répandit sur le champ une grande quantité de poison. Toute la terre s'en ressentit, & pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le Dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine ; il parut sous la forme d'un homme, & avala sans façon tout le venin, dont le malicieux serpent avoit infecté l'Univers.

Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter ; car certainement je vous tromperois, si je m'engageois à vous dire quelque chose de plus sérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du déluge, & les principales circonstances que nous en rapporte l'Ecriture.

Le Dieu *Routren*, (c'est le grand destructeur des êtres créés) prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret qu'il ne fût pressenti par *Vichnou*, conservateur des créatures. Vous verrez, Monseigneur, qu'elles lui eurent dans cette

rencontre une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du Dieu *Routren*; mais aussi sa qualité de Dieu conservateur des choses créées, lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux; & voici la maniere dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattiavarti* son grand confident, & l'avertit en secret qu'il y auroit bientôt un déluge universel, que la terre seroit inondée, & que *Routren* ne prétendoit rien moins que d'y faire périr tous les hommes, & tous les animaux. Il l'assura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & qu'en dépit de *Routren*, il trouveroit bien moyen de le conserver & de se ménager à soi-même ce qui lui seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein étoit de faire paroître une barque merveilleuse au moment que *Routren* s'y attendroit le moins, d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cens quarante millions d'ames & de semences d'êtres. Il falloit au reste que *Sattiavarti* se trouvât au temps du déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut

ſoin de lui faire bien reconnoître. Quelque temps après *Sattiavarti*, comme on le lui avoit prédit, apperçut une multitude infinie de nuages qui s'aſſembloient. Il vit avec tranquillité l'orage ſe former ſur la tête des hommes coupables; il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivieres s'enflerent & ſe répandirent avec rapidité ſur toute la ſurface de la terre; la mer franchit ſes bornes, & ſe mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées; arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut ſubmergé; tous les êtres animés périrent & furent détruits.

Cependant *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ſes pénitens, s'étoit retiré ſur la montagne. Il y attendoit le ſecours dont le Dieu l'avoit aſſuré; il ne laiſſa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau qui prenoit toujours de nouvelles forces, & qui s'approchoit inſenſiblement de ſa retraite, lui donnoit de temps en temps de terribles allarmes. Mais dans l'inſtant qu'il ſe croyoit perdu, il vit paroître la barque qui devoit le ſauver; il y entra incontinent avec les dévots de ſa ſuite; les huit cens quarante millions d'ames & de ſemences d'êtres s'y trouverent renfermées.

La difficulté étoit de conduire la barque & de la ſoutenir contre l'impétuoſité des flots qui étoient dans une furieuſe agitation. Le Dieu *Vichnou* eut ſoin d'y pourvoir, car ſur le champ il ſe fit poiſſon, & il ſe ſervit de ſa queue comme d'un gouvernail pour diriger le vaiſſeau. Le Dieu poiſſon & pilote fit une manœuvre ſi habile, que *Sattiavarti* attendit fort en repos dans ſon aſyle, que les eaux s'écoulaſſent de deſſus la face de la terre.

La choſe eſt claire, comme vous voyez, Monſeigneur, & il ne faut pas être bien pénétrant, pour appercevoir dans ce récit, mêlé de fables, & des plus biſarres imaginations, ce que les Livres ſacrés nous apprennent du déluge, de l'Arche, & de la conſervation de Noé avec ſa famille.

Nos Indiens n'en ſont pas demeurés là; & après avoir défiguré Noé ſous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis ſur le compte de *Bruma* les avantures les plus ſingulieres de l'hiſtoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monſeigneur, qui me paroiſſent fort reſſemblans.

La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il eſt vi-

ſible que de *Bruma* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire, & il ſeroit à ſouhaiter que nos Sçavans, en matiere d'étymologies, n'en euſſent point adopté de moins raiſonnables & de plus forcées.

Ce *Bruma*, dont le nom eſt ſi ſemblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme que tous les Indiens nomment *Saraſvadi*. Vous jugerez, Monſeigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma premiere conjecture. Les deux dernieres ſyllabes du mot *Saraſvadi* ſont dans la langue indienne une terminaiſon honorifique; ainſi, *vadi*, répond aſſez bien à notre mot françois, *madame*. Cette terminaiſon ſe trouve dans pluſieurs noms de femmes diſtinguées. Par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de *Routren*; il eſt dès-lors évident que les deux premieres ſyllabes du mot *Saraſvadi*, qui font proprement le nom tout entier de la femme de *Bruma*, ſe réduiſent à *Sara*, qui eſt le nom de *Sara*, femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque choſe de plus ſingulier. *Bruma*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le Chef de pluſieurs *Caſtes* ou Tributs différentes. Les deux peuples ſe rencon-

trent même fort juſtes ſur le nombre de ces Tribus. A *Tichirapali*, où eſt maintenant le plus fameux Temple de l'Inde, on célebre tous les ans une Fête, dans laquelle un vénérable vieillard mene devant ſoi douze enfans qui repréſentent, diſent les Indiens, les douze Chefs des principales Caſtes. Il eſt vrai que quelques Docteurs croient que ce vieillard tient dans cette cérémonie la place de *Vichnou ;* mais ce n'eſt pas l'opinion commune des Sçavans ni du peuple, qui diſent communément que *Bruma* eſt le Chef de toutes les Tribus.

Quoi qu'il en ſoit, Monſeigneur, je ne crois pas que pour reconnoître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il ſoit néceſſaire que tout ſe rencontre parfaitement conforme de part & d'autre. Les Indiens partagent ſouvent à différentes perſonnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une ſeule, ou bien raſſemblent dans une ſeule ce que l'Ecriture diviſe dans pluſieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit ſervir, ce me ſemble, à les appuyer ; & je crois qu'une reſſemblance trop affectée, ne ſeroit bonne qu'à les rendre ſuſpectes.

Cela ſuppoſé, Monſeigneur, je con-

tinue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à *Bruma*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs Dieux, ou de leurs Héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens qui, comme le Patriarche Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des Dieux du pays. Ce Dieu lui avoit demandé cette victime, mais il se contenta de la bonne volonté du pere, & ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce Dieu le ressuscita.

J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris, dans une des Castes qui sont aux Indes, c'est celle qu'on nomme la Caste des Voleurs. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une Tribu entiere de voleurs, tous ceux qui font cet honorable métier, soient rassemblés dans un corps particulier, & qu'ils aient pour voler un privilege à l'exclusion de tout autre; cela veut dire seulement que tous les Indiens de cette Caste volent effectivement avec une extrême licence; mais par malheur ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier.

Après cet éclairciſſement qui m'a paru néceſſaire, je reviens à mon hiſtoire. J'ai donc trouvé que dans cette Caſte on garde la cérémonie de la circonciſion, mais elle ne ſe fait pas dès l'enfance; c'eſt environ à l'âge de vingt ans; tous même n'y ſont pas ſujets, & il n'y a que les principaux de la Caſte qui s'y ſoumettent. Cet uſage eſt fort ancien, & il ſeroit difficile de découvrir d'où leur eſt venue cette coutume, au milieu d'un peuple entiérement Idolâtre.

Vous avez vu, Monſeigneur, l'hiſtoire du déluge & de Noé dans *Vichnou* & dans *Sattiavarti;* celle d'Abraham dans *Bruma* & dans *Vichnou;* vous verrez encore, avec plaiſir, celle de Moïſe dans les mêmes Dieux, & je ſuis perſuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paroît plus reſſemblant à Moïſe que le *Vichnou* des Indiens métamorphoſé en *Chrichnen;* car d'abord *Chrichnen*, en langue indienne, ſignifie *Noir;* c'eſt pour faire entendre que *Chrichnen* eſt venu d'un pays où les habitans ſont de cette couleur; les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de *Chrichnen* fut expoſé, dès ſon enfance, dans un petit berceau ſur une grande

riviere, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, & comme c'étoit un fort bel enfant, on l'apporta à une grande Princesse, qui le fit nourrir avec soin, & qui se chargea ensuite de son éducation.

Je ne sçais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parens de *Chrichnen* plutôt qu'à *Chrichnen* même. Que faire à cela, Monseigneur, il faut bien vous dire les choses telles qu'elles sont, & pour les rendre avantures plus ressemblantes, je n'irai pas vous déguiser la vérité. Ce ne fut donc point *Chrichnen*, mais un de ses parens qui fut élevé au Palais d'une grande Princesse; en cela la comparaison avec Moïse se trouve défectueuse. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que *Chrichnen* fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colere du Roi qui attendoit le moment de sa naissance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par respect, & ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux; on retira l'enfant de cet endroit périlleux, & il fut élevé parmi des bergers; il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, & il garda long-temps les trou-

peaux de ses beaux-peres. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux & de ceux qui les gardoient; il fit mourir le Roi qui leur avoit déclaré une cruelle guerre; il fut poursuivi par ses ennemis, & comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer; elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient. Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit.

Qui pourroit douter après cela, Monseigneur, que les Indiens n'aient connu Moïse, sous le nom de *Vichnou* métamorphosé en *Chrichnen?* Mais à la connoissance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres, & de plusieurs loix qu'il a publiées, & dont l'observation s'est conservée après lui.

Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, & qui persévérent encore aujourd'hui dans le pays : je compte, Monseigneur, les bains fréquens, les purifications, une

horreur

horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement desquels ils se croient souillés; l'ordre différent & la distinction des Castes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa Tribu ou de sa Caste particuliere. Je ne finirois point, Monseigneur, si je voulois épuiser ce détail; je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les livres des sçavans.

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténebres de l'idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam*, (c'est le plus célebre de tous ceux qui se font aux Indes) on y sacrifie un mouton; on y récite une espece de priere, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra? Quand sera-ce que le Rédempteur paroîtra?*

Ce sacrifice d'un mouton, me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'Agneau Paschal; car il faut remarquer sur cela, Monseigneur, que comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime; aussi les Brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande,

ſont cependant diſpenſés de leur abſtinence au jour du ſacrifice de l'*Ekiàm*, & ſont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole, & que les Brames partagent entr'eux.

Pluſieurs Indiens adorent le feu. Leurs Dieux même ont immolé des victimes à cet élément. Il y a un précepte particulier pour le ſacrifice d'*Oman*, par lequel il eſt ordonné de conſerver toujours le feu, & de ne le laiſſer jamais éteindre. Celui qui aſſiſte à l'*Ekiam*, doit tous les matins & tous les ſoirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce ſoin ſcrupuleux répond aſſez juſte au commandement porté dans le Lévitique, c. vj, v. 12 & 13. *Ignis in altari ſemper ardebit, quem nutriet Sacerdos, ſubjiciens ligna manè per ſingulos dies.* Les Indiens ont fait quelque choſe de plus en conſidération du feu. Ils ſe précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monſeigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris ſur cette matiere.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des ſerpens. Ils croyent que ces animaux ont quelque choſe de divin,

& que leur vue porte bonheur. Ainsi plusieurs adorent les serpens, & leur rendent les plus profonds respects. Mais ces animaux, peu reconnoissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain que Moïse montra au Peuple de Dieu, & qui guérissoit par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin, Monseigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves. Ils les traitent presque comme leurs propres enfans; ils ont grand soin de les bien élever; ils les pourvoyent de tout libéralement; rien ne leur manque, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture; ils les marient, & presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israëlites, que Moïse ait adressé sur cet article les préceptes que nous lisons dans le Lévitique?

Quelle apparence y a-t-il donc, Monseigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connoissance de la loi de Moïse? Ce qu'ils disent encore de leur loi & de *Bruma* leur Législateur, détruit, ce me semble,

d'une maniere évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matiere.

Bruma a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam* ou Livre de la loi que les Indiens regardent comme infaillible. C'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper, & qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam* ou la loi des Indiens, est divisée en quatre parties. Mais, au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquieme, qui a péri par l'injure des temps, & qu'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur *Bruma*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous sçavons des Juifs par rapport à la Loi sainte, & à Moïse qui la leur a annoncée.

Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur loi va jusqu'à nous en faire un mystere impénétrable. J'en ai cependant assez appris

par quelques Docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu Bruma ſont une imitation du Pentateuque de Moïſe.

La premiere partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la premiere cauſe, & de la maniere dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus ſingulier par rapport à notre ſujet, c'eſt qu'au commencement il n'y avoit que Dieu & l'eau, & que Dieu étoit porté ſur les eaux. La reſſemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Geneſe, n'eſt pas difficile à remarquer.

J'ai appris de pluſieurs Brames, que dans le troiſieme Livre qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet enſeignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode.

Le quatrieme livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens ſacrifices qu'on doit offrir, les qualités requiſes dans les victimes, la maniere de bâtir les Temples, & les diverſes fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, ſans trop deviner, une idée

priſe ſur les livres du Lévitique & du Deutéronome.

Enfin, Monſeigneur, de peur qu'il ne manque quelque choſe au parallele, comme ce fut ſur la fameuſe montagne de Sinaï que Moïſe reçut la loi, ce fut auſſi ſur la célebre montagne de *Mahamerou*, que *Brama* ſe trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes eſt celle que les Grecs ont appellée *Méros*, où ils diſent que Bacchus eſt né, & qui a été le ſéjour des Dieux. Les Indiens diſent encore aujourd'hui que cette montagne eſt l'endroit où ſont placés leurs *Chorchams* ou les différens paradis qu'ils reconnoiſſent.

N'eſt-il pas juſte, Monſeigneur, qu'après avoir parlé aſſez long-temps de Moïſe & de la loi, nous diſions auſſi quelques mots de Marie, ſœur de ce grand Prophete ? Je me trompe beaucoup, ou ſon hiſtoire n'a pas été tout-à-fait inconnue à nos Indiens.

L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le paſſage miraculeux de la mer Rouge, elle aſſembla les femmes Iſraëlites; elle prit des inſtrumens de muſique, & ſe mit à danſer avec ſes compagnes, & à chanter les louanges du Tout-Puiſſant.

Voici un trait assez semblable, que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi-bien que Marie sœur de Moïse, sortit de la mer par une espece de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les Dieux & toutes les Déesses danserent au son des instrumens.

Il me seroit aisé, Monseigneur, en quittant les livres de Moïse, de parcourir les autres livres historiques de l'Ecriture, & de trouver dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât. Je me contenterai de vous raconter encore une ou deux histoires, qui m'ont le plus frappé, & qui font le plus à mon sujet.

La premiere qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un Roi de l'Inde fort ancien, & qui au nom & à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture.

Les Dieux se réunirent un jour dans leur *Chorcam*, ou, si vous l'aimez mieux, dans le Paradis de délices. *Devendiren*,

le Dieu de la gloire préſidoit à cette illuſtre aſſemblée. Il s'y trouva une foule de Dieux & de Déeſſes ; les plus fameux Pénitens y eurent auſſi leur place, & ſur-tout les ſept principaux Anachoretes.

Après quelques diſcours indifférens, on propoſa cette queſtion : ſi parmi les hommes il ſe trouve un Prince ſans défaut. Preſque tous ſoutinrent qu'il n'y en avoit pas un ſeul qui ne fût ſujet à de grands vices, & *Vichouva-moutren* ſe mit à la tête de ce parti. Mais le célebre *Vachichten* prit un ſentiment concontraire, & ſoutint fortement que le Roi *Arichandiren* ſon diſciple étoit un Prince parfait. *Vichouva-moutren*, qui, du génie impérieux dont il eſt, n'aime pas à ſe voir contredit, ſe mit en grande colere, & aſſura les Dieux qu'il ſauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu Prince parfait, ſi on vouloit le lui abandonner.

Le défi fut accepté par *Vachichten* ; & l'on convint que celui des deux qui auroit le deſſous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre Roi *Arichandiren* fut la victime de cette diſpute. *Vichouva-moutren* le mit à tou-

tes ſortes d'épreuves. Il le réduiſit à la plus extrême pauvreté ; il le dépouilla de ſon Royaume ; il fit périr le ſeul fils qu'il eut, il lui enleva même ſa femme *Chandirandi.*

Malgré tant de diſgraces, le Prince ſe ſoutint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame dont n'auroient pas été capables les Dieux mêmes qui l'éprouvoient avec ſi peu de ménagement. Auſſi l'en récompenſerent-ils avec la plus grande magnificence. Les Dieux l'embraſſerent l'un après l'autre ; il n'y eut pas juſqu'aux Déeſſes qui lui firent leurs complimens. On lui rendit ſa femme, & on reſſuſcita ſon fils. Ainſi *Vichouva-moutren* céda, ſuivant la convention, tous ſes mérites à *Vachichten*, qui en fit préſent au Roi *Arichandiren*; & le vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moyen, bonne proviſion de nouveaux mérites.

La ſeconde hiſtoire qui me reſte à vous raconter, Monſeigneur, a quelque choſe de plus funeſte, & reſſemble encore mieux à un trait de l'hiſtoire de Samſon, que la fable d'*Arichandiren* ne reſſemble à l'hiſtoire de Job.

Les Indiens aſſurent donc que leur

Dieu *Ramen* entreprit un jour de conquerir Ceilan. Et voici le ſtratagême dont ce conquérant, tout Dieu qu'il étoit, jugea à propos de ſe ſervir. Il leva une armée de ſinges], & leur donna pour Général un ſinge diſtingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queue de pluſieurs pieces de toile, ſur leſquelles on verſa de grands vaſes d'huile. On y mit le feu, & ce ſinge courant par les campagnes au milieu des bleds, des bois, des bourgades & des villes, porta l'incendie par-tout. Il brûla tout ce qui ſe trouva ſur ſa route, & réduiſit en cendres l'Iſle preſque toute entiere. Après une telle expédition, la conquête n'en devoit pas être fort difficile, & il n'étoit pas néceſſaire d'être un Dieu bien puiſſant pour en venir à bout.

Je me ſuis peut-être trop arrêté, Monſeigneur, ſur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du Peuple de Dieu. J'en ferai quitte pour abréger un peu ce qui me reſteroit à vous dire ſur un ſecond point que j'étois réſolu de ſoumettre, comme le premier, à vos lumieres & à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions aſſez courtes, qui me perſuadent que les In-

diens les plus avancés dans les terres ont eu, dès les premiers temps de l'Eglise, la connoissance de la Religion Chrétienne; & qu'eux, aussi-bien que les habitans de la côte, ont reçu les instructions de saint Thomas & des premiers disciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuse, que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monseigneur, des trois principaux Dieux des Indiens, *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*. La plupart des Gentils disent, à la vérité, que ce sont trois divinités différentes, & effectivement séparées. Mais plusieurs *Nianigueuls*, ou hommes spirituels, assurent que ces trois Dieux séparés en apparence, ne sont réellement qu'un seul Dieu. Que ce Dieu s'appelle *Bruma*, lorsqu'il crée & qu'il exerce sa toute-puissance; qu'il s'appelle *Vichou*, lorsqu'il conserve les êtres créés, & qu'il donne des marques de sa bonté; & qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les villes, qu'il châtie les coupables, & qu'il fait sentir les effets de sa juste colere.

Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquoit ainsi ce qu'il conce-

voit de la fabuleuse Trinité des Payens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu & ses trois noms différens qui répondent à ses trois principaux attributs, à-peu-près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples.

Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les Chrétiens reconnoissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumieres plus pures, & qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystere si fort au-dessus de la foible raison des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystere de l'Incarnation. Mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vichnou* le second Dieu de leur Trinité. Et jamais ce Dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de Sauveur & de Libérateur des hommes.

J'abrége, comme vous le voyez, Monseigneur, autant qu'il m'est possible, & je passe à ce qui regarde nos Sacre-

mens. Les Indiens disent, que le bain pris dans certaines rivieres, efface entiérement les péchés, & que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une maniere admirable. Ne seroit-ce point là un reste de l'idée qu'on leur auroit donnée du saint baptême.

Je n'avois rien remarqué sur la divine Euchariſtie ; mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, & le ris qu'on distribue à manger dans les temples, conserve chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien signifie en notre langue *divine Grace*. Et c'est ce que nous exprimons par le terme grec *Eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession ; & je crois, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue.

C'est une espece de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheida param chounal Tiroum.* Ils célébrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le

bord d'une riviere, afin que leurs péchés soient entiérement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préside, est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, & de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés.

Une fable des Indiens, que j'ai apprise sur ce sujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorsque *Crichnen* étoit au monde, la fameuse *Draupadi* étoit mariée aux cinq freres célebres, tous Rois de Maduré. L'un de ces Princes tira un jour une fleche sur un arbre, & en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenoit à un célebre pénitent, & avoit cette propriété, que chaque mois il portoit un fruit; & ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant tout le mois cette seule nourriture lui suffisoit. Mais parce que dans ces temps reculés on craignoit beaucoup plus la malédiction des pénitens, que celle des Dieux, les cinq freres appréhendoient que l'Hermite ne les maudît. Ils prierent donc *Crichnen* de les aider dans une affaire si délicate. Le Dieu *Vichnou* métamorphosé en *Crichnen*

leur dit aussi-bien qu'à *Draupadi*, qui étoit présenté, qu'il ne voyoit qu'un seul moyen de réparer un si grand mal. Que ce moyen étoit la confession entiere de tous les péchés de leur vie : que l'arbre dont le fruit étoit tombé, avoit six coudées de haut ; qu'à mesure que chacun d'eux se confesseroit, le fruit s'éléveroit en l'air de la hauteur d'une coudée, & qu'à la fin de la derniere confession, il s'attacheroit à l'arbre, comme il étoit auparavant.

Le remede étoit amer, mais il falloit se résoudre à en passer par-là, ou bien s'exposer à la malédiction d'un pénitent. Les cinq freres prirent donc leur parti, & consentirent à tout déclarer. La difficulté étoit de déterminer la femme à faire la même chose, & on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agissoit de parler de ses fautes, elle ne se sentoit d'inclination que pour le secret & pour le silence. Cependant, à force de lui remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction de *Sanias* (1), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

---

(1) C'est ainsi que les Indiens appellent leurs Pénitens.

Après cette assurance, l'aîné des Princes commença cette pénible cérémonie, & fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit, le fruit montoit de lui-même, & se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette premiere confession. Les quatre autres Princes continuerent, à l'exemple de leur aîné, & l'on vit arriver le même prodige, c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquieme, le fruit étoit précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restoit plus qu'une coudée; mais c'étoit à *Draupadi*, que le dernier effort étoit réservé. Après bien des combats, elle commença sa confession, & le fruit s'éleva peu-à-peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, & cependant il s'en falloit encore une demi-coudée, que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé. Il étoit évident qu'elle avoit oublié, ou plutôt caché quelque chose. Les cinq freres la prierent avec larmes, de ne se pas perdre par une mauvaise honte, & de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prieres n'eurent aucun effet. Mais *Crichnen* étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle

parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, & alla de lui-même s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Je finirai par ce trait, Monseigneur, la longue lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je vous y ai rendu compte des connoissances que j'ai acquises au milieu des peuples de l'Inde, autrefois apparemment Chrétiens, & replongés depuis long-temps dans les ténebres de l'idolatrie. Les Missionnaires de notre Compagnie, sur les traces de saint François Xavier, travaillent depuis un siecle à les ramener à la connoissance du vrai Dieu, & à la pureté du culte évangélique.

Vous voyez, Monseigneur, qu'en même temps que nous faisons goûter à ces peuples abandonnés la douceur du joug de Jesus-Christ, nous tâchons de rendre quelque service aux Sçavans d'Europe, par les découvertes que nous faisons dans les pays qui ne leur sont pas assez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monseigneur, de suppléer, par votre profonde pénétration, & par votre commerce assidu avec les Sçavans de l'antiquité, à ce qui pourroit manquer de notre part aux lumieres que

nous acquérons parmi ces peuples. Si ces nouvelles connoiſſances ſont de quelque uſage pour le bien de la Religion, perſonne ne ſçaura mieux les faire valoir que vous. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus aux Indes, au Pere Baltus, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai lu, avec un plaiſir incroyable, votre excellente réponſe à l'Hiſtoire des Oracles. On ne peut réfuter avec plus de ſolidité que vous le faites, les fauſſes raiſons ſur leſquelles étoit appuyé le ſyſtême dangereux que vous avez entrepris de combattre.

Vous avez prouvé d'une maniere invincible, que les démons rendoient autrefois des oracles par la bouche des faux Prêtres des idoles, & que ces ora-

cles ont cessé à mesure que le Christianisme s'est établi dans le monde sur les ruines du paganisme & de l'idolâtrie. Quoiqu'il soit difficile de rien ajouter à tant de preuves convaincantes dont votre ouvrage est rempli, & que vous avez puisées dans les ouvrages des Peres de l'Eglise, & des payens même ; j'ose néanmoins vous assurer que je puis encore vous fournir, en faveur du sentiment que vous soutenez, une nouvelle démonstration, à laquelle on ne peut rien opposer de raisonnable. Elle n'est pas tirée comme les vôtres, des monumens de l'antiquité, mais de ce qui se passe souvent à nos yeux dans nos Missions de Maduré & de Carnate, & dont j'ai moi-même été témoin.

J'ai eu l'avantage de consacrer la meilleure partie de ma vie à prêcher l'Evangile aux Idolâtres des Indes, & j'ai eu en même-temps la consolation de reconnoître que quelques-uns des prodiges qui ont contribué à la conversion des Payens, au temps de la primitive Eglise, se renouvellent tous les jours dans les Chrétientés que nous avons le bonheur de fonder au milieu des terres infidelles.

Oui, mon Révérend Pere, nous y

trouvons encore maintenant des preuves ſenſibles des deux vérités que vous avez ſi bien établies dans la ſuite de votre ouvrage : car il eſt certain, en premier lieu, que les démons rendent encore aujourd'hui des oracles aux Indes, & qu'ils les rendent, non pas par le moyen des idoles, ce qui ſeroit ſujet à l'impoſture & à l'illuſion, mais par la bouche des Prêtres de ces mêmes idoles, ou quelquefois de ceux qui ſont préſens quand on invoque le démon. En ſecond lieu, il n'eſt pas moins vrai que les oracles ceſſent dans ce pays, & que les démons y deviennent muets & impuiſſans à meſure qu'il eſt éclairé de la lumiere de l'Evangile. Pour être convaincu de la vérité de ces deux propoſitions, il ſuffit d'avoir paſſé quelque temps dans la Miſſion des Indes.

Si le Seigneur me fait la grace de me rendre à cette chere Miſſion, que je n'ai quittée qu'à regret, & à laquelle je dois retourner inceſſamment, afin d'y conſommer ce qui me reſte de ſanté & de vie, je vous envoyerai, dans un plus grand détail, certaines réponſes particulieres, & certains oracles qui ne peuvent avoir été rendus que par le démon. Il me ſuffira aujour-

d'hui de vous apporter quelques preuves générales qui ne laisseront pas de vous faire plaisir.

Et pour commencer, mon Révérend Pere, c'est un fait dont personne ne doute aux Indes, & dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des oracles, & que ces malins esprits se saisissent des Prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui assistent & qui participent à ces spectacles. Les Prêtres des Idoles ont des prieres abominables qu'ils adressent au démon, quand on le consulte sur quelque événement : mais, malheur à celui que le démon choisit pour en faire son organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, & lui fait tourner la tête d'une maniere qui effraie. Quelquefois il lui fait verser des larmes en abondance, & le remplit de cette espece de fureur & d'enthousiasme, qui étoit autrefois chez les Payens, comme il l'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du démon, & le prélude de ses réponses.

Dès qu'on apperçoit, ou dans le Prêtre, ou dans quelqu'un des assistans

ces ſignes du ſuccès de l'évocation, on s'approche du poſſédé, & on l'interroge ſur le ſujet dont il eſt queſtion. Le démon s'explique alors par la bouche de celui dont il s'eſt emparé. Les réponſes ſont communément aſſez équivoques, quand les queſtions qu'on lui propoſe regardent l'avenir. Il ne laiſſe pas néanmoins de réuſſir aſſez ſouvent, & de répondre avec une juſteſſe qui paſſe de beaucoup les lumieres des plus clairvoyans; mais on trouve également, & dans l'ambiguité de certaines réponſes, & dans la juſteſſe des autres, de quoi ſe convaincre que le démon en eſt l'auteur; car, après tout, quelqu'éclairé qu'il ſoit, l'avenir, quand il dépend d'une cauſe libre, ne lui eſt point certainement connu; & d'ailleurs, ſes conjectures étant d'ordinaire fort juſtes, & ſes connoiſſances beaucoup ſupérieures aux nôtres, il n'eſt pas ſurprenant qu'il rencontre quelquefois aſſez bien dans des occaſions, où l'homme le plus fin & le plus adroit auroit des penſées bien éloignées des ſiennes.

Je ne prétends pas, mon Révérend Pere, qu'à l'imitation des oracles rendus véritablement par les démons, les Prêtres des idoles ne ſe faſſent quelque-

fois un art de contrefaire les poſſédés, & de répondre comme ils peuvent à ceux qui les conſultent ; mais, après tout, cette diſſimulation n'eſt, comme je vous l'ai dit, qu'une imitation de la vérité : encore le démon eſt-il communément ſi fidele à ſe rendre à leur évocation, que la fraude ne leur eſt gueres néceſſaire. Je ne me propoſe pas de vous rapporter grand nombre d'exemples ; mais en voici un qui ſe préſente à mon eſprit, & qui, ce me ſemble, doit convaincre tout homme ſenſé, que que le démon a véritablement part aux oracles qui ſe rendent aux Indes.

Sur le chemin de *Varongapatti* à *Calpaleam* on rencontre un fameux Temple, que les Indiens nomment *Changandi*. A l'eſt de ce temple, & environ à une demi-lieue de diſtance, on trouve une bourgade aſſez peuplée, & célebre par l'événement que je vais vous raconter. Un des habitans de cette bourgade étoit fort favoriſé du démon ; c'étoit à cet homme qu'il ſe communiquoit le plus volontiers, juſques-là que toutes les ſemaines il ſe ſaiſiſſoit de lui à certain jour marqué, & rendoit par ſa bouche les oracles les plus ſurprenans. On accouroit en foule à ſa maiſon pour le

consulter. Cependant, malgré l'honneur que lui attiroit la distinction que le démon faisoit de sa personne, il commençoit à se lasser de son emploi : le démon qui lui procuroit tant de visites, se rendoit fort incommode, il ne le saisissoit jamais, qu'il ne le fît beaucoup souffrir en le quittant ; & ce malheureux pouvoit compter qu'il avoit toutes les semaines un jour réglé d'une violente maladie. Il lui arriva dans la suite quelque chose encore de plus fâcheux ; car le démon, qui s'attiroit par son moyen la confiance & les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'avisa de demeurer plusieurs jours en possession de celui où il se trouvoit si fort honoré. Il ne tardoit même gueres à revenir, & il sembloit ne s'assujettir à une espece d'alternative, que pour renouveller plus souvent la frayeur qu'il causoit à son arrivée, & les tourmens qui accompagnoient sa sortie. Ses fréquentes & longues visites allerent si loin, que ce misérable Indien se trouva absolument hors d'état de prendre soin de sa famille, qui ne pouvoit pourtant se passer de lui. Ses parens consternés allerent à plusieurs Temples pour prier les faux-dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les vio-

lences du malin esprit ; mais ces prétendues divinités s'accordoient trop bien avec le démon, contre lequel on imploroit leur secours, pour rien faire à son désavantage : on n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit ; le démon même en devint plus furieux, & continua, comme auparavant, de rendre ses oracles par la bouche de son ancien hòte, avec cette différence qu'il le tourmentoit bien plus violemment, & qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourût.

Les choses étant presque désespérées, on crut qu'il n'y avoit plus d'autre remede que de s'adresser à celui-là même qui faisoit tout le mal. On s'imagina qu'il voudroit bien rendre un oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres. On l'interrogea donc un samedi au soir, pour sçavoir s'il ne se retireroit point, & ce qu'il exigeoit pour diminuer le nombre de ses visites, & pour en adoucir la rigueur. L'oracle répondit en peu de mots, que si le lundi suivant on menoit le malade à *Changandi*, il ne seroit plus tourmenté, & ne recevroit plus de ses visites.

On ne manqua pas d'exécuter ses ordres, dans l'espérance qu'on avoit de

voir ce malheureux ſoulagé. On le porta à *Changandi* la veille du jour marqué par le démon; mais il y fut plus tourmenté que jamais: on l'entendoit pouſſer des cris affreux, comme un homme qui ſouffre les plus cruels tourmens; cependant rien ne paroiſſoit à l'extérieur, & on ſe conſoloit ſur ce que le temps marqué par l'oracle n'étoit pas encore arrivé. Enfin, le lundi étant venu, l'oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une maniere bien différente de celle à quoi l'on s'attendoit: le malade expira dans les plus horribles convulſions, après avoir jetté beaucoup de ſang par le nez, par les oreilles & par la bouche; ce qui eſt aux Indes le ſigne ordinaire d'une maladie & d'une mort cauſée par la poſſeſſion. C'eſt ainſi que le démon juſtifia ſon oracle, par lequel il aſſuroit que ce malheureux ceſſeroit d'être malade & de recevoir de ſes viſites.

Il eſt aiſé de s'imaginer combien les aſſiſtans furent effrayés d'un événement ſi tragique. Perſonne, je vous aſſure, ne s'aviſa alors de ſoupçonner qu'il y eût de la fraude dans la poſſeſſion de cet homme, & dans les oracles qu'il avoit rendus ſi long-temps. Je ne crois pas même que nos critiques les plus

difficiles se persuadent qu'on puisse pousser la dissimulation jusques-là. Du moins la femme de ce malheureux n'en jugea pas de la sorte. Elle fut si frappée de la mort subite & violente de son mari, qu'elle abjura l'idolâtrie & le culte du démon, dont son époux avoit été la funeste victime ; elle se fit instruire au plutôt, & reçut le saint Baptême à *Calpaleam.* C'est-là que je l'ai moi-même confessée plusieurs fois, & que je lui ai fait souvent raconter cet événement en présence des Idolâtres, & plus souvent encore en présence des Chrétiens qui se rendoient à notre Eglise.

Je passe, mon Révérend Pere, à d'autres choses sur lesquelles les démons sont très-souvent consultés dans les Indes. Ceux de tous les diseurs d'oracles en qui l'on a le plus de confiance sont, sans contredit, certains Devins qui se mêlent de découvrir les voleurs dont les vols sont secrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires & naturelles, on a recours à celle-ci ; & par malheur pour ces pauvres Idolâtres, le démon ne les sert que trop bien à leur gré. Il s'est passé de mon temps des choses étonnantes sur ce sujet : en voici une sur laquelle vous pouvez compter.

On avoit si subtilement & si secrettement volé des bijoux précieux au Général d'armée de Maduré, que celui qui en étoit coupable sembloit être hors d'atteinte de tout soupçon. Aussi, quelque recherche qu'on fît du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta, à *Tichirapali*, un jeune homme qui étoit un des plus fameux Devins du pays. Après avoir évoqué le démon, il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnoître. Le malheureux qu'on n'avoit pas même soupçonné, tant on étoit éloigné de jetter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'oracle ; il avoua son crime, & protesta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la maniere dont son vol avoit été découvert.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, & qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers, & on les dispose en forme de cercle : on évoque ensuite le démon avec les cérémonies accoutumées, & on se retire après avoir fermé & couvert le cercle, de maniere que personne

ne puiſſe y toucher. On revient quelque temps après, on découvre le cercle, & celui dont le nom ſe trouve hors de rang eſt cenſé le ſeul coupable : cette eſpece d'oracle a ſi ſouvent & ſi conſtamment ſervi aux Indes à découvrir avec certitude un criminel entre pluſieurs innocens, que cette unique preuve ſuffit pour faire le procès à un homme.

Il y a encore une autre maniere par laquelle les démons ont coutume de s'expliquer aux Indes, & de rendre les réponſes qu'on leur demande ; c'eſt durant la nuit & par le moyen des ſonges. Il eſt vrai que cette maniere m'a paru plus ſujette à la fourberie, mais, après tout, il s'y rencontre quelquefois des choſes ſi ſurprenantes, & des circonſtances ſi ſingulieres, qu'on ne peut douter que les démons n'y aient bonne part, & qu'ils n'inſtruiſent en effet par cette voie les Prêtres des Idoles qui ont ſoin de les évoquer.

Je vous rapporte peu d'exemples de tout ce que j'avance, non pas qu'ils ſoient rares aux Indes, & qu'il ne s'en trouve fort ſouvent d'inconteſtables ; mais la choſe eſt ſi fort hors de doute dans le pays, qu'on ne penſe pas même à les recueillir. Si néanmoins vous

ſouhaitez un plus grand détail, je ne manquerai pas de vous ſatisfaire, dès que Dieu m'aura fait la grace de me rendre à ma Chrétienté de Maduré, après laquelle je ſoupire avec une ardeur que je ne puis vous exprimer.

Mais, après tout, mon Révérend Pere, quelle raiſon auroit-on de douter que les démons rendent des oracles aux Indes, tandis que nous avons des preuves ſi convaincantes, qu'ils y font une infinité de choſes qui ſont fort au-deſſus du pouvoir des hommes? On voit, par exemple, ceux qui évoquent les démons, ſoutenir ſeuls & ſans appui un berceau de branches d'arbres coupées, & qui ne ſont attachées enſemble par aucun endroit : d'autres élevent en l'air une eſpece de grand linceul, qui ſe tient étendu dans toute ſa largeur; ils prouvent par-là que le démon s'eſt véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent, à la vue de tout le monde, de grands vaſes remplis de ſang, qui contiennent pluſieurs pintes de Paris, ſans en recevoir la moindre incommodité.

Je ſçais de plus, par le témoignage d'un homme digne de foi, & ſur lequel on peut s'appuyer ſolidement, qu'il s'eſt

trouvé par hasard dans une assemblée où il fut témoin du fait que je vais vous raconter. On avoit attaché, dans un endroit d'une petite chambre, un corps solide de la hauteur d'un homme, & on l'avoit tellement joint à la muraille, qu'on ne pouvoit l'en séparer qu'avec de grands efforts : cependant, sans qu'on y touchât, & même sans qu'on s'en approchât, on le vit se détacher de lui-même, & s'avancer assez loin hors de l'endroit où il avoit été placé. Ajoutez à cela que le démon, semblable à lui-même dans tous les lieux & dans tous les temps, exige souvent de ceux qui l'évoquent les sacrifices les plus abominables, & les plus capables d'inspirer de l'horreur aux hommes, mais en même-temps les plus propres à satisfaire sa malignité.

Que diroient enfin nos prétendus esprits forts d'Europe, c'est-à-dire, ces gens qu'une critique outrée rend incrédules sur les choses les plus avérées, quand ils ont intérêt de ne les pas croire; que diroient-ils, dis-je, s'ils étoient, comme nous, les témoins de la cruelle tyrannie que les démons exercent sur les Idolâtres des Indes? Ces malins esprits leur mettent quelquefois la tête si

bas, & leur font plier les bras & les jambes par derriere de telle ſorte, que leur corps reſſemble à une boule ; ce qui leur cauſe les plus cuiſantes douleurs. En vain les porte-t-on aux temples des Idoles pour y recevoir quelque ſoulagement ; ce n'eſt pas là qu'ils doivent s'attendre à le trouver ; nos Egliſes & nos Chrétiens ſont le ſeul ſecours qu'ils puiſſent oppoſer à une tyrannie ſi cruelle ; & ce remede, comme vous le verrez dans la ſuite, prouve d'une maniere invincible quels ſont les véritables auteurs des douleurs inconcevables que ces malheureux ont à ſouffrir.

Vous voyez, mon Révérend Pere, que je me ſuis un peu écarté de la matiere des oracles, qui fait le principal ſujet de ma lettre : je ne crois pas cependant que cette digreſſion vous paroiſſe tout-à-fait inutile. Quand on ſera bien convaincu que les démons ont ſur les Idolâtres un pouvoir qu'on ne peut leur conteſter, on en ſera plus diſpoſé à croire ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire ſur les oracles que les mêmes démons rendent parmi les Indiens ; & je ſuis perſuadé qu'un homme dont la foi eſt bien ſaine ſur l'exiſtence des démons, ne doit guere

avoir de peine sur le dernier article.

Au reste, il ne s'agit pas ici de cavernes & de lieux souterrains, ni de fournir aux Prêtres des Idoles les trompettes du Chevalier Morland pour grossir leur voix, ou pour en multiplier le son. Ce n'est pas que les Prêtres Indiens ne soient assez trompeurs pour avoir imaginé tous les moyens capables de surprendre les peuples, & pour supposer de faux oracles au défaut de ceux que les démons leur auroient refusés : mais ils n'ont pas besoin de prendre cette peine, & je vous ai déja fait remarquer que les démons ne leur sont que trop fideles. Autant qu'il est vrai que ces malins esprits rendent des oracles aux Indes, autant seroit-il ridicule de supposer en ce pays-ci, comme on l'a fait, par rapport aux siécles passés, que ces oracles se rendissent par la bouche des statues. Vous avez démontré le peu de fondement de cette conjecture par les témoignages de l'antiquité, & par le ridicule même qui en est inséparable; mais, par rapport aux Indes, on a autant de témoins du contraire, qu'il y a d'Idolâtres & même de Chrétiens dans tout le pays. Il est certain que depuis tant d'années que je demeure parmi

ces peuples, je n'ai jamais entendu dire qu'aucune Idole ait parlé : cependant je n'ai rien épargné pour m'instruire à fond de tout ce qui regarde les Idoles & ceux qui les adorent.

Ce qu'il y a de plus convaincant, c'est que rien n'auroit été si aisé que d'imaginer cet expédient, si les démons n'eussent point eux-mêmes rendu les oracles par la bouche des hommes. On voit dans les Indes des statues énormes par leur grosseur & par leur hauteur qui sont toutes creuses en dedans : ce sont celles qui sont à l'entrée des temples des Payens. Il semble qu'elles soient faites exprès pour favoriser l'imposture des Prêtres des Idoles, s'ils avoient eu besoin d'y avoir recours. Mais en vérité cet appât seroit bien grossier, & j'ai peine à croire qu'aucun Indien s'y laissât tromper. Voici quelques exemples qui vous apprendront de quoi sont capables les Prêtres des Indiens en matiere d'imposture, mais qui vous convaincront en même-temps qu'ils ont à faire à des gens qui ne sont pas aisément les dupes de leur supercherie. Vous jugerez par-là que, puisque c'est une opinion si constante & si universelle aux Indes, que les démons y rendent des oracles, elle

n'est certainement point établie sur la fourberie de quelques particuliers, ni sur la trop grande crédulité du commun du peuple.

Il y a quelques années qu'un Roi de *Tanjaour* fort affectionné aux Idoles, sentit peu à peu réfroidir son ancienne dévotion. Il étoit, avant ce temps-là, très-régulier à visiter tous les mois un temple fameux qu'on nomme *Manarcovil.* Il y faisoit de grosses aumônes aux Prêtres de ce temple, & vous pouvez juger qu'une dévotion si libérale ne pouvoit manquer d'être fort de leur goût. Mais quelle désolation pour eux, quand ils s'apperçurent que le Prince abandonnoit leur temple! Je m'imagine qu'ils se seroient consolés plus aisément de sa désertion, si du moins il avoit envoyé les sommes qu'il avoit coutume de leur distribuer : le mal fut qu'ils se virent privés tout à la fois, & de l'honneur de voir le Prince, & du profit qu'ils tiroient de ses visites. Sur cela les Brames s'assemblerent; &, comme la chose étoit de la derniere importance pour eux, ils délibérerent long-temps ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre. La question étoit d'engager le Prince à visiter, selon son ancienne

coutume, le temple de *Manarcovil*. S'ils étoient assez heureux que d'y réussir, ils ne doutoient point que les libéralités ne se fissent à l'ordinaire.

Voici donc le stratagême qu'ils imaginerent, & dont ils convinrent de se servir : ils firent courir le bruit par tout le Royaume que *Manar* (c'est le nom de l'Idole), étoit extrêmement affligé, qu'on lui voyoit répandre de grosses larmes, & qu'il étoit important que le Roi en fût instruit. L'affliction de leur Dieu venoit, disoient-ils, du mépris que le Prince sembloit faire de lui : que *Manar* l'avoit toujours aimé & protégé; qu'il se trouvoit cependant réduit à la triste nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit, & qu'un reste de tendresse lui arrachoit ces larmes qu'on lui voyoit répandre en abondance.

Le Roi de *Tanjaour*, bon payen & superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nouvelle. Il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayoit de calmer au plutôt la colere du Dieu *Manar*. Il alla donc au Temple, suivi d'une grande foule de ses courtisans; il se prosterna devant l'Idole, & voyant qu'effectivement elle versoit des pleurs, il conjura le Dieu

de lui pardonner ſon oubli, & lui promit de réparer avec uſure le tort que ſa négligence pouvoit avoir fait à ſon culte dans l'eſprit de ſes ſujets. Pour accomplir ſa parole, il s'y prit de la maniere du monde la plus capable de ſatisfaire les Brames; car il leur fit diſtribuer ſur le champ mille écus qu'il avoit apportés à cette intention. Le pauvre Prince ne s'aviſoit pas même de ſoupçonner la moindre fourberie de la part des Brames; la ſtatue étoit entiérement ſéparée de la muraille, & placée ſur un piédeſtal; c'étoit pour le Prince une démonſtration de la vérité de ce prodige, & ſelon lui les Brames étoient les plus honnêtes gens du monde.

Les Officiers qui étoient à la ſuite du Prince, ne furent pas tout-à-fait ſi crédules. Un entr'autres s'approcha du Roi comme il ſortoit du Temple, & lui dit qu'il y avoit quelque choſe de ſi extraordinaire dans cet événement, qu'il y ſoupçonnoit de la ſupercherie. Le Prince s'emporta d'abord contre l'Officier, & regarda un pareil doute comme une impiété déteſtable; cependant à force de lui répéter la même choſe, l'Officier obtint la permiſſion qu'il demandoit avec inſtance d'examiner de près la ſtatue.

Il rentre ſur le champ dans le Temple, il place des gardes à la porte, & prend avec lui quelques ſoldats de confiance. Il fait donc enlever la ſtatue d'une eſpece d'autel ſur lequel elle étoit placée, il l'examine avec ſoin de tous côtés, mais il fut étrangement ſurpris de ne trouver rien qui appuyât ſes conjectures ; il s'étoit imaginé qu'il y avoit un petit canal de plomb qui paſſoit de deſſus l'autel dans le corps de la ſtatue, & que par ce moyen on y ſeringuoit de l'eau, qui couloit enſuite par les yeux. Il ne trouva rien de ſemblable ; mais comme il s'étoit ſi fort avancé, il fit de nouvelles recherches, & découvrit enfin par une petite ligne preſque imperceptible l'union de la partie ſupérieure de la tête avec la partie inférieure ; il ſépara avec violence ces deux morceaux, & trouva dans la capacité du crane un peu de coton trempé dans de l'eau, qui tomboit goutte à goutte dans les yeux de l'Idole.

Quelle joie pour l'Officier d'avoir enfin rencontré ce qu'il cherchoit ! Mais quelle ſurpriſe pour le Prince, quand on lui fit voir de ſes propres yeux l'impoſture des Brames qui l'avoient ainſi trompé ! il entra dans la plus furieuſe colere, & châtia à l'inſtant ces fourbes.

Il commença par se faire rendre la somme qu'il avoit donnée, & condamna les Brames à mille écus d'amende. Il faudroit connoître combien ces sortes de gens sont attachés à l'argent, pour bien juger de la grandeur de cette peine. Une si grosse amende leur fut sans comparaison plus insupportable que les plus rigoureux supplices.

S'imaginera-t-on aisément que des gens capables d'une fourberie de cette nature, n'eussent point inventé le secret de parler par la bouche de leurs Idoles, la chose étant aussi facile que je vous l'ai montré, s'ils avoient cru pouvoir prendre à ce piége les Gentils qui consultent les oracles, ou si ces oracles ne se rendoient pas constamment aux Indes, non par l'organe des statues, mais par la bouche des Prêtres que le démon fait entrer dans une espece de fureur & d'enthousiasme, ou même par la bouche de quelqu'un de ceux qui assistent au sacrifice, & qui se trouvent quelquefois, malgré qu'ils en ayent, beaucoup plus habiles dans l'art de deviner qu'ils ne souhaiteroient de l'être.

Ce que je vous dis sur la maniere dont les oracles se rendent aux Indes, est si constant dans le pays, que dès qu'un

oracle eſt prononcé par quelqu'autre voie que ce puiſſe être, dès-lors on y ſoupçonne de la fraude & de la ſupercherie.

Deux Marchands, racontent nos Indiens, avoient enterré de concert, dans un endroit fort caché, un tréſor qui leur étoit commun; le tréſor fut cependant enlevé; celui des deux qui avoit fait le coup, étoit le plus hardi à ſe déclarer innocent, & à traiter ſon aſſocié d'infidele & de voleur. Il alla même juſqu'à proteſter qu'il prouveroit ſon innocence par l'oracle d'un Dieu célébre, que les Indiens adorent ſous un certain arbre. Au jour dont on étoit convenu, on fit les évocations accoutumées, & l'on s'attendoit que quelqu'un de l'aſſemblée ſeroit ſaiſi du dieu ou du démon auquel on s'adreſſoit. Mais on fut bien ſurpris, lorſqu'on entendit ſortir de l'arbre une voix, qui déclaroit innocent du vol celui qui en étoit l'auteur, & qui en chargeoit au contraire l'infortuné Marchand qui n'en avoit pas même eu la penſée. Mais parce que c'eſt une choſe inouie aux Indes, que les oracles ſe rendent de cette maniere, ceux qui étoient députés de la Cour pour aſſiſter à cette cérémonie, ordonnerent qu'avant

que de procéder contre l'accusé, on examineroit avec soin s'il n'y avoit point lieu de se défier de ce nouvel oracle. L'arbre étoit pourri en dedans, & sur cela sans autre recherche on jetta de la paille dans un trou de l'arbre, ensuite on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme obligeât l'oracle à parler un autre langage, supposé, comme on s'en doutoit, qu'il y eût quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réussit; le malheureux qui ne s'étoit pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de se laisser brûler, il cria de toute sa force qu'il alloit tout déclarer & qu'on retirât le feu qui commençoit déja à se faire vivement sentir; on eut pitié de lui, & la fourberie fut ainsi découverte.

Encore une fois, mon Révérend Pere, c'est une chose incontestable parmi les Indiens, que les arbres & les statues ne sçavent ni pleurer ni parler. Ce qui peut bien arriver quelquefois, c'est que les démons fassent mouvoir de petites Idoles, quand les Idolâtres le souhaitent avec empressement, & que pour l'obtenir, ils employent les moyens nécessaires. Voici ce que les Chrétiens, qui ont eu autrefois de grandes habitudes

avec les Idolâtres, m'ont raconté sur cette espece de prodige opéré par le démon.

Certains pénitens font des sacrifices sur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil; ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diametre; autour de ce cercle ils placent leurs Idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbs de vent. Les Payens croyent que huit Divinités inférieures président à ces huit endroits du monde, également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces fausses Divinités, & il arrive de temps en temps que quelqu'une de ces statues se remue à la vue de tous les assistans, & tourne dans l'endroit même où elle est placée sans que personne s'en approche. Cela se fait certainement de maniere qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération invisible du malin esprit.

Les Indiens qui font ces sortes de sacrifices, placent aussi quelquefois au centre du cercle dont je vous parle la statue de l'Idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croyent favorisés de leurs Dieux, d'une façon toute singuliere, si cette petite statue vient à se mouvoir d'elle-même. Souvent, après qu'ils ont employé toutes les oraisons sacrileges

destinées à cette opération superstitieuse, les statues demeurent immobiles; & c'est alors un très-mauvais augure. Ce qui est certain, c'est qu'elles s'agitent quelquefois, & se mettent dans un assez grand mouvement. Je sçais encore ce fait de personnes qu'on ne peut accuser d'être trop crédules en cette matiere, & qui par-là n'en sont que plus dignes de foi.

Voilà, au reste, jusqu'où s'étend le pouvoir des démons sur cet article. Il est inouï que jamais l'esprit malin ait parlé par la bouche d'une Idole, ni qu'un Prêtre des Indiens ait mis en œuvre un pareil artifice. On n'en trouve aucune trace dans leurs livres; du moins puis-je assurer que je n'y ai jamais rien lu de semblable, quelque application que j'aye apporté à m'instruire de tout ce qui regarde le culte des Idoles.

Je finis cette Lettre, mon Révérend Pere, par ce qu'il y a, dans la matiere que je traite, de plus intéressant & de plus glorieux pour notre sainte Religion. Je parle du silence miraculeux des oracles dans les Indes à mesure que Jesus-Christ y est reconnu & adoré. Je dis plus encore, & puisque nous parlons du pouvoir des démons & de la victoire qu'a remporté sur eux la croix de Jesus-Christ,

j'ajouterai que cette adorable croix ; non-ſeulement ferme la bouche à ces oracles trompeurs, mais quelle eſt encore, dans ces pays infideles, le ſeul rempart qu'on puiſſe oppoſer avec ſuccès à la cruelle tyrannie que ces maîtres impérieux exercent ſur leurs eſclaves.

Je ne prétends pas dire que du moment que l'étendard de la croix fut levé dans les Indes, par les premiers Miſſionnaires qui y ont planté la foi, on ait vu tout-à-coup ceſſer tous les oracles dans toutes les parties de l'Inde idolâtre ; & que les démons, depuis ce moment, n'ayent plus conſervé aucun pouvoir ſur les infideles qui demeuroient dans leur infidélité : c'eſt en réfutant une ſuppoſition pareille de M. Van-Dale, que vous avez juſtifié à M. de Fontenelle l'opinion des anciens Peres de l'Egliſe ſur la ceſſation des oracles. Vous lui avez fait voir que les oracles du Paganiſme n'ont ceſſé qu'à meſure que la doctrine ſalutaire de l'Evangile s'eſt répandue dans le monde, que cet événement miraculeux, pour n'être pas arrivé tout-à-coup & en un inſtant, n'en doit pas être moins attribué à la force toute puiſſante de Jeſus-Chriſt, & que le ſilence des démons, auſſi-bien que la deſtruction de leur tyrannie,

n'en eſt pas moins un effet de l'autorité qu'il a donnée aux Chrétiens de les chaſſer en ſon nom. C'eſt de ce pouvoir abſolu de Jeſus-Chriſt crucifié, & de ceux qui ſont profeſſion de l'adorer, que je prétends vous donner une preuve ſubſiſtante par la ſimple expoſition des merveilles dont nous avons le bonheur d'être témoins.

En effet, quand il arrive que quelques Chrétiens ſe trouvent par hazard dans ces aſſemblées tumultueuſes, où le démon parle par la bouche de ceux dont il ſe ſaiſit, il garde alors un profond ſilence, ſans que les prieres, les évocations, les ſacrifices réitérés ſoient capables de le lui faire rompre. Ce qui eſt ſi commun dans les endroits de la Miſſion de Maduré où nous avons des habitations, que les Idolâtres, avant que de commencer leurs cérémonies ſacriléges, ont grand ſoin d'examiner ſi quelque Chrétien ne ſe feroit point mêlé parmi eux : tant ils ſont perſuadés qu'un ſeul Chrétien confondu dans la foule, rendroit leur démon muet & impuiſſant. En voici quelques exemples.

Il y a peu d'années que dans une proceſſion ſolemnelle où l'on portoit en triomphe une des Idoles de Maduré, le

démon s'empara d'un des ſpectateurs. Dès qu'on eut apperçu dans lui les ſignes, qui marquoient la préſence du démon, on s'approcha de lui en foule, pour être à portée d'entendre les oracles qu'il prononceroit. Un Chrétien paſſa par haſard dans cet endroit : il n'en fallut pas davantage pour impoſer ſilence au démon : il ceſſa ſur le champ de répondre à ceux qui l'interrogeoient ſur le ſuccès des choſes à venir. Comme on vit que le démon s'obſtinoit à ne plus parler, quelqu'un de la troupe dit qu'infailliblement il y avoit un Chrétien dans l'aſſemblée, on ſe mit en devoir de le chercher, mais celui-ci s'échappa, & vint en hâte ſe retirer à notre Egliſe.

Un de nos Miſſionnaires allant dans une bourgade, s'arrêta dans une de ces ſalles qui ſont ſur les chemins pour la commodité des paſſans. Le Pere s'étoit retiré dans un coin de la ſalle : mais un des Chrétiens qui l'accompagnoient, s'apperçut que dans la rue voiſine les Habitans environnoient un homme obſédé par le démon, & que chacun interrogeoit l'oracle, pour ſçavoir de lui pluſieurs choſes ſecrettes. Le Chrétien ſe mêla dans la foule, & le fit ſi adroitement, qu'il ne fut point apperçu de

ceux même dont il s'approcha le plus près. Il étoit absolument impossible qu'il eût été reconnu de celui dont le démon s'étoit saisi : mais le démon lui-même ressentit bientôt le pouvoir de ce nouveau venu : il cessa dès le moment même de parler ; on eut beau lui promettre des sacrifices, on n'en put tirer une seule parole. Cependant le Chrétien se retira à peu près aussi secretement qu'il étoit venu. Le démon alors délivré de la présence d'un plus puissant que lui, se mit aussi-tôt à parler comme auparavant, & commença par déclarer à l'Assemblée, que son silence avoit été causé par la présence d'un Chrétien, dont on ne s'étoit point apperçu, & qui pourtant s'étoit trouvé mêlé parmi eux.

Je ne finirois point, mon Révérend Pere, si je voulois vous raconter tout ce que je sçai d'événemens semblables : ils confirment tous d'une maniere invincible que le pouvoir des esprits de ténébres ne peut tenir contre la puissance victorieuse que JESUS-CHRIST communique aux enfans de lumiere, qui se font les Disciples & les Adorateurs de sa Croix. Je puis dire seulement en général, conformément à une de vos remarques, que quelques-uns

de nos Chrétiens des Indes ſemblables en ce point comme en bien d'autres à ceux de la primitive Egliſe, pourroient appeller en défi ſur cet article, & mettre à cette épreuve les Indiens les plus entêtés de leurs Oracles, & de toutes les ſuperſtitions du paganiſme.

Mais ce n'eſt pas ſeulement en impoſant ſilence aux Oracles, que ſe manifeſte le pouvoir de la Croix ſur l'empire des démons; c'eſt encore du moins avec autant d'éclat, par la vertu miraculeuſe qu'elle a de forcer ces tyrans d'abandonner les malheureux dont ils s'emparent, & qu'ils tourmentent de la maniere la plus cruelle. C'eſt-là un ſecond article dont les Idolâtres & les Chrétiens conviennent ſans difficulté; & le bruit eſt généralement répandu dans tout le pays, que le moyen ſûr de chaſſer les démons & d'en être délivré; c'eſt d'embraſſer la loi de Jeſus-Chriſt.

L'expérience nous confirme tous les jours cette vérité d'une maniere bien conſolante pour nous, & bien glorieuſe à notre ſainte Religion. En effet, ces hommes ſi maltraités par le démon, n'ont pas plutôt commencé à ſe faire inſtruire de nos ſaints Myſteres, qu'ils ſe

se sentent soulagés ; & enfin au bout de quinze jours, ou d'un mois tout au plus, ils se trouvent entiérement délivrés & jouissent d'une parfaite santé.

Au reste, jugez combien il faut que cette opinion universelle soit bien fondée : car rien autre chose qu'une certitude infaillible de leur guérison, n'engageroit ces malheureux à avoir recours à un tel remede. Ce ne sont point ici de ces événemens qu'on puisse expliquer à son gré, en supposant de la mauvaise foi dans ceux qui se disent tourmentés, & guéris ensuite par la vertu toute puissante de notre sainte Religion. Quand on est soi-même de bonne foi, & qu'on connoît le génie des Indiens, on n'est gueres tenté de recourir à de pareilles suppositions. Les Idolâtres, & sur tout ceux qui sont les plus dévôts envers leurs Idoles, & qui, par la même raison, sont plus sujets aux insultes du démon, ont d'étranges préjugés contre la Religion Chrétienne. Ils n'ont aucun avantage à espérer d'une fourberie de cette nature ; ils n'ont rien à craindre des Chrétiens, & ils ont tout à redouter des Infideles ; ils s'exposent à perdre leurs biens, à être méprisés dans leurs castes ou tribus ; à être mis en

priſon, à être maltraités de leurs compatriotes. Mais ces obſtacles ſont encore plus terribles à l'égard de ceux qui ſont de caſtes où il y a peu de Chrétiens, & où par conſéquent il leur ſeroit difficile & preſque impoſſible, après cette démarche, de trouver des perſonnes qui vouluſſent s'allier à eux.

Cette derniere réflexion me paroît la plus conſidérable; mais il n'y a que ceux qui vivent parmi ces peuples, qui puiſſent en comprendre toute la force. Pour la concevoir en quelque maniere, il faut ſuppoſer, ce qui eſt très-certain, qu'il n'y a point de nation où les parens ayent un attachement ſi violent pour leurs enfans: la tendreſſe des peres & des meres paſſe à cet égard tout ce que nous en pouvons imaginer. Elle conſiſte ſur-tout à les établir, & à les marier avec avantage; mais il n'eſt point permis de contracter aucune alliance hors de ſa caſte particuliere. Ainſi embraſſer le Chriſtianiſme quand on eſt d'une caſte où il y a peu de Chrétiens, c'eſt renoncer en quelque ſorte à l'établiſſement de ſa famille, & combattre par conſéquent les ſentimens les plus vifs & les plus naturels. Cependant les tourmens que le démon fait ſouffrir à

ces malheureux ſont ſi violens, qu'ils ſe trouvent forcés de paſſer par deſſus ces conſidérations : ils viennent à nos Egliſes, comme je vous l'ai dit, & ils y trouvent leur ſoulagement & leur guériſon. Ce motif de crédibilité joint aux autres qu'on a grand ſoin de leur expliquer, & plus que tout cela la grace victorieuſe de Jeſus - Chriſt les détache peu à peu de leurs anciennes ſuperſtitions, & leur fait embraſſer cette loi ſainte, qui leur procure de ſi grands avantages dès cette vie, & qui leur en promet d'infiniment plus grands pour l'éternité.

Ce ne ſont point-là encore une fois, de ces événemens rares & dont on ne voye que peu d'exemples ; c'eſt un miracle preſque continuel, & qui ſe renouvelle tous les jours. J'ai baptiſé une fois, dans l'eſpace d'un mois, quatre cens Idolâtres, dont deux cens au moins avoient été tourmentés par le démon, & avoient été délivrés de ſa perſécution, en ſe faiſant inſtruire de la doctrine Chrétienne. Nous ſerions étonnés s'il ne venoit inceſſamment quelqu'un de ces malheureux chercher du ſecours dans nos Egliſes ; & je puis aſſurer, en mon particulier, avec toute ſorte de

ſincérité, qu'il y en a preſque toujours quelqu'un à *Aour*, qui eſt une de nos principales Egliſes, & où j'ai demeuré pluſieurs années. C'eſt-là, & j'en ai été ſouvent le témoin, que les Chrétiens de tout âge, de tout ſexe, de toute condition chaſſent les démons, & délivrent les poſſédés par la ſeule invocation du nom de Jeſus-Chriſt, par le ſigne de la croix, par l'eau-bénite, & par les autres ſaintes pratiques, qu'autoriſe la Religion Chrétienne, & dont nos bons Indiens font certainement un meilleur uſage, que ne font communément nos Chrétiens d'Europe; juſques-là même qu'ils contraignent ſouvent les démons de rendre, malgré eux, témoignage à la force toute puiſſante de JESUS-CHRIST; & qu'on voit tous les jours ces malheureux eſprits avouer qu'ils ſont cruellement tourmentés dans les enfers, que le même ſort attend tous ceux qui les conſultent, qu'enfin la ſeule voie d'éviter de ſi grands tourmens, eſt d'embraſſer & de ſuivre la loi que prêchent les *Gouroux* (1) des Chrétiens.

Auſſi nos Néophites ont-ils un ſouve-

---

(1) C'eſt ainſi que les Indiens appellent leur Docteur ou leur Pere ſpirituel.

tain mépris pour les démons, sur lesquels la qualité seule de Chrétien leur donne une si grande autorité. Ils leur insultent en présence des Payens, & les défient, avec une généreuse confiance, de rien attenter sur leur personne, quand une fois ils sont armés du signe de notre rédemption. Néanmoins ce sont souvent ces mêmes Indiens qui ont été le plus cruellement maltraités par les malins esprits, & qui les redoutoient le plus, tandis qu'ils vivoient dans les ténébres du paganisme.

J'ai souvent interrogé les plus fervens de nos Chrétiens, qui avoient été dans leur jeunesse les victimes de la fureur du démon, & qui lui avoient servi d'instrument pour rendre ses oracles. Ils m'ont avoué que le démon les maltraitoit avec tant de furie, qu'ils s'étonnoient de ce qu'ils n'en étoient pas morts. Ils n'ont jamais pu me rendre compte des réponses que le démon a rendu par leur bouche, ni de la maniere dont les choses se passoient lorsqu'il étoit en possession de leur corps; alors ils étoient tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils n'avoient aucun usage libre de leur raison ni de leurs sens, & ils n'avoient aucune part à ce que

le démon prononçoit & opéroit par eux.

Peut-être que des esprits prévenus ou incrédules, ne jugeront pas à propos d'ajouter grande foi au témoignage de ces bons Indiens : mais moi qui connois à fond leur innocence & leur sincérité, moi qui suis le témoin & le dépositaire de leurs vertus, & qui ne puis les connoître sans les comparer aux fideles des premiers siecles, je me ferois un grand scrupule de douter un seul moment de la validité des témoignages qu'ils me rendent. Ils croiroient faire un grand péché s'ils trompoient leur *Gourou* ou leur Pere spirituel, & certainement ceux que j'ai interrogé sont d'une conscience si délicate, que la seule apparence du péché les jette dans des inquiétudes que nous avons quelquefois bien de la peine à calmer.

N'est-il pas bien consolant pour nous, mon Révérend Pere, de voir renouveller sous nos yeux non-seulement la ferveur, mais encore les miracles de la primitive Eglise ? Quel sujet de joie pour les personnes zélées qui s'intéressent à l'entretien des Missionnaires, & des fervens Chrétiens qui nous aident dans nos travaux Apostoliques, d'apprendre que la gloire de la Religion à

laquelle ils contribuent par leurs libéralités, se répand avec tant d'éclat dans les Pays infideles? Je suis sûr que personne n'y prend plus d'intérêt que vous, mon Révérend Pere, & que vous me sçaurez gré de vous avoir fait le récit des victoires, que notre sainte Religion remporte dans les Indes sur les puissances de l'enfer. Vous avez trop heureusement travaillé à assurer ce triomphe à la croix de Jesus-Christ, pour n'être pas sensible à ce que j'ai l'honneur de vous en mander. Ce n'est-là cependant qu'un essai que je perfectionnerai si vous le souhaitez, quand je serai de retour aux Indes. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

PREMIERE LETTRE

Du Pere Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes, au Pere de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

L'intérêt que vous prenez aux bénédictions que Dieu répand sur nos travaux, mérite bien que de notre côté nous prenions le soin de vous en instruire, & je me fais un devoir de seconder là-dessus votre inclination. Il me semble que je vous parlai, dans ma derniere lettre, du voyage que j'avois fait à la côte de Coromandel, & c'est-là, si je ne me trompe, que finit ma relation. Il faut vous rendre compte maintenant de ce qui s'est passé de plus singulier depuis ce temps-là.

Ce fut la veille du Mercredi des Cendres que je partis de Coromandel pour retourner dans la Mission qu'on m'a destinée. Il étoit environ minuit quand je

me trouvai avec mes Disciples sur le bord d'une riviere qu'il fallut traverser. L'obscurité nous engagea dans un passage si profond, que nous pensâmes nous noyer; nous ne nous en serions jamais tirés, sans une protection particuliere de Dieu.

C'est une nécessité de prendre le temps de la nuit pour s'éloigner des côtes habitées par les Européens; car si nous étions apperçus des Gentils, ils ne manqueroient pas de nous reprocher que nous sommes *Pranguis* (1), & cette idée qu'ils auroient, nous rendroit méprisables à leurs yeux, & leur inspireroit pour la Religion une horreur qu'on ne pourroit jamais vaincre.

Après avoir marché quelque-temps, je passai le reste de la nuit dans une mazure qui se trouvoit à l'entrée d'un village. Le froid qui m'avoit saisi au passage de la riviere me causa la fièvre, ce qui allarma fort les Chrétiens qui m'accompagnoient. J'aurois eu besoin d'un peu de feu, mais nous n'osâmes en allumer, de crainte d'attirer les Gentils à notre cabane; car ils auroient bientôt conjecturé d'où je venois. Ainsi

(1) C'est ainsi qu'ils appellent les Européens.

je me remis en chemin deux heures avant le jour, & je fis encore une longue traite, dont je fus extrêmement fatigué.

Le Seigneur avoit ſes vues, en m'inſpirant de marcher à ſi grandes journées. Sur le ſoir, nous vîmes paroître à notre droite quatre ou cinq perſonnes, qui avançoient vers nous à grands pas, dans le deſſein de nous joindre. Nous crûmes d'abord que c'étoient des voleurs, car toutes ces campagnes en ſont infeſtées; mais notre crainte ſe diſſipa bientôt: ces bonnes gens étoient des Chrétiens, qui ne ſe preſſoient ſi fort de m'atteindre, que pour me prier de venir préparer à la mort une femme Chrétienne qui étoit à l'extrémité. Je me détournai donc de mon chemin afin de les ſuivre, & j'arrivai vers la fin du jour ſur le bord d'un étang fort écarté; c'eſt-là qu'ils avoient tranſporté la malade, parce qu'il y auroit eu du danger à entrer dans le village, dont les habitans ſont preſque tous Idolâtres, & ennemis du nom Chrétien. Je fus extrêmement édifié des ſaintes diſpoſitions de cette mourante. Après l'avoir confeſſée & diſpoſée à bien mourir, je continuai ma route vers *Couttour.*

Il étoit environ midi quand j'y arrivai. J'y trouvai un Jésuite Portugais, nommé le Pere Bertholde, qui travaille dans cette Mission avec un zèle qui est bien au-dessus de ses forces. Il m'apprit de quel danger la Providence venoit de le délivrer : il étoit allé de grand matin à son confessionnal; (c'est une cabane couverte de paille, où il y a un petit treillis qui répond à la cour de l'Eglise, & où les Chrétiens se rendent un à un pour se confesser). En secouant la peau de cerf sur laquelle nous avons coutume de nous asseoir, il en sortit un gros serpent de ceux qu'on appelle en Portugais *Cobra-Capel.* Le venin en est fort présent, & le Pere n'eût pas manqué d'en être mordu, s'il se fût assis sur cette peau sans l'avoir remuée auparavant. Les murailles de terre, dont nos pauvres maisons sont construites, nous attirent souvent de semblables hôtes, & nous exposent à tout moment à leurs morsures. J'en rapportai dans ma derniere lettre quelques exemples assez singuliers : ils suffisent, pour vous faire connoître, que c'est-là un danger assez ordinaire que nous courons dans la Mission de Maduré.

L'espece de serpent dont je parle, est

encore plus commune dans ces terres que dans les autres endroits de l'Inde, parce que les Gentils s'imaginant que ces ſerpens ſont conſacrés à un de leurs Dieux, leur rendent un certain culte, & ont ſi grand ſoin de les conſerver, qu'ils en nourriſſent à la porte des Temples & juſques dans leurs propres maiſons. Ils donnent à cette eſpece de ſerpent le nom de *Nalla Pambou*, qui ſignifie bon ſerpent; car, diſent-ils, il fait le bonheur des lieux qu'il habite. Cependant tout bon qu'il eſt, il ne laiſſe pas de porter la mort dans le ſein même de ſes adorateurs.

Le remede ſpécifique contre la morſure de ces ſerpens, & de quantité d'autres bêtes venimeuſes qu'on trouve aux Indes, ſe nomme *Veia-Marondou*, c'eſt-à-dire, le remede au venin. Il eſt plus en uſage parmi les Chrétiens que parmi les Gentils, parce que ceux-ci recourent auſſi-tôt aux invocations du démon, & à une infinité d'autres ſuperſtitions dont ils ſont fort entêtés, au lieu que les Chrétiens n'ont recours qu'aux remedes naturels, entre leſquels celui-ci tient le premier rang. On dit que c'eſt un *Joghi*, (1) qui communiqua

(1) Pénitent Gentil.

ce secret à un de nos premiers Missionnaires, en reconnoissance d'un service important qu'il en avoit reçu.

Ce n'est pas seulement contre la morsure des serpens que les Idolâtres employent les pactes superstitieux, c'est presque dans toutes leurs maladies. Une des choses qui fait le plus de peine aux nouveaux fideles qui sont si fort mêlés parmi les Gentils, c'est d'empêcher, quand ils sont malades, que leurs parens Idolâtres n'employent de semblables moyens. Il arrive quelquefois que, quand ils dorment, ou qu'ils tombent en défaillance, on leur attache au bras, au col, ou aux pieds, des figures & des écrits, qui sont autant de signes de quelque pacte fait avec le démon. Dès que le malade revient à lui, ou qu'il s'éveille, il ne manque pas d'arracher ces caracteres infâmes, & il aime mieux mourir que de recouvrer sa santé par des voies si criminelles. On en voit qui ne veulent pas même recevoir les remedes naturels de la main des Gentils, parce qu'ils y mêlent souvent des cérémonies superstitieuses.

Je ne m'arrêtai qu'un demi-jour à *Couttour*, & j'en partis dès le lendemain. Je repassai par la peuplade où, deux mois

auparavant, dans mon voyage de *Pondichery*, j'avois baptisé deux enfans & un adulte qui étoit sur le point d'expirer. J'espérois y recueillir des fruits abondans de la semence évangélique que j'avois jettée à mon passage, car j'avois appris que la sainte mort de cet homme nouvellement baptisé, avoit touché plusieurs Gentils, & qu'ils n'attendoient qu'un Catéchiste pour se faire instruire & embrasser le Christianisme; mais j'eus la douleur de me voir frustré d'une partie de mes espérances. L'ennemi du pere de famille avoit semé la zizanie dans ce petit champ; la plupart de leurs parens s'étoient soulevés contr'eux, & en avoient séduit plusieurs; de trente-trois personnes qui s'étoient déclarées pour Jesus-Christ, je n'en trouvai que dix-sept qui eussent résisté à la persécution de leurs proches. A la vérité presque tous s'assemblerent autour de moi; mais à leur air & à leur contenance, je démêlai sans peine ceux qui étoient demeurés constans d'avec ceux qui avoient été infideles à la grace; je reprochai aux uns leur lâcheté, & j'encourageai les autres. Quatre ou cinq des plus fervens m'accompagnerent jusqu'à une peuplade voisine appellée *Kokeri*.

J'y trouvai le Pere Antoine Dias fort occupé à entendre les confessions des Fideles qui s'étoient rendus en foule à son Eglise. J'eus la consolation d'aider ce zélé Missionnaire, & nous ne fûmes libres l'un & l'autre que bien avant dans la nuit.

La premiere personne que je confessai fut une veuve âgée d'environ soixante ans. Sa confession finie, elle me tira un peu à l'écart, & développant un linge, elle y prit vingt fanons (1) qu'elle mit à mes pieds : (car c'est la maniere respectueuse dont les Chrétiens de cette nouvelle Eglise font leurs offrandes.) » Comme je n'ai plus gueres de temps » à vivre, me dit-elle, je vous prie de » recevoir cette somme, afin de faire » prier Dieu pour moi après ma mort. Je lui répondis que nous adressions continuellement à Dieu des prieres pour la sanctification des Fideles, & que quand quelqu'un venoit à mourir, nous avions soin de redoubler nos vœux, & d'offrir le saint Sacrifice de l'Autel pour son salut, mais que nous ne pouvions recevoir d'argent à cette intention. » Je ne

(1) C'est environ deux écus de notre monnoie.

» ſerai pas contente, reprit cette ſainte
» veuve, que vous n'acceptiez ce que
» je vous offre, ou du moins que vous
» ne déterminiez à quelle bonne œuvre
» je dois l'appliquer. Comme elle me
preſſoit fort, je lui fis faire attention à
la pauvreté extrême de l'Egliſe où nous
étions. » Ah! me dit-elle, toute tranſ-
» portée de joie, que vous me faites
» plaiſir! non-ſeulement je conſacre les
» vingt fanons à l'embelliſſement de
» l'Egliſe, mais j'y deſtine encore tout
» ce que déſormais je pourrai recueillir
» de mon travail. Une libéralité ſi extraordinaire, nous ſurprit, & elle doit ſurprendre tous ceux qui ſont inſtruits comme nous de l'indigence de ces peuples, des impôts dont ils ſont accablés, & de l'attachement naturel qu'ils ont à l'argent.

Cette action me rappelle le ſouvenir d'une autre qui n'eſt pas moins édifiante. Dans un temps où l'on étoit menacé d'une famine générale, un bon Néophyte vint trouver le Pere Bouchet, & mit à ſes pieds cinq fanons (1); le Pere refuſa d'abord ſon offrande, apportant pour

(1) C'eſt environ trente ſols de notre monnoie.

raison que durant la cherté où l'on se trouvoit, il étoit difficile qu'il ne fût dans le besoin. » Il est vrai, mon Pere, » répondit ce fervent Néophyte, avec » une foi digne des premiers siecles, il » est vrai que ces cinq fanons sont toutes » mes richesses, & que la disette qui » augmente chaque jour me réduit à la » derniere extrêmité; mais c'est pour » cela même que je fais présent à l'E- » glise du peu que je possede; Dieu de- » vient mon débiteur, ne me payera- » t-il pas au centuple? Le Missionnaire ne put retenir ses larmes à la vue d'une si vive confiance en Dieu. Il reçut son aumône de peur d'affoiblir sa foi; mais ce ne fut qu'à condition qu'il viendroit le trouver dès qu'il manqueroit des choses nécessaires à sa subsistance.

Comme le temps me pressoit de me rendre à *Counampaty*, qui étoit le lieu de ma nouvelle Mission, je me séparai du Pere Dias, bien plutôt que je n'eusse voulu; je fis tant de diligence, que j'arrivai le lendemain d'assez bonne heure sur les bords du Coloran. C'est en certains temps de l'année un des plus gros fleuves & des plus rapides que l'on voye; mais en d'autres, à peine mérite-t-il le nom de ruisseau. Lorsque je le

paſſai, on ne parloit que de la célebre victoire que le *Talavai* (1) venoit de remporter ſur les troupes du Roi de *Tanjaour*, & qui penſa cauſer la diſgrace du premier Miniſtre de ce Prince, un des plus cruels perſécuteurs de notre ſainte Religion. Voici comme on me raconta la choſe; la maniere dont ce Miniſtre ſe tira du danger où il étoit vous fera connoître ſon caractere, & ce que nous devons craindre d'un ennemi ſi adroit.

Le *Talavai* s'étoit campé ſur la rive ſeptentrionale du fleuve, pour mettre ſon Royaume à couvert de l'armée de *Tanjaour*, qui faiſoit de grands ravages dans tout le pays; mais quelque effort qu'il fit, il ne put arrêter les incurſions d'un ennemi dont la cavalerie étoit beaucoup plus nombreuſe que la ſienne. Il crut que le plus ſûr pour lui étoit de faire diverſion; ſur le champ il prit le deſſein de repaſſer le fleuve qui avoit fort baiſſé, afin d'aller enſuite porter la conſternation juſques dans le Royaume de *Tanjaour*. Il exécuta ce projet ſi ſecretement, que les ennemis ne s'apper-

(1) Prince ou Gouverneur Général de *Tichirapaly*.

çurent de son passage, que lorsqu'ils virent ses troupes dépliées sur l'autre bord de la riviere, & prêtes à pénétrer dans le cœur du Royaume qui étoit resté sans défense; ce passage imprévu les déconcerta. Il ne leur restoit d'autre ressource que de passer aussi la riviere pour venir au secours de leur pays; ce fut en effet le parti auquel ils se déterminerent; mais ils choisirent mal le gué, & d'ailleurs les pluies qui récemment étoient tombées sur des montagnes de Malabar où ce fleuve prend sa source, le grossirent de telle sorte au temps que ceux de *Tanjaour* tentoient le passage, que plusieurs fantassins & quelques cavaliers furent emportés par le courant. Le *Talavai* qui s'apperçut de leur désordre, vint fondre sur eux, & n'eut pas de peine à les rompre. Ce fut moins un combat qu'une fuite, & la déroute fut générale; enfin une victoire si complette fut suivie du ravage de la plus grande partie du Royaume de *Tanjaour*.

Le Roi, outré de se voir vaincu par un peuple accoutumé à recevoir ses loix, entra dans de grands soupçons de l'infidélité ou de la négligence de son premier Ministre *Balogi*, ou comme d'autres l'appellent, *Vagogi - Pandiden*,

Les Grands qui le haïssoient, & qui avoient conjuré sa perte, appuyerent fortement ce soupçon, & firent retomber sur lui le succès infortuné de cette guerre; mais *Balogi*, sans s'effrayer des complots qui se tramoient contre lui, alla secretement trouver le Roi. » Prince, » lui dit-il d'un ton assuré, je porterai » moi-même ma tête sur un échafaud, » si dans huit jours je ne conclus la paix » avec vos ennemis. Le terme qu'il assignoit étoit court, & le Roi le lui accorda.

Cet adroit Ministre envoya aussi-tôt ses Secretaires chez les principaux Marchands de la ville & des environs; il ordonna à chacun d'eux de lui prêter une somme considérable, sous peine de confiscation de tous leurs biens; il tira tout ce qu'il put d'argent de ses parens & de ses amis; il détourna même une grosse somme du trésor royal; enfin, en moins de quatre jours il amassa près de cinq cens mille écus, qu'à l'instant il employa à se concilier la Reine de *Tichirapaly*, à corrompre la plupart de ceux qui composoient son conseil, & sur-tout à mettre dans son parti le pere du *Talavai*, homme avide d'argent au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il fit si bien,

qu'avant les huit jours expirés, ſans que le *Talavai* même en eût connoiſſance, la paix fut conclue dans *Tichirapaly* avec le Roi de *Tanjaour*. C'eſt ainſi que le vaincu donna la loi au victorieux, & que le Miniſtre rentra dans les premieres faveurs de ſon Prince ; ſon pouvoir devint plus abſolu que jamais. Il n'en uſa dans la ſuite que pour renverſer la fortune de preſque tous les Grands du Royaume, & pour faire ſouffrir aux Chrétiens une cruelle perſécution dont je vous ferai une autre fois le récit.

Après bien des fatigues j'arrivai enfin à *Counampaty* ; c'étoit autrefois une des plus floriſſantes Egliſes de la Miſſion : mais elle a été preſque tout-à-fait ruinée par les guerres continuelles & par les différens troubles ſurvenus entre les divers Seigneurs qui habitent ces bois. Il y a trois ans que le Pere Simon Carvalho prend ſoin de cette Egliſe, &, malgré la foibleſſe de ſa ſanté, il y a fait des fruits extraordinaires.

La premiere année il baptiſa plus de ſept cens ſoixante perſonnes ; la ſeconde, il en baptiſa mille ; & la troiſieme, il en baptiſa douze cens quarante.

Les incommodités preſque continuelles de ce fervent Miſſionnaire obligerent

enfin les Supérieurs à lui procurer du ſoulagement. Ils l'envoyerent à *Aour*, pour y aider le Pere Bouchet, que de longues fatigues avoient épuiſé. Un travail ainſi partagé ne ſuffiſoit pas à leur zèle ; le Pere Carvalho, après de fortes inſtances, obtint la permiſſion d'aller fonder de nouvelles Egliſes dans la partie occidentale du Royaume de *Maduré*, le long des montagnes qui ſéparent ce Royaume d'avec celui de *Maiſſour*. L'air y eſt empeſté, & l'on y manque preſque de toutes les choſes néceſſaires à la vie, quelque dure que ſoit celle des Miſſionnaires. Cependant ce Pere y a déja fondé deux Egliſes, l'une dans la grande Peuplade nommée *Totiam* ; l'autre dans la ville de *Tourcour*, capitale des Etats d'un Prince nommé *Leretti*.

Ce fut vers la mi-carême que je pris poſſeſſion de l'Egliſe de *Counampaty*. Quoique cette peuplade ſoit fort petite, les Seigneurs y ſont néanmoins très-puiſſans, & ſe ſont rendus de tout temps redoutables aux Princes d'alentour. Comme ils ſont voleurs de profeſſion, ils font des excurſions nocturnes, & pillent tous les pays circonvoiſins. Cependant quelque éloignés qu'ils ſoient du Royaume de Dieu par des engage-

mens si criminels, ils ne laissent pas d'affectionner les Missionnaires. C'est d'eux que nous tenons ce terrein où l'Eglise est bâtie. La peuplade ne peut gueres être insultée, parce qu'elle est environnée d'un bois très-épais : il n'y a qu'une avenue fort étroite, fermée par quatre ou cinq portes en forme de clayes, qu'il seroit difficile de forcer, si elles étoient défendues par des soldats. Celui qui en est aujourd'hui Seigneur, a perdu, par son peu de conduite & par ses débauches, la plus grande partie des biens que ses ancêtres lui ont laissés ; mais il a chérement conservé le repect & l'affection qu'ils lui ont inspiré pour les Missionnaires.

Comme il faut traverser quatre ou cinq lieues de bois pour venir à *Counampaty*, ce dangereux trajet sert quelquefois, aux Néophytes moins fervens, de raison ou de prétexte pour se dispenser de se rendre à l'Eglise aux jours marqués. Et quoique, pour se mettre à couvert de toute insulte, ils n'ont qu'à déclarer qu'ils vont faire leur prieres à l'Eglise du vrai Dieu, & rendre visite aux *Souamis* (1), le moindre accident

(1) C'est ainsi qu'ils appellent les Missionnaires.

qui arrive à quelqu'un d'eux, ſuffit pour jetter l'épouvante parmi les autres.

C'eſt ce qui a déterminé le Pere Simon Carvalho à bâtir une Egliſe dans un lieu plus proche de *Tanjaour*, ou du moins d'un côté où l'on pût venir par un pays découvert, qui ne fût ni des dépendances de ce Prince, ni exposé aux irruptions des voleurs. L'endroit qui lui a paru le plus propre à élever cette Egliſe, eſt au-delà du fleuve, aſſez près d'une peuplade nommée *Elacourrichi*, & à l'entrée d'un bois qui appartient au Prince d'*Ariëlour*, autrement dit *Naynar*.

Le Pere avoit déja obtenu du Prince la permiſſion d'y faire défricher un certain eſpace de bois; je fis continuer l'ouvrage dès le lendemain de mon arrivée, dans le deſſein de m'y rendre après les Fêtes de Pâques, & d'y reſter juſqu'à la mi-Juin, qui eſt le temps où la riviere commence à ſe former & à groſſir par les pluyes qui tombent alors ſur les montagnes de *Malabar*. Ainſi mon diſtrict eſt composé des terres de trois différens Princes; ſçavoir, du *Maduré*, de *Tanjaour* & du *Naynar*. L'on n'y compte gueres moins de trente mille Chrétiens. Comme l'étendue en eſt fort vaſte,

vaste, il est rare qu'il ne s'y éleve souvent des persécutions : aussi quand je pris possession de cette Eglise, elle en avoit à souffrir en deux endroits différens, & étoit fort menacée dans un troisieme.

Le premier de ces deux endroits étoit la Province de *Chondanarou*. Les principaux du pays, animés contre les Fideles dont ils voyoient croître le nombre chaque jour, conjurerent leur perte : ils en prirent plusieurs ; ils en bâtonnerent quelques-uns, & s'engagerent tous par un écrit qu'ils signerent, à ne plus souffrir qu'aucun de la contrée embrassât le Christianisme. De plus, ils réglerent que ceux qui l'avoient déja embrassé, renonceroient à la foi, ou seroient chassés des peuplades. Ils songeoient même à démolir l'Eglise. Mais le Chef de la peuplade, qui est Chrétien, s'opposa fortement à une entreprise qui tendoit à l'entiere destruction de cette Chrétienté naissante. Il employa si à propos le crédit de ses proches & de ses amis, de ceux même qui étoient idolâtres, qu'il ramena peu-à-peu les esprits à des conseils modérés.

Le Catéchiste d[illegible] li[illegible] qui avoit la réputation d'habile Médecin, & qui

par-là s'étoit rendu nécessaire à toute la contrée, eut le courage d'aller lui-même trouver nos ennemis, & de leur représenter vivement qu'il étoit injuste de persécuter une Loi dont les maximes étoient si saintes & si conformes à la droite raison : qu'elle enseignoit à ne faire tort à personne, à faire du bien à tout le monde, même à ceux qui nous font du mal; à reconnoître & à servir le véritable Dieu, à obéir aux Princes, aux parens, aux maîtres, & à tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité.

Ces hommes excités par la haine qu'ils portoient à notre sainte foi, lui firent une réponse qui n'étoit peut-être jamais sortie de la bouche des gentils les plus brutaux & les plus barbares. « C'est,
» dirent-ils, parce que cette Loi est
» sainte, que nous la haïssons & que
» nous voulons la détruire. Si elle nous
» permettoit de voler impunément; si
» elle nous dispensoit de payer le tribut
» que le Roi exige; si elle nous apprenoit
» à tirer vengeance de nos ennemis, &
» à satisfaire nos passions, sans être ex-
» posés aux suites de la débauche,
» nous l'embrasserions avec joie : mais
» puisqu'elle met un frein si rigoureux

» à nos desirs, c'est pour cela même » que nous la rejettons ; & que nous » vous ordonnons à vous Catéchiste, » de sortir au plutôt de la Province. » J'en sors, dit le Catéchiste, puisque » vous m'y forcez, mais cherchez un » Médecin qui prenne soin de vous, & » qui vous guérisse de vos maladies, » comme je l'ai fait si souvent ».

Cette persécution s'étant élevée à l'insçu du Gouverneur de la Province, je l'envoyai aussi-tôt visiter par un de mes Catéchistes ; cette honnêteté fut soutenue de quelques présens selon la coutume du pays. Le Catéchiste sçut si bien s'insinuer dans l'esprit du Gouverneur, qu'il fut ordonné sur le champ qu'on laisseroit à tous les peuples la liberté d'embrasser une loi qui ne commandoit que des choses justes & saintes. Quelque précis que fussent ces ordres, il n'y eut jamais moyen de faire casser l'acte que nos ennemis avoient passé entr'eux. On en demeura-là de peur de les aigrir, & nous nous contentâmes d'avoir mis le Gouverneur dans nos intérêts.

Cette épreuve, au reste, n'a servi qu'à faire éclater davantage la fermeté de nos Néophites ; un d'eux s'est signalé

par une constance & une générosité vraiement Chrétienne. On l'a fouetté à diverses reprises d'une maniere cruelle; on lui a serré étroitement les doigts avec des cordes, & brulé les bras en y appliquant des torches ardentes, sans que ces divers supplices aient pu le faire chanceler un instant dans sa foi. J'ai vu moi-même les cicatrices de tant de plaies, que cet illustre Néophyte a eu l'honneur de recevoir pour Jesus-Christ.

Ce fut principalement sur un des plus anciens Chrétiens que les Gentils déployerent toute leur rage. Il étoit habile Sculpteur. Les Gentils l'avoient souvent pressé de travailler aux chars de triomphe destinés à porter leurs Idoles; mais ils ne purent vaincre sa résistance. Ils dissimulerent quelque temps, parce qu'ils avoient besoin de lui pour d'autres ouvrages. Enfin, la fureur l'emportant sur toute autre considération, ils le saisirent, le maltraiterent, pillerent sa maison, ravagerent ses terres, & le chasserent honteusement de sa peuplade. Il en sortit plein de joie, trop heureux, disoit-il, de tout perdre & de tout souffrir pour Jesus-Christ. Il se retira dans une Province voisine, où un homme riche, qui connoissoit son

habileté, le recueillit dans sa maison, & l'occupa à divers ouvrages.

Dans la suite, ceux même dont il avoit été si indignement traité le firent prier d'oublier les insultes passées, & de retourner parmi ses concitoyens dont il seroit reçu avec honneur. Je l'envoyai chercher moi-même, & l'exhortai à rentrer au plutôt en possession de ses biens; mais je fus extraordinairement surpris & encore plus édifié de sa réponse. « Nos ennemis, me dit-il, m'ont » rendu service en voulant me nuire. » Si je fusse demeuré dans mon pays, » peut-être n'aurois-je pu me défendre » de travailler à leurs Idoles & à leurs » chars de triomphe. Hélas! il ne faut » qu'un instant où l'espérance du gain » & la crainte des mauvais traitemens » me feroient céder à leurs instances. » Maintenant je n'ai plus rien à perdre, » puisque je ne possede rien. Je gagne» rai ma vie à la sueur de mon front: si » le maître que je sers veut m'employer » à des ouvrages défendus, je puis me » retirer ailleurs; au lieu que si je rentre » dans les biens dont on m'a dépouillé, » puis-je compter sur moi-même? Que » sçai-je si j'aurai toujours le même » courage que je me sens à présent?

» La paix dont je jouis, m'eſt plus pré-
» cieuſe que tout ce que j'ai perdu ».

Un déſintéreſſement ſi parfait détermina un lâche Chrétien qui en fut témoin, à ſe déclarer plus ouvertement pour la Religion qu'il n'avoit fait juſqu'alors. C'étoit le Chef d'un petit village. Tous ceux qui y poſſedent quelque fonds de terre, lui payent tous les ans un certain droit. Ces redevances l'obligent de ſon côté à donner chaque année un feſtin à ſes compatriotes. On accompagne ce feſtin de cérémonies qui tiennent fort de la ſuperſtition Payenne. Il y en a une entr'autres auſſi infame qu'elle eſt riſible. Celui qui donne le feſtin, eſt obligé, ſur la fin du repas, de ſe barbouiller tout le corps d'une maniere bizarre, de prendre en main la peau du mouton qui a été ſervi, de courir après les conviés, & de les frapper de cette peau en pouſſant des cris aigus, comme feroit un homme en fureur & agité d'un eſprit étranger. Il doit enſuite parcourir toutes les maiſons de la peuplade, y faire mille geſtes ridicules, & y affecter une infinité de poſtures laſcives & indécentes. Les femmes qui ſe tiennent à leur porte pour être témoins de ce ſpectacle, ſouffrent

ſans nulle pudeur ces bouffonneries infames : elles le ſaluent même comme une Divinité, s'imaginant qu'un de leurs Dieux s'empare de lui, & le force à faire toutes ces grimaces, & à prendre toutes ces poſtures extravagantes. Telles ſont les cérémonies de ce repas ſolemnel.

Le Chrétien dont je parle n'eut jamais part à des actions ſi éloignées de la retenue & de la modeſtie chrétienne. Il ſe contentoit de donner le feſtin où il ne ſe gliſſoit rien de ſuperſtitieux, après quoi il ſe retiroit pour ne pas participer aux criminelles folies des Idolâtres. Un autre étoit ſubſtitué à ſa place par l'aſſemblée, qui ſe chargeoit de la concluſion du feſtin, en faiſant les cérémonies inſenſées que je viens de décrire. Mais quelques ennemis des Chrétiens s'aviſerent de lui intenter procès, prétendant qu'il étoit déchu de ſes droits, puiſqu'il n'accompliſſoit pas les cérémonies inſéparables du feſtin. Il étoit à craindre qu'il ne ſuccombât à une tentation ſi délicate. En effet, il s'efforça de me perſuader qu'il n'y avoit point de mal à ſe barbouiller, à courir ça & là armé de la peau de mouton, à parcourir les maiſons du Village, à ſe mettre dans quel-

que posture grotesque, pourvu qu'il n'y mêlât rien d'indécent. « Où est le crime, » poursuivit-il, si je déclare d'abord que » je fais toutes ces choses par pur di- » vertissement, que je ne suis point » animé de l'esprit de leur Dieu, & » que je renonce à toutes les révérences » & à tout le culte qu'on me rendra ».

C'est ainsi que ce pauvre homme cherchoit à s'abuser lui-même; mais je le détrompai ; je lui fis sentir qu'il deviendroit véritablement l'auteur de tous les actes d'Idolâtrie que les Gentils commettroient à son égard ; qu'il se rendroit coupable de toutes les superstitions auxquelles il donneroit lieu par ses bouffonneries affectées; enfin, que s'il n'y avoit point d'autre moyen de maintenir ses droits & ses prééminences dans le village, il devoit absolument y renoncer; qu'autrement je ne le reconnoissois plus pour enfant de Dieu, ni pour mon disciple.

Je m'apperçus à son air que mes raisons & mes menaces n'auroient fait qu'une légere impression sur son esprit, si elles n'avoient été soutenues de l'exemple du fervent Chrétien dont j'ai parlé plus haut. Il rougit enfin de sa lâcheté. Après avoir combattu les divers

mouvemens qui s'élevoient au fond de son cœur, il se jetta à mes pieds, il les embrassa avec larmes, il protesta à haute voix que quand même les Gentils voudroient le dispenser de ces cérémonies si contraires à la foi & aux bonnes mœurs, il renonçoit dès maintenant à tous les droits & à tous les avantages qu'il avoit possédés jusqu'alors. Il faut connoître quel est l'attachement de ces peuples pour ces sortes de droits, afin de bien juger de la violence que ce Chrétien a dû se faire en cette rencontre.

Ce fut le Gouverneur d'une peuplade, qu'on nomme *Chitrakuri*, qui excita la seconde persécution que souffroit cette autre partie du district qu'on m'a confié. Il y avoit peu d'années que le Christianisme s'y étoit établi d'une façon assez extraordinaire. La femme d'un Orfévre, nommée *Mouttai* (1), qui s'étoit convertie à la foi, avoit aussi converti son mari. Ils s'animoient l'un l'autre à augmenter le nombre des Fideles, lui parmi les hommes, & elle parmi les femmes; leur exemple & leurs discours en avoient déja gagné à Jesus-Christ plus de qua-

(1) Ce mot signifie *Marguerite.*

rante en moins de deux ans. La femme ſur-tout donnoit des marques d'un zèle qui égaloit celui de nos Catéchiſtes. Elle avoit engagé ſon mari à tranſcrire les prieres qui ſe récitent tous les Dimanches dans nos Egliſes : cette petite Chrétienté s'aſſembloit dans la maiſon de l'Orfévre, où l'on avoit dreſſé une chapelle : ils y faiſoient leurs prieres, & écoutoient attentivement les inſtructions de ce fervent Chrétien.

Mouttaï avoit trouvé entrée dans preſque toutes les maiſons de la peuplade, par le moyen de certains remedes qu'elle diſtribuoit aux malades avec un ſuccès qui certainement ne venoit ni de ſon habileté ni de ſon expérience. Elle s'attachoit par-là tous les cœurs, & faiſoit goûter à des familles entieres les vérités ſaintes de notre Religion. Un jour, ayant engagé pluſieurs de ces familles à ſe convertir à Jeſus-Chriſt, & leur ayant enſeigné elle-même les prieres des Chrétiens, elle fit venir un Catéchiſte nommé *Reïapen* (1), pour les inſtruire parfaitement de nos myſteres. Ce Catéchiſte s'acquitta d'abord de ſes fonctions avec plus de zèle que de pru-

(1) C'eſt-à-dire *Pierre*.

dence. Le Gouverneur, informé de ce qui se passoit, envoya chercher *Raïapen*, & lui demanda, tout en colere, pourquoi il venoit séduire les peuples, & leur enseigner sans sa permission une Religion étrangere. Je ne me souviens point quelle fut sa réponse, mais elle déplut au Gouverneur, & il fit signe à ses gens de maltraiter le Catéchiste.

On lui donna d'abord quelques coups, qu'il souffrit avec une patience invincible; mais comme on vouloit lui ôter le *Toupeti*, (c'est une piece de toile dont les Indiens s'entourent le milieu du corps,) il poussa si rudement celui qui lui vouloit faire cet outrage, qu'il le mit par terre. A l'instant les soldats se jetterent sur lui avec fureur, le dépouillerent de ses habits, le chargerent de coups, le traînerent par les cheveux hors de la peuplade, & l'y laisserent tout meurtri & nageant dans son sang, avec défense, sous peine de la vie, de paroître jamais dans la peuplade.

Ce mauvais traitement fait au Catéchiste étoit, ce semble, le prélude des maux qui étoient prêts de fondre sur le reste des Chrétiens. Néanmoins on vit bientôt renaître le calme, & le Gouverneur ne poussa pas plus loin ses

violences. Je crus pourtant devoir prévenir les ſuites que pouvoit avoir cette inſulte : je m'adreſſai pour cela au Gouverneur Général de la Province, homme modéré & affectionné aux Chrétiens. La viſite que je lui fis rendre, & les petits préſens que je lui envoyai, eurent tout le ſuccès que j'en pouvois attendre. Le Gouverneur de la peuplade reçut ordre de ne plus inquiéter ni le Catéchiſte, ni les Néophytes.

Un temps conſidérable s'étoit écoulé depuis l'exil de *Raïapen* juſqu'à ſon rappel, & je craignois fort que cette Chrétienté encore naiſſante, n'étant plus cultivée par ſes ſoins, ne vînt à chanceler dans la foi. Mais la vertueuſe *Mouttaï* avoit pris le ſoin de ſortifier ces Néophytes par ſon zèle & par ſon aſſiduité à les inſtruire. Elle m'amena treize Catéchumenes au commencement du Carême ; je les joignis à pluſieurs autres, & après les avoir diſpoſés à la grace du baptême par de fréquentes inſtructions, le jour de Pâques je leur conférai à tous le Sacrement de notre régénération en Jeſus-Chriſt.

Parmi le grand nombre de baptêmes que j'adminiſtrai en ce ſaint temps, il y en a deux ou trois qui ont quelque

chose de singulier. Le premier fut celui d'une dame de la Cour nommée *Minackchiamal.* Elevée dans le Palais dès son bas âge, elle étoit entrée fort avant dans la confidence de la Reine mere, qui l'avoit établie comme la Prêtresse de ses Idoles; son ministere étoit de les laver, de les parfumer, de les ranger proprement, chacune selon son rang & sa qualité, au temps du sacrifice. C'étoit à elle d'offrir les fleurs, les fruits, le ris, le beurre à chacune des Idoles. Elle devoit être alors fort attentive à n'en oublier aucune, de peur que celle qu'on auroit négligée ne fût mécontente, & ne fît tomber sa malédiction sur la famille Royale. On lui avoit fait épouser un Grand du Royaume, qui avoit l'Intendance générale de la maison du Prince, Ce mariage donnoit la liberté à *Minackchiamal* de sortir de temps en temps, & de s'instruire de ce qui se passoit hors du Palais. Elle entendit parler de la loi des Chrétiens, & elle eut la curiosité de les connoître. Une femme Chrétienne, avec qui elle avoit des liaisons étroites, lui procura peu à peu la connoissance d'un Catéchiste pieux & habile. Ce zélé serviteur de Jesus-Christ l'entretint souvent de la grandeur du Dieu que nous

adorons, & lui inſpira par ſes diſcours une haute idée de notre ſainte Religion. Il arriva même que dans les divers entretiens qu'ils eurent enſemble, ils reconnurent qu'ils étoient parens aſſez proches. La proximité du ſang redoubla l'eſtime & la confiance. Cependant, bien qu'elle connût la ſainteté de la loi Chrétienne, elle ne parloit pas encore de l'embraſſer. Une diſgrace inopinée fraya le chemin à la lumiere qui vint l'éclairer. Son mari, accuſé de malverſation dans l'adminiſtration de ſa charge, fut condamné à une groſſe amende. *Minackdhiamal* reſſentit vivement un malheur qui deshonoroit ſa maiſon. Elle ſe vit réduite à vendre quantité de ſes bijoux & de ſes perles, pour tirer ſon mari d'un ſi mauvais pas; & le chagrin qu'elle en conçut, mina peu à peu ſa ſanté, & lui cauſa une maladie violente. D'ailleurs le démon la tourmentoit ſouvent en reconnoiſſance des ſacrifices qu'elle lui offroit chaque jour; & ce n'étoit que parmi les Chrétiens qu'elle trouvoit de l'adouciſſement à ſes maux, & une force extraordinaire contre les attaques du malin Eſprit.

Mais cela ne ſuffiſoit pas pour briſer tout-à-fait les chaînes qui la retenoient

encore captive. Une ſeconde diſgrace acheva ce que la premiere n'avoit fait qu'ébaucher. Son mari, qui lui avoit obligation de ſa délivrance & de ſon rétabliſſement, ne paya ce bienfait que d'ingratitude. Comme il n'avoit point d'enfans, & qu'il déſeſpéroit d'en avoir, il paſſa à de ſecondes noces, ſans cependant dépouiller *Minackchiamal* du titre & des prérogatives de premiere femme. Ce coup imprévu lui fut plus ſenſible que tous les autres; Dieu, en même-temps, répandit dans ſon âme les plus vives lumieres; elle fut parfaitement convaincue de la vérité de notre Religion, & prit enfin la réſolution de l'embraſſer.

Il ne reſtoit plus qu'un lien aſſez difficile à rompre; l'office de *Poujari*, ou de Prêtreſſe de la Reine mere, étoit incompatible avec le titre de ſervante du Seigneur. Il y avoit du riſque à déclarer qu'elle vouloit quitter cet emploi pour ſe faire Chrétienne; car, quoique dans l'occaſion, elle entretînt la Reine de ce qu'elle avoit appris de notre Religion, elle ne lui faiſoit pas appercevoir quel étoit là-deſſus ſon deſſein. Le parti qu'elle prit, fut de repréſenter à cette Princeſſe, que ſes

infirmités ne lui permettant plus d'avoir ſoin des Idoles, ni de ſe rendre aux ſacrifices, elle la prioit inſtamment de confier cet emploi à un autre. La Reine écouta ſes raiſons, en lui ordonnant néanmoins de venir au palais de deux jours en deux jours, comme à l'ordinaire. Ainſi *Minackchiamal* continuoit d'être à la ſuite de la Reine, mais elle ne participoit plus aux œuvres des Païens, & n'avoit plus l'intendance des ſacrifices.

Dès qu'elle ſe vit libre, ſon unique paſſion fut d'être admiſe au rang des fideles. Dans l'impatience qu'elle avoit de porter le caractere des enfans de Dieu, elle demanda permiſſion à la Reine de s'abſenter du palais pour quatre ou cinq jours; & l'ayant obtenue, elle ſe mit auſſi-tôt en chemin pour venir me trouver à *Counampaty*. Son mari vouloit qu'elle prît un *palanquin*, voiture ordinaire des gens de qualité, & qu'elle ſe fît ſuivre par un grand nombre de domeſtiques. Mais elle s'obſtina toujours à faire le voyage à pied. «La » grace après laquelle je ſoupire, diſoit- » elle, mérite bien que j'aie un peu de » peine à l'obtenir ». Elle vint donc à pied ſuivie d'une ſeule femme Païenne

qu'elle avoit à demi gagnée à Jesus-Christ, & accompagnée de trois Catéchistes qui lui servoient de guide.

Comme cette maniere de voyager lui étoit nouvelle, ses pieds s'enflerent extraordinairement; mais l'insigne faveur qu'elle étoit sur le point de recevoir, occupoit toute son attention; à peine même s'apperçut-elle qu'elle souffroit. Je lui conférai le baptême avec le plus de solemnité qu'il me fut possible, & elle le reçut avec des sentimens de joie qui ne se peuvent exprimer. Je lui fis présent d'un chapelet de jais dont ces peuples font grand cas, de quelques médailles & d'un *Agnus Dei.* « Ces » marques de notre sainte Religion, me » dit-elle, en les recevant, me sont in- » finement plus précieuses que l'or, les » perles, les rubis & le corail, dont » les personnes de mon rang ont cou- » tume de se parer ».

La piété la portoit à faire quelque présent à l'église: elle desiroit sur-tout d'orner la statue de la sainte Vierge d'un *padacam* de perles & de rubis. (C'est une espece d'ornement que les dames Indiennes suspendent à leur col, & qu'elles laissent tomber sur leur poitrine.) Notre coutume est de ne recevoir que

rarement les dons mêmes que les nouveaux Fideles veulent faire à l'église, afin de les bien convaincre de notre désintéressement. Je fis donc difficulté d'accepter ce qu'elle m'offroit. Je lui représentai qu'un si riche ornement réveilleroit l'avidité des Gentils, & deviendroit la source de quelque persécution nouvelle. Mais m'appercevant que ma résistance l'affligeoit, je crus devoir me relâcher un peu de ma sévérité. Je pris une partie des bijoux qu'elle me présentoit, & je fis venir un Orfévre pour les mettre en œuvre selon ses intentions. Ma prédiction ne fut que trop vraie; peu après il s'éleva une persécution, la maison de l'Orfévre fut pillée, & les libéralités de *Minack-chiamal* devinrent la proie du soldat Gentil. Nous espérons que cette généreuse Chrétienne conservera sa foi pure dans le séjour de l'impiété; & qu'au milieu d'une Cour idolâtre, elle sera le soutien de la Religion, & l'appui des Chrétiens persécutés.

Ce fut elle qui m'apprit les raisons qu'on avoit de craindre une troisiéme persécution à *Tanjaour*. Elle me raconta que plusieurs Poëtes ayant récité des vers en l'honneur des faux Dieux, de-

vant le Roi qui se pique d'entendre la poésie, un Poëte inconnu se leva au milieu de l'assemblée, & prenant la parole. « Vous prodiguez, leur dit-il, » votre encens & vos éloges à des » Divinités chimériques; elles ne mé» ritent point les louanges dont vous » les comblez. Le seul Etre souverain » doit être reconnu pour vrai Dieu, » lui seul mérite vos hommages & vos » adorations ».

Ce discours révolta l'orgueil des autres Poëtes, & ils demanderent justice au Prince de l'insulte qu'on faisoit à leurs Dieux. Le Roi leur répondit que quand la fête seroit passée, il feroit venir le Poëte inconnu, & qu'il examineroit les raisons qu'il avoit eues d'avancer une proposition si hardie. Quand les Chrétiens apprirent ce qui venoit de se passer au Palais, la consternation fut générale : on ne doutoit point que dans la persuasion où l'on étoit que ce Poëte avoit été aposté par les Fideles pour décrier les Dieux du pays, la persécution ne dût être des plus sanglantes. Il falloit donc chercher quelque moyen d'écarter l'orage qui se formoit. Le Pere Simon Carvalho qui gouvernoit alors cette église, songeoit

à ſe ménager un entretien avec le Poëte, afin de ſonder ſes véritables ſentimens. Il eſpéroit, ou le gagner à Jeſus-Chriſt, ou découvrir du moins le motif qui l'avoit porté à ſe déclarer ſi hautement pour le vrai Dieu dans une cour payenne. Mais il n'y eut jamais moyen de l'attirer auprès du Miſſionnaire. Tout ce que purent ſçavoir les Catéchiſtes, c'eſt qu'il étoit Brame; & du nombre de ceux qu'on appelle *Nianigueuls*, c'eſt-à-dire, Spirituels, qui ont appris dans leurs anciens livres à ne reconnoître qu'un Etre ſouverain, & à mépriſer cette foule de Dieux que réverent les Gentils.

Ce fut un nouveau ſujet d'inquiétude pour le Miſſionnaire. Il avoit raiſon de craindre que ſi le Poëte venoit à être cité en préſence du Roi, il ne pût réſoudre les difficultés que lui oppoſeroient les Docteurs Idolâtres; il prit donc le deſſein de fournir des armes à ce nouvel athlete, & pour cela il lui fit propoſer de lire la premiere partie de l'introduction à la foi, compoſée par le Pere de Nobilibus, cet illuſtre Fondateur de la Miſſion de Maduré. Ce livre eſt écrit dans toute la pureté de la langue; car ce Pere en connoiſſoit toutes les déli-

cateſſes. L'unité de Dieu y eſt démontrée par des raiſons ſi claires, ſi ſenſibles, & en même-temps ſi convaincantes, qu'il n'eſt point d'eſprit raiſonnable qui puiſſe y réſiſter. Mais le Brame enflé d'orgueil, & plein de mépris pour la loi Chrétienne, regarda comme un outrage le ſecours qu'on lui offroit.

On peut juger de l'embarras où ſe trouva le Pere Carvalho. Il lui vint à l'eſprit d'aller trouver le Roi, & de lui repréſenter qu'il ſeroit injuſte de condamner notre loi ſur les preuves inſuffiſantes qu'apporteroit un homme peu éclairé, que le Brame étoit plus entêté qu'habile, qu'il n'avoit pas la premiere idée des raiſons fondamentales ſur leſquelles eſt appuyée la vérité d'un ſeul Etre ſouverain: qu'il s'offroit lui-même de ſoutenir cette vérité contre tous les Docteurs Gentils, & qu'il ſe condamnoit par avance au châtiment le plus ſévere, s'il ne la mettoit dans une évidence à laquelle il n'y auroit point de réponſe.

Ce Miſſionnaire avoit tout le zèle & toute la capacité néceſſaire pour exécuter ce projet avec ſuccès: il eſt habile Théologien, & ſçait parfaitement la langue du pays. Cependant, après quel-

ques réflexions, il jugea que cette démarche ſeroit plus préjudiciable qu'utile à la Religion, que ſa préſence fortifieroit l'opinion dont on étoit prévenu que le Poëte n'avoit déclamé contre les Dieux qu'à l'inſtigation des Chrétiens; qu'enfin l'indignation du Prince en deviendroit plus grande, & la perſécution qu'on craignoit plus certaine.

Un autre incident confirma le Pere dans ſa penſée. L'eſprit du Roi étoit fort aigri par d'autres vers injurieux aux Divinités Payennes, dont un de nos Chrétiens étoit l'auteur. Ce Néophyte excelloit dans la poëſie Indienne : il avoit fait un ouvrage en ce genre, lorſqu'il étoit Gentil, qui mérita les applaudiſſemens même du Prince. Depuis ſa converſion il n'employoit ſon talent qu'aux éloges de la Religion ſainte qu'il profeſſe. Un des jeunes gens de la ville, à qui il avoit autrefois enſeigné la Poëſie, s'aviſa un jour de lui demander des vers qu'il pût réciter à la fête d'un des Dieux du pays. Le Chrétien y conſentit de bonne grace; il compoſa ſur le champ une piece aſſez longue, qu'il écrivit ſur des feuilles de palmier ſauvage. Il racontoit entre autres choſes, les infâmes & ridicules avantures qu'on attribue à ce Dieu, & il concluoit

cétte espece d'ode par ces paroles : *Quiconque a commis toutes ces abominations, peut-il être un Dieu ?*

Le jeune homme lut d'abord ces vers avec complaisance ; mais la fin de l'ouvrage lui fit bientôt sentir le ridicule dont on le couvroit lui & son Dieu prétendu. De colere il va trouver un Poëte Idolâtre, qui d'intime ami de notre Néophyte, étoit devenu son ennemi irréconciliable, jusqu'à se vanter de le faire périr par l'épée d'un bourreau. Une haine si outrée, venoit de ce que dans une dispute publique sur la Religion, le nouveau Chrétien avoit confondu le Poëte Gentil, & l'avoit réduit à un honteux silence. Il conservoit toujours dans le cœur le souvenir de cet affront ; & ravi d'avoir en main de quoi perdre le Néophyte, il se donna tant de mouvemens, qu'enfin il fit tomber les vers entre les mains du Prince, qu'il sçavoit être fort jaloux de l'honneur de ses Dieux.

Telle étoit la situation de la chrétienté de *Tanjaour*, quand je succédai au Pere Carvalho. Il se répandoit tous les jours de nouveaux bruits qui me jettoient dans de nouvelles allarmes. Selon ces bruits, l'esprit du Prince s'aigrissoit de

plus en plus, & le feu de la persécution alloit s'allumer de toutes parts. Je voulus sçavoir ce qu'il y avoit de réel dans tout ce qui se publioit. Je m'adressai pour cela à un des principaux Officiers de la Cour nommé *Chitabara*, qui est fort avant dans la confidence du Roi, & qui protege les Chrétiens. Je fis partir quatre de mes Catéchistes avec des présens qu'ils devoient lui donner; (car ces sortes de visites ne se rendent jamais les mains vuides) & je le suppliai de m'informer des sentimens du Prince à notre égard, sans me déguiser ce que nous avions à craindre ou à espérer.

Un autre que *Chitabara*, témoin de nos allarmes, nous eut fait acheter cherement sa réponse. Mais ce Seigneur est d'une droiture & d'un désintéressement qu'on ne trouve point parmi ceux de sa Nation. Il nous rassura de nos craintes, & nous fit dire que le Roi ne pensoit plus ni à l'insulte publique que le Brame avoit faite aux Dieux, ni à la satire adroite du Néophyte; que des affaires importantes occupoient toute son attention; que même des Courtisans s'étant échappés jusqu'à dire qu'un Prince ne doit tolérer aucune des Religions

ligions étrangeres, le Roi faisant peu de cas de cet avis, avoit répondu qu'il ne vouloit contraindre personne ; & que cette réponse avoit fermé la bouche aux mal intentionnés. Les Catéchistes vinrent tout triomphans m'apporter cette agréable nouvelle qui rendit le calme & la tranquillité à tous les cœurs.

Cependant la foule des Chrétiens augmentoit de plus en plus, & il ne se passoit gueres de jours que je ne baptisasse quelque Catéchumene. Parmi le grand nombre de personnes qui reçurent la grace du baptême, il y en a une que je ne puis omettre. C'est la femme d'un Poëte du *Choren-madalan*. Elle étoit depuis long-temps fort tourmentée du démon : quelquefois il lui prenoit des accès d'une folie qui n'avoit rien de naturel ; quelquefois cette folie se changeoit dans les transports de la plus violente fureur : d'autres fois elle perdoit tout à coup l'usage de la parole, ou bien elle devenoit paralitique de la moitié du corps.

Son mari, qui l'aimoit tendrement, n'avoit rien épargné pour sa délivrance ; il l'avoit promenée dans tous les Temples les plus célebres ; il avoit fait une infinité de vers en l'honneur de ses

Dieux; il avoit chargé leurs autels d'offrandes & de présens; il avoit même distribué de grosses sommes aux Gouroux (1) Gentils, qui passoient pour avoir de l'empire sur les démons: tant de dépenses l'avoient presque réduit à la mendicité; cependant la malade loin d'être soulagée, empiroit tous les jours. Six ans se passerent ainsi en vœux, en pélerinages & en offrandes inutiles. Les Chrétiens lui conseillerent d'avoir recours au Dieu qu'ils adorent & l'assurerent que sa femme devoit en attendre une guérison parfaite, si elle promettoit d'un cœur sincere d'embrasser sa loi. Le Poëte qui avoit le Christianisme en horreur, rejetta d'abord un conseil si salutaire: mais comme une disgrace continuée ouvre peu à peu les yeux des plus opiniâtres, l'inutilité des remedes qu'il avoit employés lui fit faire des attentions sérieuses; son entêtement cessa, & il se détermina enfin à mener sa femme à l'Eglise de *Tanjaour*, gouvernée alors par le Pere Carvalho.

Mais on fut bien surpris de trouver dans la femme encore plus de résistance

---

(1) C'est ainsi que les Indiens appellent leurs Docteurs.

que n'en avoit fait paroître le mari. Ce qui parut extraordinaire, c'est que ses jambes se roidirent tout à coup, & se collerent si fortement contre les cuisses, qu'on fit de vains efforts pour les en détacher. Le Poëte ne se rebuta point, il crut au contraire que l'esprit malin ne faisoit naître cet obstacle que parce qu'il sentoit déja la force du Dieu qu'on se mettoit en devoir d'implorer. Il fit mettre sa femme dans un *Douli*, (c'est une voiture moins honorable que le palanquin,) & il la fit transporter à l'Eglise.

Dès que le Pere Carvalho la vit approcher, il se disposa à réciter sur elle quelques prieres : il n'avoit pas encore commencé, qu'elle se leva tout à coup de dessus le *Douli*, & marchant droit au Pere qui étoit assez loin, elle se jetta à ses pieds, sans pourtant prononcer aucune parole. Le mari qui la vit marcher d'un pas si ferme & si assuré, ne put retenir ses larmes : il se jetta comme elle aux pieds du Pere, & publia hautement la puissance du Dieu que nous invoquons. C'étoit un spectacle bien consolant pour le Missionnaire, de voir le témoignage authentique que le démon étoit forcé de rendre à la vérité de notre

ſainte foi. Il fit ſur elle les èxorciſmes de l'Egliſe, & le démon ne donna plus aucun ſigne d'obſeſſion. Dès lors elle ſe ſentit comme déchargée d'un peſant fardeau; elle avoua même qu'elle n'avoit jamais éprouvé une joie auſſi pure que celle qu'elle goûtoit.

Ne pouvant réſiſter à une conviction ſi forte de la vérité de notre Religion, elle preſſa extrêmement le Pere de l'admettre au rang des fideles. Mais le Miſſionnaire ne croyant pas devoir ſe rendre ſitôt à ſes empreſſemens, lui répondit qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire de cette conſéquence, qu'elle devoit auparavant ſe faire inſtruire, & que ſi dans deux ou trois mois elle perſévéroit dans ſa réſolution, il lui accorderoit la grace qu'elle demandoit avec tant d'inſtance. En même-temps il lui donna quelques médailles, en l'aſſurant qu'elle n'avoit rien à craindre des attaques du démon, pourvu qu'elle perſiſtât dans les bons ſentimens où il la laiſſoit. Cette réponſe la déſola; elle obéit pourtant, & s'en retourna dans ſa peuplade le cœur ſerré de la plus vive douleur.

Quelques mois après ſon mari jugeant à ſes manieres que le démon ne l'avoit

pas tout à fait abandonnée, me l'amena à *Counampaty* où j'étois. Je l'examinai de nouveau, & je la trouvai inébranlable dans ses premiers sentimens. Cependant à son air interdit & effaré, je reconnus qu'elle étoit encore agitée de troubles intérieurs. Aussi m'avoua-t-elle, qu'à la vérité, depuis la premiere fois qu'elle étoit venue à l'Eglise, elle n'étoit plus inquiétée de ces horribles fantômes, qui auparavant la tourmentoient presque à toute heure, mais qu'elle se sentoit de temps en temps saisie de certaines frayeurs subites dont elle ignoroit la cause : qu'outre cela des songes affreux troubloient son sommeil presque toutes les nuits, & qu'elle en demeuroit étonnée le jour suivant ; mais qu'enfin elle espéroit être entiérement délivrée par le baptême de tous ces restes de l'esclavage du démon.

Comme elle étoit parfaitement instruite de nos mysteres, je ne différai pas davantage à lui accorder la grace après laquelle elle soupiroit depuis tant de mois. Il arriva une chose assez extraordinaire tandis que je faisois sur elle les exorcismes & les autres cérémonies du baptême, il lui prit tout à coup un balancement de tête à peu près semblable

à celui de la pendule d'une horloge qui eſt en mouvement. Je lui jettai auſſi-tôt de l'eau-bénite, & tout à coup ces balancemens ceſſerent, & elle revint à ſa premiere ſituation. J'achevai en repos le reſte des cérémonies, & la Néophyte donna des marques durables d'une grande tranquillité d'eſprit.

La multitude des confeſſions & des autres affaires inſéparables d'une grande Miſſion, ne me permirent pas de donner à ſon mari tout le temps que j'aurois ſouhaité pour lui bien inculquer nos vérités ſaintes. Je le mis entre les mains des Catéchiſtes, qui s'appliquerent avec beaucoup de zele à l'inſtruire durant les quatre jours qu'il demeura à *Counampaty*. Dans les divers entretiens qu'il eut avec eux, il leur avoua, qu'outre la force qu'il reconnoiſſoit évidemment dans notre ſainte Religion par l'entiere délivrance de ſa femme, deux choſes le convainquoient mieux encore de ſa vérité. La premiere étoit la vie auſtere & déſintéreſſée des Miſſionnaires. » Je m'imaginois, diſoit-il, que vos » Docteurs étoient ſemblables aux nô- » tres, qu'ils ſauvoient les dehors, mais » qu'au fond il s'abandonnoient à tou- » tes ſortes de vices. J'ai voulu ſatis-

» faire ma curiosité; & après une re-
» cherche exacte de leurs mœurs, j'ai
» été extrêmement frappé de la vie
» innocente & laborieuse qu'ils me-
» nent. » La seconde chose qui le convainquoit de la vérité de la loi Chrétienne, étoit qu'elle eût la force de changer les cœurs. Sur-tout il ne pouvoit comprendre comment ceux de la Caste des voleurs, qui se faisoient Chrétiens, renonçoient absolument à leurs larcins & à leurs brigandages.

Ainsi cette seule marque de la Religion, que le Prophete donna autrefois pour une des plus incontestables preuves de sa sainteté, *Lex Domini convertens animas*, fit une telle impression sur ce Gentil, qu'il ne songea plus qu'à s'instruire de nos saintes vérités. Il fit transcrire avec soin l'abrégé de la Doctrine que nous enseignons, sur-tout les six preuves que nous donnons de la Divinité, & l'explication des dix Commandemens de Dieu. Il prit ensuite congé de moi avec sa femme, & ils me promirent tous deux de venir me trouver de temps en temps; ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils font encore avec une exactitude qui me charme.

Ce fut environ ce temps-là qu'un

autre Gentil vint à mon Eglise, & y trouva tout à la fois la santé de l'ame & du corps. Depuis quatre ans il se croyoit tourmenté du démon; le mauvais esprit, à ce qu'il disoit, lui suçoit tout le sang, à dessein d'arracher ensuite son ame qui ne tenoit presque plus à son corps. A le voir, on l'eût pris pour un squelette, tant il étoit décharné. Je jugeai que le prétendu démon étoit une vraie ptisie qui le minoit peu à peu. Cependant dans un corps si desséché il conservoit un esprit vif & plein de bon sens. L'idée qu'il avoit de son démon, buveur de sang, n'étoit pas en lui l'effet d'un cerveau troublé, mais de l'opinion commune à ces peuples, qui attribuent toutes leurs maladies aux démons ennemis du repos & du bonheur des hommes. Je le mis au rang des Catéchumenes, & je lui donnai quelques remedes qui pouvoient le soulager. Le Seigneur bénit mes petits soins, de sorte même qu'au bout d'une semaine, il fut en état de venir me voir, & de me réciter ce qu'il avoit retenu des instructions qu'on lui avoit faites. La surprise fut si grande dans son village, qu'un de ceux qui l'avoient apporté à l'Eglise, persuadé que les remedes bu-

mains n'avoient pu opérer une guérison si prompte, ouvrit les yeux à la vérité, & demanda le baptême. La femme du Catéchumene fut plus opiniâtre dans son attachement aux Idoles : ni l'exemple de son mari, ni ses pressantes sollicitations ne purent amollir la dureté de son cœur.

C'est ainsi que dans cette Mission nous voyons s'accomplir à tout moment la parole du Fils de Dieu : tantôt le mari se convertit, & la femme demeure dans l'infidélité : tantôt la femme ouvre les yeux à la lumiere, & l'homme vit & meurt dans l'aveuglement. *Unus assumetur, alter relinquetur.* Notre Catéchumene reçut enfin la grace de la régénération à laquelle il s'étoit disposé avec tant de ferveur, & il s'en retourna d'un pas ferme dans sa peuplade, pour y publier la force & la sainteté de la Religion. Son incommodité l'ayant repris au bout de six mois, il mourut entre les bras d'un Catéchiste avec toutes les marques d'un prédestiné. La candeur de son ame, & la piété de ses sentimens, me font croire qu'il a conservé jusqu'à ce dernier instant l'innocence & la sainteté de son baptême.

Outre le grand nombre d'adultes que

je baptisai les dernieres semaines du Carême, j'eus la consolation d'ouvrir la porte du Ciel au fils même du Seigneur de la peuplade, qui mourut peu de jours après avoir reçu le baptême. Le frere du même Seigneur eut dans ce même-temps deux enfans jumeaux, dont l'un fut baptisé par le Catéchiste dans la maison même où il venoit de naître, & où il mourut le même jour. L'autre fut porté à l'Eglise, où il reçut la même grace. Il ne vécut que quinze jours. Ces trois enfans sont maintenant dans le Ciel les protecteurs de cette Eglise naissante.

Les jours me couloient bien doucement, mon Révérend Pere, parmi de si saintes occupations. Tout le temps se passoit, ou à instruire les Peuples, ou à leur administrer les Sacremens. Mais au milieu de tant de fatigues, qu'on est consolé de voir la vie innocente que mene la plus grande partie de ces nouveaux fideles! J'avoue que ce ne sont pas des gens d'une spiritualité bien recherchée; mais ils craignent Dieu, ils l'aiment de tout leur cœur, ils vivent hors d'une infinité d'occasions, où les Chrétiens d'Europe perdent la grace; ils la conservent au milieu de la Gentilité avec

plus de ſoin, que ne font bien des fideles dans le centre même des Royaumes les plus catholiques. J'ai trouvé un grand nombre de filles qui, malgré l'extrême éloignement que ces Peuples ont du célibat, imitent la généreuſe réſolution de tant de ſaintes Religieuſes d'Europe. Quelques-unes avoient eu à ſoutenir de rudes combats du côté de leurs parens, ſans que les prieres, les menaces, les mauvais traitemens euſſent jamais pu leur faire changer la réſolution qu'elles avoient priſe de paſſer leur vie dans l'état parfait des Vierges.

Une entr'autres m'édifia fort par ſa conſtance & par ſa modeſtie. Sa mere, au déſeſpoir de ce qu'elle ne vouloit pas ſe marier, me l'amena tout en colere, & me dit que ſa fille ne refuſoit de s'engager dans le mariage, qu'afin de mener une vie plus licentieuſe & plus déréglée. La fille, pénétrée de douleur de ce que ſa propre mere lui attribuoit des intentions ſi criminelles, ſe tenoit dans un humble ſilence : il lui échappa ſeulement de dire qu'elle étoit contente de ce que Dieu ſeul connoiſſoit ſon innocence. C'étoit en effet une calomnie des plus noires : tous ſes parens rendoient té-

moignage à ſa vertu, & louoient ſurtout l'attrait particulier qu'elle avoit pour la ſolitude. La mere même ne fut pas long-temps ſans ſe repentir de l'outrage qu'elle avoit fait à une fille ſi vertueuſe ; elle vint peu après les larmes aux yeux rétracter ce qu'elle avoit avancé ſi fauſſement, & elle me promit de ne plus inquiéter ſa fille ſur le parti qu'elle avoit eu le courage de prendre. Si la foi trouvoit autant d'accès chez les Grands que chez les petits ; & ſi quelque Prince converti entreprenoit de fonder des Monaſteres de Religieuſes, il eſt à croire qu'ils ſe peupleroient bientôt d'une infinité d'ames choiſies, qui embraſſeroient dans toute leur étendue la pratique des conſeils Evangéliques.

Le peu de pluie qui étoit tombée l'année précédente, les chaleurs exceſſives qui ſe font ſentir dès le mois de Mars, & la multitude prodigieuſe des fideles qui venoient à *Counampaty*, avoient tari une partie de l'étang, qui eſt le ſeul endroit où ces peuples trouvent de l'eau. C'eſt ce qui me fit naître la penſée d'aller à *Elacourrichi* ; mais une perſécution qui venoit de s'élever contre les Chrétiens de *Couttour*, rompit toutes mes meſures. Juſques-là cette Egliſe fon-

dée autrefois par le vénérable Martyr le Pere Jean de Britto, avoit été regardée comme le lieu le plus paisible de la Mission. Les Missionnaires n'y avoient jamais éprouvé les contradictions & les traverses auxquelles ils sont continuellement exposés ailleurs. Voici ce qui donna lieu à la persécution.

Le frere du Prince dont releve *Couttour*, feignit de vouloir embrasser le Christianisme, & pressa plusieurs fois le Pere Bertholde de le baptiser. Le Missionnaire qui se défioit de sa sincérité, crut ne devoir lui accorder la grace qu'il demandoit, qu'après une longue épreuve; c'est pourquoi il lui répondit qu'il falloit attendre encore quelque-temps, & obtenir l'agrément du Prince, son frere. En effet, on publioit que ce jeune Seigneur n'avoit point la volonté de renoncer au Paganisme, mais que l'amour dont il étoit épris pour une femme Chrétienne, le portoit à faire cette démarche, dans l'espérance que son assiduité, auprès du Missionnaire, faciliteroit l'accomplissement de ses desirs.

Quoi qu'il en soit, le *Pradani* ou le premier Ministre du *Pandaratar*, c'est ainsi que s'appelle le Prince qui a sur ses terres les Eglises de *Couttour* & de

Colary; le *Pradani*, dis-je, ancien ennemi de la Religion Chrétienne, prit delà occasion d'animer le Prince contre les fideles. Il lui représenta qu'il étoit honteux à sa famille, que son propre frere abandonnât la Religion de ses Ancêtres, pour se livrer à de nouveaux Docteurs, qu'il sçavoit certainement être *Pranguis* (1), c'est-à-dire, gens vils & infâmes, selon l'idée de la Nation; que dans le besoin où il étoit d'argent, il lui seroit aisé de s'enrichir par le pillage de leur Eglise; que les Etrangers avoient cru y cacher sûrement toutes leurs richesses, parce que depuis son établissement, elle n'avoit été sujette à aucune révolution.

Le Prince, flatté de l'espoir d'un gain considérable, donna tout pouvoir à son Ministre. Le *Pradani* envoya ordre sur le champ au *Maniagaren* (2) de la peuplade, d'arrêter le Missionnaire, & de fouiller dans tous les recoins de sa maison, jusqu'à ce qu'il eût déterré les trésors qui y étoient cachés. Jamais ordre ne fut mieux exécuté. Le *Maniagaren* choisit le Dimanche, jour auquel les

(1) Ils appellent ainsi les Européens.
(2) Gouverneur particulier.

Chrétiens viennent en foule à l'Eglise ; & prit le temps que le Pere se disposoit à célébrer la sainte messe. Il commençoit déja à se revêtir des ornemens sacerdotaux, lorsque tout-à-coup le *Maniagaren* & ses soldats vinrent fondre dans l'Eglise : les uns se saisirent du Pere, le traînerent vers sa maison, déchirerent ses habits ; les autres en plus grand nombre, se postant aux diverses avenues par où les Chrétiens pouvoient échapper, les dépouillerent, les chargerent de coups, leur arracherent les ornemens d'or qu'ils portent au col & aux oreilles : tous se mirent à piller les maisons qu'ils avoient dans la peuplade. Celle du Pere fut toute renversée : ils creuserent par-tout, ils démolirent les murailles ; & après bien des recherches, ils trouverent environ soixante écus qui étoit tout le fonds destiné à l'entretien des Missionnaires & des Catéchistes. Le *Maniagaren* recueillit avec soin cette somme, & tous les meubles de l'Eglise qu'il envoya aussi-tôt au Palais. Mais le Prince qui s'attendoit à un grand butin, surpris de ce que le *Pradani* l'avoit engagé dans une entreprise si peu sortable à son rang & à sa dignité, ne put retenir son indignation.

Le bruit des violences qu'on exerçoit à *Couttour*, se répandit bientôt jusqu'à *Coraly*. Le Pere Joseph Carvalho, qui y fait sa résidence, se disposoit à recevoir les mêmes outrages : il prit seulement la précaution de faire transporter tout ce qu'il avoit dans sa maison au-delà du *Coloran*, & hors des dépendances du *Pandaratar*. Il ne se réserva que son crucifix & son bréviaire, attendant en paix le bienheureux moment auquel il devoit être emprisonné pour Jesus-Christ. Trois jours se passerent sans qu'on pensât à troubler sa solitude : il jugea de-là que la Cour n'étoit pas si irritée qu'on se le figuroit : plein d'une sainte confiance, il prit le dessein de s'aller présenter au Prince, pour lui demander la délivrance du Pere Bertholde, qu'on détenoit dans une rude prison. Il crut pourtant devoir en avertir le frere cadet du Prince, ennemi secret du *Pradani*, & protecteur déclaré des Missionnaires. Ce Seigneur, de concert avec sa sœur qui a beaucoup de crédit à la Cour, engagea le Prince à faire un bon accueil au Docteur étranger, & à réparer, par quelques marques d'honneur, la démarche qu'il avoit faite par le conseil de son Ministre, & qui avoit flétri

la gloire que lui & ses ancêtres ont toujours eue de servir d'asyle aux Etrangers.

Le Prince, gagné par de si puissantes intercessions, promit de faire justice à l'innocence de ces Etrangers; & ayant appellé le *Pradani*, il faut, lui dit-il » en colere, ou que vous soyez bien » imprudent d'avoir cru si légerement » les rapports qui vous ont été faits de » l'opulence des *Sanias*, ou que vous » ayez un grand fonds de malignité, » de leur avoir suscité une persécution » si cruelle & si préjudiciable à ma ré» putation ». Le *Pradani*, pour se justifier, eût recours aux accusations ordinaires : ce sont, dit-il, » des *Pran*» *guis*, qui, sous prétexte d'enseigner » leur Religion, tâchent de répandre » l'esprit de révolte parmi vos sujets, » pour livrer le Pays aux Européens » qui habitent les côtes ».

Ces calomnies ne firent nulle impression sur l'esprit du Prince : il sçait que depuis près de cent ans que la Religion Chrétienne s'est introduite dans ces divers Etats de l'Inde méridionale, les Missionnaires ont toujours inspiré aux Peuples toute la soumission & la fidélité qu'ils doivent à leurs Souverains. » Voilà, » répondit le Prince, voilà les chimeres

» dont vous autres Miniſtres vous nous
» repaiſſez ſans ceſſe, pour nous animer
» contre cette nouvelle loi ; ce n'eſt
» pas-là de quoi il s'agit maintenant : je
» prétends que quand le *Sanias* viendra
» à l'audience, non-ſeulement vous vous
» abſteniez de tout reproche, mais que
» vous lui donniez encore les plus gran-
» des marques de votre reſpect ». C'étoit un coup de foudre pour le *Pradani*, homme fier & hautain, comme le ſont tous les Noirs, dès qu'ils ont quelque autorité.

Quelques jours après, le Prince permit au Pere Joſeph Carvalho de paroître en ſa préſence, & il le fit aſſeoir ſur un ſiége couvert d'un tapis, honneur qu'il n'accorde à aucun de ſes ſujets. Voici à-peu-près le diſcours que tint le Miſſionnaire. « L'accueil favorable dont
» vous m'honorez, dit-il au Prince,
» prouve aſſez que vous n'avez aucune
» part aux traitemens indignes qu'on a
» faits au Docteur de *Couttour* mon
» frere ; j'en connois les auteurs, je ne
» les accuſe point de l'avoir chargé
» d'opprobres, & d'avoir déchiré ſes
» vêtemens, ravagé ſa pauvre cabane,
» profané ſon Egliſe, maltraité ſes Diſ-
» ciples. Je ne me plains pas même de

» ce qu'on le tient encore reſſerré dans » une étroite priſon, comme ſi c'étoit » un rebelle ou un voleur public; mais je » me plains de ce qu'on ne m'a pas fait » le même honneur. J'enſeigne comme » lui la loi du vrai Dieu, & je m'eſtime- » rois heureux de ſouffrir pour une ſi » juſte cauſe. Nous ſommes venus de » plus de ſix mille lieues pour inſtruire » les peuples des grandeurs infinies du » ſouverain Maître du ciel & de la » terre : nous avons prévu les diverſes » contradictions que nous ſouffrons » maintenant, & ce ſont ces contradic- » tions-là même qui nous ont attiré » dans des régions ſi éloignées de notre » patrie. Nous nous croyons bien payés » de nos peines, quand nous avons le » bonheur de ſouffrir pour la gloire du » Dieu que nous ſervons. Je prie donc » vos Miniſtres, de me donner quelque » part aux opprobres & aux ſouffrances » du Docteur de *Couttour*. Néanmoins » comme il y a de l'injuſtice à punir des » innocens, je vous ſupplie d'examiner » à fond notre conduite : ſi vous nous » trouvez coupables des crimes qu'on » nous impute, nous nous ſoumettons » à toute la peine que vous voudrez » nous impoſer : ſi au contraire vous

» nous jugez innocens, ne permettez
» pas que l'innocence ſoit plus long-
» temps opprimée dans vos Etats ».

Ces paroles du Miſſionnaire prononcées avec beaucoup de modeſtie & de gravité, toucherent le Prince : & comme le *Pradani* vouloit répliquer, il lui impoſa ſilence ; il lui donna ordre de rendre au plutôt tout ce qui avoit été pris au Docteur de *Couttour* & à ſes Diſciples, de le remettre en liberté, & de châtier ſévérement le *Maniagaren* qui avoit commis de ſi grands excès. Se tournant enſuite vers le Miſſionnaire : « oublions
» le paſſé, lui dit-il, d'un air gracieux ;
» ce qu'a fait mon Miniſtre, eſt comme
» un nuage qui a obſcurci pour quel-
» ques inſtans la lumiere que vous
» répandez dans mes Etats ; mais ce
» nuage même n'a ſervi qu'à me faire
» mieux connoître la ſainteté de votre
» loi, & la pureté de vos mœurs.
» Déſormais je donnerai de ſi bons
» ordres, qu'aucun de mes Officiers
» n'aura l'audace de vous manquer de
» reſpect ».

La-deſſus il ſe fit apporter une belle piece de toile peinte qu'il donna au Miſſionnaire comme un gage de ſon amitié : il lui fit préſent d'une autre à-

peu-près semblable pour le Pere qui étoit prisonnier à *Couttour:* il n'y eut pas jusqu'aux Catéchistes qui eurent part aux libéralités du Prince : non-seulement il leur donna de beaux *Toupetis* (1), il voulut encore qu'on les fît monter sur des éléphans richement enharnachés, & qu'on les promenât en triomphe par toute la ville, afin que personne n'ignorât qu'il les prenoit, eux & le reste des Chrétiens, sous sa protection. Tout cela fut exécuté le jour même ; on restitua au Missionnaire tout ce qui avoit été pillé à *Couttour.* Les ornemens d'or & de corail qui appartenoient aux fideles, eurent un peu plus de peine à sortir des mains du *Pradani ;* mais enfin après quelques sommations, tout ou presque tout fut rendu.

C'est ainsi, mon Révérend Pere, qu'à la gloire de notre sainte foi, & à la consolation des fideles, la persécution de *Couttour* cessa bien plutôt que nous n'avions osé l'esperer. Trouvez bon que je mette fin aussi à cette lettre, qui n'est déja que trop longue. Je continuerai dans la suite de vous faire un récit fidele de tout ce qui pourra contri-

---

(1) Piéce de toile dont les Indiens se couvrent.

buer à votre édification. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

SECONDE LETTRE

Du Pere Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus aux Indes, au Pere de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

La perſécution ſuſcitée contre les Chrétiens de *Couttour* me retenoit à *Counampaty*, ainſi que je vous l'ai mandé dans ma lettre précédente. L'affluence des peuples qui s'y rendirent pour célébrer la fête de Pâques, fut ſi grande, que je déſeſpérois d'y pouvoir ſuffire : & certainement il y auroit eu de quoi occuper pluſieurs Miſſionnaires. Dieu me donna la force de réſiſter à cette fatigue.

Je tirois des Catéchiſtes tout le ſecours que je pouvois ; les uns étoient chargés de diſpoſer les Catéchumenes au baptême, les autres de faire en divers en-

droits de la Cour des instructions aux nouveaux fideles ; car si on ne leur fait souvent des explications de nos mysteres, ils en perdent bientôt le souvenir. Je faisois lire chaque jour l'histoire de la Passion de Jesus-Christ : j'y ajoutois diverses méditations fort touchantes, qu'un ancien Missionnaire composa autrefois sur ce mystere. Ces méditations sont à la portée de nos Indiens, & ils les écoutent avec toute l'attention & toutes les marques d'un cœur attendri.

Au lever de l'aurore, vers le soir, & à cinq différentes heures du jour, nous faisions des especes de stations, où nous chantions à genoux, sur des airs lugubres, les tourmens particuliers que le Sauveur a soufferts à chacune de ces heures. A la fin de chaque station nous avions soin de prier pour les différentes nécessités de la Mission ; sur-tout nous recommandions à Dieu les Eglises de *Coraly*, & de *Couttour*, désolées dans un temps si saint ; & je ne doute point que les vœux ardens de tant de Néophytes, n'ayent beaucoup contribué à faire cesser la persécution. Il y en avoit qui affligeoient leur corps par toute sorte d'austérités : les ceintures de fer, les disciplines, & les autres instrumens propres à macérer la

chair, ne ſont point inconnus à ces nouveaux fideles. Quoique les ſouverains Pontifes les diſpenſent de beaucoup de jeûnes à cauſe des ardeurs du climat & de la légereté de leurs alimens, on en voit pourtant qui paſſent tout le temps du Carême, en ne mangeant qu'une fois le jour du ris & des herbes mal aſſaiſonnées: j'en ſçai qui, durant la Semaine Sainte, demeuroieut juſqu'à deux jours entiers ſans prendre de nourriture. J'ai ſoin de leur défendre une abſtinence ſi rigoureuſe, parce qu'elle les fait tomber dans des défaillances, dont ils ont bien de la peine à ſe remettre; mais je ne ſuis pas toujours le maître de modérer leur ferveur.

Ceux qui ſont à leur aiſe font l'aumône chaque jour du Carême à un certain nombre de pauvres; les uns à cinq, en l'honneur des cinq playes de Notre Seigneur; les autres à trente-trois, en l'honneur des années qu'a duré la vie mortelle de Jeſus-Chriſt; d'autres à quarante, en mémoire des quarante jours qu'il paſſa dans le déſert. Ces aumônes conſiſtent en du ris & des herbes cuites, dont ils rempliſſent de grands baſſins, & qu'ils diſtribuent eux-mêmes avec beaucoup de piété.

C'eſt

C'eſt par de ſi ſaints exercices que les Chrétiens ſe préparoient à célébrer la fête de Pâques. Mais comme il s'agit principalement de les mettre en état de faire une bonne confeſſion & d'approcher ſaintement de la table euchariſtique, on n'omet rien de tout ce qui peut les y bien diſpoſer.

Il eſt incroyable juſqu'où va la ſenſibilité de ces peuples, quand on eſt obligé de leur différer l'abſolution. Il faut être bien ſur ſes gardes, pour ne pas ſe laiſſer fléchir à leurs prieres & à leurs importunités. S'ils ne peuvent rien gagner ſur nous, ils ne rougiſſent point de s'adreſſer au Catéchiſte, & de lui découvrir les fautes ſecrettes pour leſquelles ils ont été différés. En vain avertiſſons-nous les Catéchiſtes de renvoyer les Néophytes qui viennent ainſi s'ouvrir à eux; il s'en trouve toujours quelqu'un qui ſe fait honneur d'intercéder pour ces ſortes de pénitens. Rien ne fait plus de peine aux Miſſionnaires, ſur-tout quand ces ouvertures ſe font à des Catéchiſtes peu diſcrets, & qui ne ſentent pas aſſez l'obligation étroite que le ſceau de la confeſſion impoſe.

La ſimplicité des Indiens va quelquefois plus loin; ce qu'on m'en a raconté

eſt aſſez ſingulier. Une Chrétienne à qui le Miſſionnaire avoit différé l'abſolution pour de bonnes raiſons, uſa d'abord de toute ſorte d'artifices pour émouvoir ſa pitié, & extorquer de lui ce qu'il refuſoit avec fermeté, mais cependant avec douceur. Voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner, elle ſe leva bruſquement du confeſſionnal, & ſe tournant du côté des autres pénitens : « N'eſt-ce pas une choſe plai-« ſante, dit-elle, ce *Souamy* (1) me » renvoye ſans m'abſoudre, parce que » j'offenſe Dieu depuis tant de mois; » ſi je n'offenſois pas le Seigneur, aurois-» je beſoin de me préſenter au ſaint » tribunal ? Ne nous enſeigne-t-on pas » que c'eſt pour les coupables que ce » Sacrement eſt inſtitué » ? Le Pere rougiſſoit pour elle, & eût bien voulu mettre ſon honneur à couvert; mais la crainte de trahir en quelque ſorte un ſecret auſſi inviolable que celui de la confeſſion, l'obligea à ſe tenir dans le ſilence. Ce ſeul exemple fait voir, quelle doit être la patience & la diſcrétion de ceux qui ont à traiter avec

(1) C'eſt ainſi que ces Peuples appellent les Miſſionnaires.

les Indiens ; si on trouve parmi eux des gens pleins d'esprit & de bon sens ; on en trouve une infinité d'autres dont l'ignorance & la stupidité fournissent souvent aux Missionnaires de quoi exercer leur vertu.

Quelque desir qu'eussent les Chrétiens de participer aux Sacremens, il me fut impossible malgré tous mes efforts de contenter la piété de plusieurs. Outre le temps qu'emportent les confessions, il faut encore baptiser les Catéchumenes, appaiser les différends qui naissent entre les fideles, prêcher les mysteres de la Passion & de la Résurrection, faire les cérémonies de la Semaine sainte, autant qu'elles peuvent se pratiquer dans un pays Idolâtre ; car, par exemple, on n'ose garder le saint Sacrement du Jeudi au Vendredi saint, comme c'est la coutume en Europe : le Pere Bouchet est le premier qui l'ait fait cette année à *Aour*, parce que c'est l'endroit le plus sûr de la Mission ; mais je doute que d'autres osent imiter en cela son zèle.

La nuit du Samedi au Dimanche je fis préparer un petit char de triomphe, que nous ornâmes de pieces de soie, de fleurs & de fruit. On y plaça l'Image du Sauveur ressuscité, & le char fut

conduit en triomphe par trois fois autour de l'Eglise, au son de plusieurs instrumens. Les illuminations, les fusées volantes, les lances à feu, les girandoles, & divers autres feux d'artifice où les Indiens excellent, rendoient la fête magnifique. Ce spectacle ne cessoit que pour laisser entendre des vers qui étoient chantés ou déclamés par les Chrétiens, en l'honneur de JESUS triomphant de la mort & des enfers.

La cour qui regne au tour de l'Eglise, pouvoit à peine contenir la multitude non-seulement des Chrétiens, mais encore des Gentils qui y étoient accourus en foule. On les voyoit à la faveur des illuminations, montés sur les branches des arbres dont la cour est environnée. C'étoit comme autant de zachées que la curiosité élevoit au-dessus de la foule, pour voir en figure celui que cet heureux publicain mérita de recevoir en personne dans sa maison. Le Seigneur de la peuplade avec toute sa famille, & le reste des Gentils qui assisterent à la Procession, se prosternerent par trois fois devant l'Image de JESUS ressuscité, & l'adorerent d'une maniere qui les confondoit heureusement avec les Chétiens les plus fervens.

Je ne parle point d'un grand nombre de baptêmes que j'administrai aux Catéchumenes. Parmi tant de conversions qu'il plût à Dieu d'opérer, une sur-tout me fit goûter une joie bien pure. L'oncle du Seigneur de la peuplade vint, avec sa femme, me prier de les admettre au rang des fideles. Ils me dirent, les yeux baignés de larmes, qu'il y avoit long-temps qu'ils reconnoissoient la vérité de notre sainte Religion, mais que le respect humain les avoit toujours retenus dans l'Idolâtrie : enfin qu'à cette fête ils avoient ouvert les yeux à la lumiere, & qu'ils ne pouvoient plus résister à la voix intérieure qui les pressoit de se rendre.

Ce bon viellard m'ajouta une chose qui marquoit son bon sens, & la forte résolution où il étoit de vivre en parfait Chrétien. » Je crois, dit-il, que » ce qui a porté le Seigneur à jetter sur » moi des regards de miséricorde, c'est » qu'il y a plus de quinze ans qu'ayant » ouï-dire aux Missionnaires & aux » Catéchistes que le larcin déplaisoit » au vrai Dieu, j'en ai demeuré si con- » vaincu, que depuis ce temps là je n'ai » commis aucun vol ni par moi ni par » mes esclaves, comme font les per-

» ſonnes puiſſantes de notre Caſte.
» Je n'ai pas même voulu participer
» aux larcins qu'ont fait mes enfans, ou
» mes autres parens, quoique la cou-
» tume parmi nous ſoit de partager en
» commun ce que chacun a butiné en
» particulier. On s'eſt ſouvent mocqué
» de ma ſimplicité, mais j'ai toujours
» tenu ferme; & je crois encore une
» fois, que c'eſt pour n'avoir pas
» voulu déplaire en cela au vrai Dieu,
» quoique je ne l'adoraſſe pas encore, que
» ſa divine bonté m'ouvre aujourd'hui
» ſon ſein, pour m'y recevoir tout in-
» digne que j'en ſuis. L'air de ſincérité dont il accompagna ces paroles, me charma; je l'embraſſai tendrement, & je le mis au rang des Catéchumenes.

Ce ne fut pas-là le ſeul fruit que nous recueillîmes dans ces jours ſaints: tous les jours de l'octave nous furent précieux, par le nombre des Gentils qui prenoient la place des Catéchumenes que nous baptiſions. Pour comble de joie, nous apprîmes la paix & la tranquillité que le Seigneur venoit de rendre à l'Egliſe de *Couttour*. Ce fut comme une ſeconde Pâque pour les Chrétiens; ils ſe raſſemblerent dans l'Egliſe, & rendirent à Dieu de ſolemnelles actions

de graces pour un bienfait si signalé.

Cependant l'étang de *Counampaty* étant entiérement à sec, je ne songeai plus qu'à me rendre à *Elacourrichy*. Je voulus auparavant aller à *Aour*, pour y conférer avec les Missionnaires sur quelques points qui me faisoient de la peine dans ces commencemens. J'y trouvai les Peres Bouchet, & Simon Carvalho épuisés du travail dont ils étoient accablés depuis un mois. Jamais fête de Pâques ne s'étoit célébrée avec tant de magnificence, ni avec un si grand concours de peuples. Comme les Indiens sont fort amateurs de la poésie, le Pere Bouchet avoit fait représenter en vers le triomphe de David sur Goliath ; c'étoit une allégorie continuée de la victoire que JESUS-CHRIST a remportée dans sa Résurrection sur les puissances de l'enfer. Tout y étoit instructif & touchant.

Parmi la foule des peuples qui étoient accourus de toutes parts, il s'en trouva plusieurs d'une province voisine, ennemie déclarée du Prince dont releve la peuplade d'*Aour* : ils étoient venus armés & avec grand cortége.

Ce contre-temps & les efforts inutiles que ce Seigneur avoit faits pour tirer de l'argent des Missionnaires, aigri-

rent ſon eſprit déja mal diſpoſé à l'égard des Chrétiens.

Quelques Seigneurs des environs ſaiſirent cette conjoncture pour l'animer encore davantage contre les fideles. Ils lui écrivirent même avec menaces, & n'omirent aucun des motifs les plus capables de l'ébranler. » N'eſt-il pas honteux, lui diſoient-ils, que vous reteniez ſur vos terres un étranger qui » n'a d'autre but que d'anéantir le culte » de nos Dieux : il n'épargne ni ſoins, » ni dépenſes, ni fêtes pour élever ſa » Religion ſur les débris de la nôtre. Il » ſemble vous faire la loi juſque chez » vous par la multitude des Diſciples » qu'il y attire ; les Gentils même lui » ſont dévoués : à la derniere fête qu'il » a célébrée, il lui eſt venu plus de » monde qu'il n'en faut pour ſubjuguer » tout un Royaume. Au reſte, le Docteur » étranger a fait un outrage manifeſte à » nos Dieux : quoi de plus inſultant que » d'expoſer aux yeux d'une multitude » innombrable de peuples, un jeune » enfant qui tranche la tête à notre Dieu » *Peroumal?* Ceux même de notre Religion ſont ſi infatués de cet étranger, » qu'ils lui applaudiſſent, & battent des

» mains à la vue de leurs propres Dieux
» deshonorés. Si vous avez la lâcheté de
» le ſoutenir plus long-temps ſur vos
» terres, nous avons réſolu de l'en chaſ-
» ſer nous-mêmes à force ouverte.

Ce qu'on propoſoit à ce Prince étoit fort conforme à ſes inclinations, mais il trouvoit de la difficulté dans l'exécution. Il riſquoit tout en uſant de violence. Car d'un côté il avoit à craindre le reſſentiment du *Talavai*, qui protégeoit les Miſſionnaires : d'un autre côté il étoit retenu par ſes propres intérêts. S'il chaſſoit le Miſſionnaire de ſa peuplade, elle redevenoit un ſimple hameau ; tous les Chrétiens qui étoient venus habiter ce lieu déſert, ne manqueroient pas de ſuivre leur Paſteur, & par là il ſe fruſtroit lui-même de la meilleure partie de ſes revenus. Ces raiſons étoient preſſantes pour un homme timide & intéreſſé. Cependant l'intérêt céda pour cette fois à la haine extrême qu'il portoit à la Religion. Il envoya dire au Miſſionnaire, qu'il ne pouvoit plus tenir contre les inſtances & les menaces des Seigneurs ſes voiſins, & qu'afin de leur complaire, il lui ordonnoit de ſortir dans trois jours de ſes terres.

Une ſommation ſi bruſque nous dé-

concerta. Nous fûmes quelque temps incertains du parti qu'il y avoit à prendre, & déja nous panchions du côté de la retraite. Mais il nous parut bien triste, qu'un Prince de si petite considération ruinât en un instant la plus belle & la plus florissante Eglise de la Mission. Le seul nom du *Talavai*, étoit capable de faire impression sur l'esprit de notre persécuteur. Le Pere Bouchet faisoit une machine pour monter une horloge d'eau qu'il devoit présenter au *Talavai*. Il fit donc réponse au Prince, qu'il étoit inutile de lui donner trois jours pour sortir de ses terres, qu'un quart d'heure suffisoit; mais qu'ayant promis au *Talavai* quelques machines qu'il souhaitoit, il attendoit qu'elles fussent finies; qu'aussitôt après il iroit les lui présenter, & lui dire qu'étant tombé dans la disgrace du Prince de *Catalour*, qui le chassoit de toute l'étendue de ses Etats, il lui demandoit un petit coin dans le Royaume pour s'y retirer, y bâtir une Eglise, & former une peuplade de ses Disciples, qui ne resteroient pas un instant dans *Aour*, après qu'il en seroit sorti.

C'étoit en effet la résolution des Chrétiens. Il y en eut même cinq ou six des

principaux qui furent trouver le Prince, pour lui déclarer, que n'étant venus peupler *Aour*, qui d'ailleurs est une terre fort ingrate, que pour avoir la consolation d'être auprès de leur Pasteur, s'il le forçoit à se retirer, ils se retireroient avec lui, & que, par leur retraite, ils réduiroient la peuplade d'*Aour* à son premier état de hameau.

Cette déclaration des Chrétiens, jointe à celle que le Missionnaire lui envoya faire par ses Catéchistes, fit rentrer le Prince en lui-même; il craignit également & la perte de ses rentes & la colere du *Talavai*. S'étant donc radouci, il fit réponse qu'il ne prétendoit pas que le Missionnaire se retirât, mais qu'il le prioit de ne plus faire désormais de ces fêtes solemnelles qui attiroient tant de peuple, & qui donnoient ombrage aux Seigneurs ses voisins. La condition parut dure; cependant on jugea qu'on n'auroit pas de peine à lui faire révoquer dans la suite sa défense: ainsi sans lui dire qu'on acceptoit cette condition, le Pere Bouchet continua d'exercer ses fonctions dans *Aour* comme auparavant.

Il arriva alors un accident à un des Catéchistes que le Pere avoit envoyés

vers le Prince, dont nous fûmes allarmés. Il avoit marché durant la plus grande chaleur du jour, &, se trouvant fort altéré, il eut l'indiscrétion de boire sans prendre les précautions ordinaires. Dès le moment il se trouva attaqué de cette grande indigestion qu'on appelle aux Indes *Mordechin*, & que quelques-uns de nos François ont appellée *Mort de chien*, s'imaginant qu'elle se nomme ainsi, parce qu'elle cause une mort violente & cruelle. En effet, elle se fait sentir par les douleurs les plus aigues, & qui forcent la nature avec tant de violence, qu'il est rare qu'on n'y succombe pas, si l'on n'use d'un remede qui est fort en usage sur la côte, mais qui est moins connu dans les terres. Le remede est si efficace, que de cent personnes attaquées de cette espece de colique de *Miserere*, il n'y en aura pas deux qu'il n'arrache des portes de la mort. Ce mal est bien plus fréquent aux Indes qu'en Europe; la continuelle dissipation des esprits, causée par les ardeurs d'un climat brûlant, affoiblit si fort la chaleur naturelle, que l'estomach est souvent hors d'état de faire la coction des alimens. Le Catéchiste donc réduit à ne pouvoir plus se traîner, s'arrêta dans une peuplade

d'environ une lieue d'*Aour*, & nous envoya avertir du triſte état où il ſe trouvoit.

Cette nouvelle ne vint qu'à neuf heures du ſoir ; je volai ſur le champ au ſecours du malade, je le trouvai étendu à terre preſque ſans connoiſſance, & agité des plus violentes convulſions. Tout le village étoit aſſemblé autour de lui, & chacun s'empreſſoit de lui donner différentes drogues plus propres à irriter ſon mal qu'à le ſoulager. Je fis allumer un grand feu ; j'avois beſoin pour mon remede d'une verge de fer, mais n'en trouvant point, je pris une faucille qui ſert à couper le ris & les herbes. Je la fis bien rougir au feu ; j'ordonnai qu'on lui appliquât le dos de la faucille toute rouge ſous la plante du pied, à trois travers de doigt de l'extrémité du talon, & afin qu'ils ne ſe trompaſſent point dans une opération qu'ils n'avoient jamais vu faire, je traçai, avec du charbon, une raie noire à l'endroit ſur lequel il falloit poſer le fer ardent. Ils l'appliquerent fortement contre le pied, juſqu'à ce que le fer pénétrant ces peaux moites, qui ſont dans les Noirs extrêmement dures, parvînt juſqu'au vif, & ſe fit ſentir au malade. Ce

qu'on venoit de faire à ce pied-là, on le fit à l'autre avec la même précaution, & avec le même ſuccès. S'il arrive que le malade ſe laiſſe brûler, ſans donner aucun ſigne de ſentiment, c'eſt une marque que le mal eſt preſque ſans remede.

L'opération ainſi faite, je me fis apporter un peu de ſel pulvériſé, au défaut duquel on peut prendre des cendres chaudes, & le répandant ſur le ſillon formé par le fer, je lui fis battre quelque temps ces deux endroits avec le deſſous de ſes ſouliers. Ceux qui étoient préſens ne pouvoient comprendre quelle pouvoit être la vertu de ce remede; mais ils furent bien ſurpris, quand, en moins d'un demi-quart-d'heure, ils virent le malade revenir parfaitement à lui, & n'avoir plus de ces convulſions, ni de ces autres ſymptômes mortels qu'il avoit auparavant; il lui reſtoit ſeulement une grande laſſitude & une ſoif preſſante. Je fis bouillir de l'eau avec un peu de poivre & d'oignon que j'y fis jetter, & je lui en fis prendre. Enſuite, après l'avoir reconcilié, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit confeſſé, je le laiſſai dans une ſituation fort tranquille, & je pris le chemin d'*Aour*. Il fut en

état dès le lendemain de venir m'y trouver, & de rendre grace à Dieu de sa guérison.

Peut-être ne serez-vous pas fâché d'apprendre un autre remede dont je n'ai pas fait l'expérience, mais qui m'a été enseigné par un Médecin (1) habile, venu d'Europe, qui s'est fait une grande réputation à la cour du grand Mogol, où il a demeuré quarante ans. Il m'a assuré que son remede est infaillible contre toute sorte de colique; il faut, dit-il, avoir un anneau de fer d'un pouce & demi ou environ de diamettre, & gros à proportion; le faire bien rougir au feu, & faisant étendre le malade sur le dos, lui appliquer l'anneau sur le nombril, en sorte que le nombril serve comme de centre à l'anneau; le malade ne tardera pas à en ressentir l'ardeur, il faut alors le retirer promptement; la révolution subite qui se fera dans le bas-ventre dissipera en peu de temps toutes les douleurs. Il se fait garant du prompt effet de ce remede, & m'assure qu'il s'en est toujours servi aux Indes avec succès.

Le trouble que le Démon prétendoit

(1) Monsieur Mancuchi, Vénitien.

exciter dans l'Eglise d'*Aour*, ayant été appaisé dans sa naissance, j'en partis pour me rendre à *Elacourrichy*. *Nandavanapaty* fut la premiere peuplade que je trouvai sur ma route ; il y avoit autrefois une fort belle Eglise & une Chrétienté florissante ; les guerres ont ruiné l'Eglise, mais la Chrétienté subsiste encore, du moins en partie. J'y trouvai un grand nombre de fideles qui avoient bâti une petite Eglise dans laquelle il n'y a que les *Parias* (1) qui s'assemblent pour y faire leurs prieres. Ils me prierent de rétablir l'ancienne Eglise, mais mes petits fonds ne me permettent pas d'en élever en tant d'endroits à la fois. Plusieurs Gentils se joignirent aux fideles pour m'acccompagner assez loin hors de la peuplade.

L'*Ambalakaren* (2), bon vieillard, qui se souvient encore des Missionnaires qu'il y a vu, me combla d'honnêteté, & m'offrit de travailler de concert avec les Chrétiens à rebâtir l'ancienne Eglise. Il m'ajouta que si l'emplacement ne m'agréoit pas, il me donneroit celui que je trouverois le plus commode ; qu'il s'en-

(1) Gens de la derniere Caste.
(2) C'est-à-dire, Capitaine.

gageoit même à me fournir une partie du bois & de la paille néceſſaires pour la couvrir; qu'enfin, je n'avois qu'à donner mon conſentement & qu'il ſe chargeoit de tout. A moins que de connoître le génie de ces peuples, on ſe laiſſeroit aiſément ſurprendre par de ſi belles apparences. Je devois, ce ſemble, acquieſcer à une propoſition ſi avantageuſe; c'eſt pourtant ce que je ne fis pas. Autant que les Indiens ſont libéraux quand il ne s'agit que de promettre, autant ſont-ils ingénieux à trouver des prétextes de retirer leur parole, dès qu'ils ont ſçu nous engager dans quelque dépenſe. Je le remerciai donc de ſa bonne volonté, en l'aſſurant néanmoins que j'en profiterois dans la ſuite, que je reviendrois dans peu de mois, & qu'alors je prendrois avec lui des meſures néceſſaires pour la conſtruction d'une Egliſe encore plus belle que l'ancienne; que cependant je le priois de protéger toujours les Chrétiens de ſa dépendance, & de penſer lui-même, qu'étant ſi près du tombeau, il devoit embraſſer la Religion qu'il reconnoiſſoit être la ſeule véritable, & que pluſieurs de ſes parens avoient déja embraſſée.

Après avoir marché quelque temps

dans les bois, j'arrivai ſur les bords du *Coloran*, que je traverſai ſans beaucoup de peine; je côtoyai enſuite ce fleuve, & je me trouvai dans un petit bois, dont les arbres ſont fort agréables à la vue. Ils étoient chargés de fleurs d'un blanc qui tire un peu ſur le jaune, de la grandeur à-peu-près des fleurs d'orange. On me dit que ces fleurs étoient d'un goût exquis; j'en cueillis quelques-unes, & je leur trouvai en effet le goût ſucré; mais peu après je fus atteint d'un tournoiement de tête qui dura quelque temps; c'eſt ce qui arrive, me dit-on, à tous ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Cette fleur eſt le fruit principal de l'arbre, & on en fait de l'huile qui eſt excellente pour les ragoûts.

Je continuai mon chemin en côtoyant toujours le *Coloran*, & j'arrivai ſur le midi à *Elacourrichy*. Le Catéchiſte y étoit fort occupé à achever l'Egliſe, qui conſiſte, comme preſque toutes les autres, en une grande cabane aſſez élevée, couverte de joncs, à l'extrémité de laquelle il y a une ſéparation pour ſervir de retraite au Miſſionnaire.

Le ſoir même de mon arrivée j'appris, par un exprès envoyé de *Couttour*, que le Pere Bertholde y étoit fort mal d'une

fluxion violente, qui lui étoit tombée ſur les yeux & ſur les oreilles; c'étoit le fruit des mauvais traitemens qu'il avoit ſoufferts durant un mois de priſon. Je partis ſur le champ pour aller le ſecourir. Il faiſoit un beau clair de lune, mais il falloit toujours marcher dans les bois, & mes guides s'égarerent ſi ſouvent, que je ne pus arriver que le lendemain matin à *Couttour*. Je trouvai le Pere dans un état de ſouffrance, qui me fit compaſſion. Le plus court remede eût été la ſaignée; mais ni le nom, ni l'uſage de la lancette n'eſt connu dans ce pays. Leur maniere de tirer le ſang eſt aſſez plaiſante; ils ne s'en ſervent que dans les maladies qui ſe produiſent au dehors, lorſque quelque partie eſt affligée, ils la ſcarifient avec la pointe d'un couteau; enſuite ils y appliquent une eſpece de ventouſe de cuivre, avec laquelle ils pompent l'air, & ils attirent ainſi le ſang hors de la partie bleſſée, par les ouvertures que la ſcarification a faites.

Nos Indiens ſont ſi ignorans, qu'ils ne mettent aucune différence entre l'artere & la veine. La plûpart ne ſçavent pas même ſi c'eſt une artere ou un nerf qui bat, ni quel eſt le reſſort & le

principe de ce battement. Cependant, comme ils se piquent d'avoir plus d'habileté qu'aucune autre Nation, ils avoient déja donné plusieurs remedes au Missionnaire ; mais ces remedes n'avoient fait qu'aigrir son mal. J'arrivai fort à propos pour son soulagement : Dieu bénit mes soins, & le Pere, au bout de trois jours, se trouva tout-à-fait délivré de ses douleurs. Comme il n'avoit plus besoin de mon secours, je ne songeai plus qu'à me rendre à *Elacourrichy*, où ma présence devenoit nécessaire. Les Chrétiens que j'y avois laissés, & ceux qui y étoient venus depuis mon départ, auroient murmuré d'une plus longue absence.

Je passai par plusieurs villages, car ces bois en sont semés. J'eus la douleur de voir que dans tous ces endroits, le nom du Seigneur est ignoré faute de Catéchistes. Faut-il que notre pauvreté ne nous permette pas d'en entretenir un aussi grand nombre que le demanderoit une si vaste étendue de pays : j'en compte quatorze dans mon district, & il en faudroit cinquante, encore ne sçais-je s'ils pourroient suffire.

Il n'y avoit presque aucun Chrétien choutre, ou de famille honorable dans *Elacourrichy*, ni dans les autres peuplades

des environs. Tous étoient *Parias* ; leurs ames n'en ſont pas moins cheres à Jeſus-Chriſt ; mais parce qu'aux yeux charnels de ces idolâtres, les *Parias* ſont gens vils, & dans le dernier mépris parmi eux ; le grand nombre de Chrétiens de cette Caſte, loin d'être un motif d'embraſſer la foi, eſt peut-être le plus grand obſtacle qui arrête ceux des Caſtes diſtinguées. Le reproche ordinaire qu'ils font aux nouveaux Fideles, c'eſt qu'ils ſont devenus *Parias*, & que par-là ils ſont déchus de l'honneur de leur Caſte. Rien ne rend notre zèle plus inefficace auprès de ceux des hautes Caſtes que cette idée du Parianiſme, qu'ils ont attachée à notre ſainte Religion.

La moiſſon fut abondante dans une autre peuplade ſituée à l'oueſt d'*Elacourrichy*, environ à une lieue de diſtance. La curioſité avoit attiré beaucoup de ces peuples à mon Egliſe : ils me demanderent avec empreſſement un Catéchiſte pour les inſtruire ; mais, hélas ! où en pouvois-je prendre un ſeul, qui ne fît ailleurs beaucoup plus de bien qu'il n'en auroit fait dans cette peuplade ? J'en voulus tirer un de ſon diſtrict pour peu de temps ; les Chrétiens vinrent auſſi-tôt me trouver, & m'ex-

poserent leurs besoins en termes si pressans, qu'il me fut impossible de leur résister. Je n'ai point de paroles, mon Révérend Pere, qui puisse même vous exprimer une partie de la douleur que je ressentois de manquer d'une somme fort légere, qui eût suffi pour l'entretien d'un Catéchiste : je laisse à ceux qui ont véritablement du zèle pour l'agrandissement de l'empire de Jesus-Christ, à s'en former une juste idée. Je vous avoue encore que parmi plusieurs autres qui me demanderent le saint baptême, j'aurois fort souhaité qu'il s'en fût trouvé un plus grand nombre des Castes distinguées, rien ne serviroit davantage à accréditer la Religion. Cependant si tous les *Parias* vivoient aussi saintement que celui dont je vais vous parler, loin que la Religion en fût avilie, elle en recevroit certainement beaucoup de lustre.

C'étoit autrefois un homme d'un libertinage outré. Son humeur brusque & impérieuse l'avoit rendu redoutable dans le Pays : mais Dieu changea tout-à-coup son cœur : on le vit remplacer les désordres d'une vie dissolue, par les rigueurs de la plus sévere pénitence. Après avoir obtenu le consentement de sa femme, pour vivre séparé d'elle, il se

bâtit une petite hutte dans un champ écarté ; il distribua tous ses biens à ses enfans, & ne se réservant d'autre fonds que celui de la Providence, il alloit de temps en temps ramasser des aumônes dans les villages d'alentour. Il n'en prenoit que la moindre partie pour sa subsistance ; le reste, il le partageoit entre les premiers pauvres qu'il trouvoit. Il passoit les jours entiers dans un lieu retiré vis-à-vis de l'Eglise ; ses prieres n'étoient interrompues que par l'abondance de ses larmes : il se confessoit souvent, & tous les huit jours, il approchoit de la sainte Table avec une piété qui touchoit les plus insensibles. Souvent il venoit me trouver, & me demandoit tout en pleurs : « croyez-vous, » mon Pere, que Dieu daigne me faire » miséricorde ? Croyez-vous qu'il ou» blie mes iniquités passées ? Quelle autre » pénitence pourrois-je faire pour le » fléchir ? Je ne lui demande pas qu'il me » traite comme son enfant, j'en suis » indigne : je souhaite seulement qu'un » Dieu si bon & si miséricordieux ne » soit plus en colere contre moi. Que » cette pensée est accablante ! J'ai offensé » un Dieu qui est la bonté même.

C'étoit là le sujet ordinaire de ses

méditations. Son air & ſes diſcours faiſoient juger qu'il ne perdoit jamais de vue la préſence de Dieu. La haine qu'il ſe portoit à lui-même le conduiſoit toutes les nuits dans le fond du bois, où il maltraitoit ſon corps par de longues & de ſanglantes diſciplines. A l'exemple de ſaint Jerôme, dont il ne connoiſſoit ni le nom ni la pénitence, mais inſtruit par le même maître, il ſe frappoit rudement la poitrine d'un gros caillou; à la longue, il s'y forma un calus, qui ne le rendoit pas pourtant inſenſible à la douleur. Les rigueurs qu'il exerçoit ſans ceſſe ſur ſon corps, épuiſerent enfin ſes forces, & lui cauſerent de fréquentes défaillances. J'eus beau lui défendre ces excès, il obéiſſoit pendant quelque temps, mais bientôt après, il ſe laiſſoit emporter à ſa ferveur. Enfin, ſe ſentant attaqué d'hydropiſie, il vint me trouver à *Tanjaour*, où il ſçut que j'étois; il s'y confeſſa, & reçut Notre Seigneur comme pour la derniere fois; car bien que ſon mal ne l'eût pas réduit à l'extrémité, il avoit un ſecret preſſentiment que ſa mort approchoit. O ſi cette Egliſe avoit un grand nombre de Chrétiens ſemblables, que la Religion en ſeroit honorée!

Un autre Chrétien des premieres Castes ne me donna pas moins de consolation. Sa vie étoit un modele de toutes les vertus. La priere & le soin qu'il prenoit d'enseigner la doctrine Chrétienne aux Catéchumenes faisoient sa principale occupation : il ne vivoit que des aumônes que lui donnoient les Fideles : souvent il distribuoit aux pauvres tout ce qu'il avoit pu recueillir, & s'adressant ensuite ou au Catéchiste, ou à quelqu'un des Chrétiens : « Mon frere, » lui disoit-il, j'ai recours à votre cha- » rité, Jesus-Christ a pris aujourd'hui » & sa part & la mienne, donnez-moi » de quoi subsister ». Il étoit presque toujours ceint d'une méchante piece de toile, afin d'engager ceux qui le voyoient à lui en fournir une meilleure ; quand il en avoit reçu par aumône, à peine la portoit-il un ou deux jours ; il en revêtoit aussi-tôt le premier pauvre qui se présentoit à lui, & alors il disoit en riant : *Jesus-Christ m'a dépouillé.*

Son humeur toujours égale l'avoit rendu comme inaccessible à toutes les passions. Il reprenoit avec une sainte hardiesse les fautes qu'il remarquoit, mais c'étoit d'une maniere si aimable, qu'on se plaisoit même à souffrir ses

réprimandes. Enfin sa vertu lui avoit attiré la vénération & l'amour de tous ceux qui le connoissoient. Si dans cette Mission il y avoit plus d'ouvriers, qui partageassent eutr'eux le travail qui accable un si petit nombre de Missionnaires, ils emploieroient plus de temps à cultiver chaque Fidele, & je suis persuadé que plusieurs de ces Néophytes feroient les mêmes progrès dans la vertu.

Je célébrai la fête de l'Ascension à *Elacourrichy* avec grand appareil, & avec une foule de peuples la plus grande que j'aie encore vue ; le bois étoit aussi fréquenté que les plus grandes villes. Je baptisai près de trois cens Catéchumenes ; les confessions furent en si grand nombre, qu'il me fut impossible d'écouter tous ceux qui se présentoient.

Plusieurs qui, depuis long-temps, n'avoient pu participer aux Sacremens, faute d'une Eglise située dans un endroit commode, vinrent en foule s'acquitter des devoirs de vrais Fideles, & commencerent une vie plus fervente. Quelques autres, que la crainte & le commerce des Idolâtres avoient engagés dans des actions contraires à la pureté de

notre ſainte loi, vinrent ſe proſterner aux pieds des autels, pleurer leurs égaremens, & jurer au Seigneur une fidélité inviolable. J'aurois infailliblement ſuccombé ſous le poids du travail qu'il me fallut ſoutenir jour & nuit, ſi une nouvelle allarme ne m'eût procuré deux ou trois jours de repos.

Le *Nababe* (1) du *Carnate*, conquis par le grand Mogol, ſongeoit à ſe faire payer par la force, le tribut que refuſoit le *Chilianékan* ; le bruit ſe répandit tout-à-coup que les troupes Mogoles étoient déjà entrées dans les terres du Prince d'*Ariélour*, frere du Prince dont releve *Elacourrichy* ; la peur ſaiſit nos Chrétiens & les diſperſa à l'inſtant. Les Catéchiſtes eurent pourtant la précaution de cacher cette nouvelle aux Catéchumenes que je baptiſois. La cérémonie achevée, je ſortis hors de l'Egliſe, & je fus fort étonné de la ſolitude où je me voyois ; j'en demandois la cauſe au peu de Fideles qui ne m'avoient pas encore abandonné : ils me conjurerent pour toute réponſe de fuir au plus vîte. Quelques-uns même, ſans

(1) Général d'armée, & Gouverneur dans une Province.

me rien dire, retiroient les ornemens de l'Eglise, & les transportoient dans le fond du bois. Ceux qui venoient de recevoir le baptême, n'eurent pas le temps de m'importuner, selon leur coutume, pour avoir des médailles & des chapelets; chacun fuyoit en hâte dans la peuplade.

Pour moi je jugeai que c'étoit là de ces terreurs paniques auxquelles nos Indiens se laissent aisément surprendre. Cependant j'ordonnai à quatre ou cinq des moins timides de s'avancer du côté de l'ouest, d'où partoit l'allarme, afin de s'instruire par eux-mêmes de la vérité de ces bruits. Ils partirent sur le champ; mais à leur contenance, on eût dit qu'à chaque pas ils étoient sur le point de tomber parmi les lances & les sabres des Maures. Ils entrerent dans plusieurs villages qu'ils croyoient réduits en cendre, & tout y étoit calme & tranquille, ils demanderent des nouvelles de l'ennemi; & on leur demandoit à eux-mêmes de quel ennemi ils vouloient parler. Revenus de leur frayeur, ils ne jugerent pas à propos d'aller plus avant, ils retournerent sur leurs pas, bien confus d'avoir pris l'allarme si légérement. J'envoyai dès le lendemain rassurer tous

les Chrétiens qui s'étoient réfugiés au-delà du *Coloran*, & ils se rendirent en foule à mon Eglise.

Les Fêtes de la Pentecôte, de la très-sainte Trinité, & du saint Sacrement furent sanctifiées par une suite continuelle de confessions, de communions & de baptêmes; la consolation intérieure que je goûtois ne dura pas long-temps. J'appris que le Prince de *Catalour*, dont j'ai déja parlé, inquiétoit encore le Pere Bouchet dans son Eglise d'*Aour;* que même les Catéchistes n'osoient plus parcourir les villages de ses dépendances, ni rendre visite aux Fideles. L'unique moyen de le ramener à la raison, étoit de s'adresser au *Talavai;* ce seul nom le faisoit trembler d'effroi; on rapporte même qu'un jour ayant résolu de voir la capitale du Royaume, séjour ordinaire du *Talavai*, il se mit en frais pour y paroître avec plus de distinction; mais qu'étant assez près de la ville, il n'eut jamais la hardiesse d'y entrer; il s'imagina que tout se disposoit pour le mettre aux fers & le dépouiller de son petit Etat. La frayeur qui le saisit fut si grande, qu'il rebroussa chemin à l'instant, & regagna *Catalour* avec une célérité qui surprit ses sujets. Il publia, pour sauver

ſon honneur, qu'une maladie l'avoit contraint à un retour ſi précipité.

Ce Prince fit réflexion que, ſi le Pere portoit ſes plaintes au *Talavai*, ce Gouverneur qui l'a toujours comblé d'amitié, ne manqueroit pas de lui faire juſtice de tant de vexations injuſtes. Il prit donc des meſures pour appaiſer le Miſſionnaire, quoiqu'il n'en fût pas moins déterminé à inquiéter les Chrétiens dans toutes les occaſions. Le Pere qui ne ſongeoit qu'à procurer la paix à ſon Egliſe, crut devoir lui témoigner le peu de fonds qu'il faiſoit ſur ſes promeſſes. » C'en eſt trop, Seigneur, lui dit-il, » juſqu'ici je n'ai rien omis pour gagner » votre affection; la grande peuplade » que ma préſence a formée à *Aour*, a » fort groſſi vos revenus; vous tirez » des droits conſidérables des Marchands » que le concours des Chrétiens attire » ſur vos terres; chaque Fête que je » célebre eſt marquée par les préſens » que je vous envoie; c'eſt peu de » choſe, il eſt vrai, mais ce peu eſt » conforme à la pauvreté dont je fais » profeſſion. Que pouvez-vous me re- » procher? N'ai-je pas ſoin d'entretenir » les peuples dans l'obéiſſance & la ſou- » miſſion qu'ils vous doivent? Y en a-

» t-il un ſeul parmi les Chrétiens dont
» vous ayez ſujet de vous plaindre, &
» dans l'occaſion ne ſont-ce pas vos
» meilleurs ſoldats? Comment payez-
» vous tous ces ſervices? N'avez-vous
» pas cherché tous les moyens de me
» chagriner? Si vous me ſouffrez dans
» vos Etats, n'eſt-ce pas par intérêt plu-
» tôt que par affection? Vous me forcez
» enfin d'éclater : le *Talavai* eſt équita-
» ble, il ſçaura rendre juſtice à qui elle
» eſt due.

Cette réponſe déconcerta le Prince de *Catalour;* mais il fut déſolé par une autre affaire qui lui ſurvint au même temps, & qui étoit capable de le perdre, ſi le *Talavai* eût été moins déſintéreſſé, ou s'il eût trouvé dans le Pere Bouchet un homme ſuſceptible des ſentimens de vengeance.

A une lieue de *Tichirapaly*, s'éleve une colline ſur laquelle les Gentils ont conſtruit un Temple dont ils ont confié la garde à un célebre *Joghi* (1). Les dehors de ſa vie auſtere lui ont aſſocié un grand nombres d'autres *Joghis* qui vivent ſous ſa conduite. Quoiqu'on ait aſſigné pour leur entretien une vaſte

(1) Pénitent Gentil.

étendue de pays, & un grand nombre de villages, le chef de ces Pénitens, loin de partager avec eux ce qui est destiné à la subsistance commune, les envoie dans toutes les contrées voisines amasser des aumônes, & les oblige à lui apporter chaque mois une certaine somme qu'il consacre à l'idole. Ce sont de vrais brigands qui portent la désolation dans tous les villages, & qui s'enrichissent des extorsions & du pillage qu'ils font sur le Peuple.

Deux de ces *Joghis* entrerent sur les terres du Prince de *Catalour ;* un soldat dont ils vouloient tirer quelque aumône par force, appella à son secours d'autres soldats de ses voisins ; tous se jetterent sur les deux mandians, & les renvoyerent à leur montagne meurtris de coups. Le premier *Joghi* se croyant insulté lui-même dans la personne de ses Pénitens, forma le dessein d'en tirer une prompte vengeance. Sur le champ il fit arborer un drapeau au haut du Temple, qui se découvroit de tous les pays d'alentour. A ce signal, tous les *Joghis* de sa dépendance s'attrouperent au nombre de plus de mille, & se rangerent autour de l'étendart. Ils se préparoient déja à fondre sur les terres de *Catalour*, pour y mettre tout à feu & à sang.

La Reine de *Tichirapali* qui de son Palais avoit apperçu l'étendart levé, voulut sçavoir de quoi il s'agissoit. Dès qu'elle en fut instruite, elle dépêcha des soldats vers le Prince, & lui donna ordre de venir incessamment à la Cour pour y rendre compte de l'attentat commis contre des hommes consacrés au culte de ses Dieux. Cet ordre de la Reine & les fureurs des *Joghis* jetterent le Prince de *Catalour* dans une grande consternation. Il étoit perdu sans ressource, si le Pere Bouchet n'eût travaillé à le tirer de cette mauvaise affaire. Le Missionnaire se transporta à la Cour, il adoucit d'abord l'esprit de la Reine, ensuite il exposa le fait dans toutes ses circonstances en présence du *Talavai*, & il rendit un si bon témoignage de l'innocence du Prince, qu'il fut pleinement justifié. La vérité ainsi éclaircie, le Prince en fut quitte pour quelques présens qu'il fallut faire à la Reine & au *Joghi* montagnard; & ces présens acheverent de conjurer la tempête. Il ressentit les obligations qu'il avoit au Missionnaire, & charmé d'une générosité dont il n'avoit point vu d'exemple, il lui promit avec serment de ne plus le troubler dans l'exercice de ses fonctions,

La paix rendue à l'Eglise d'*Aour* donna le loisir au Pere Bouchet d'employer son zele à appaiser d'autres troubles excités contre les Chrétiens de *Chirangam*. Un Temple célebre érigé au Démon, rend cette isle fameuse parmi les Idolâtres. Le Pere Bouchet avoit fait élever une Eglise dans le même lieu ; c'étoit insulter au Prince des ténebres jusques sur son trône. On étoit surpris que cette Eglise pût subsister parmi tant d'ennemis qui conjuroient sa ruine ; elle subsistoit pourtant, & le nombre des Fideles qui croissoit chaque jour, faisoit espérer de voir bientôt le Christianisme triompher de l'idolâtrie jusques dans ses plus forts retranchemens.

Le Gouverneur de *Chirangam* animé par les Prêtres des Idoles, résolut d'éclater contre les Néophytes. Un jour qu'ils étoient assemblés dans l'Eglise pour y faire leurs prieres & écouter l'instruction du Catéchiste, les soldats & les habitans de l'isle fondirent pêle-mêle sur les serviteurs de Jesus-Christ, & les traînerent hors de l'Eglise en vomissant mille blasphêmes contre le vrai Dieu. On enleva tout ce qu'ils avoient, jusqu'aux images & aux chapelets que ces Néophytes conservent précieusement. Un

jeune homme qui ne put souffrir l'outrage qu'on faisoit à la Religion, eut le courage de reprocher vivement aux Gentils les impiétés qu'ils venoient de commettre. Il reçut à l'instant la récompense de son zele. Ces furieux se jetterent sur lui, le traînerent par toutes les rues, le chargerent de coups, & lui procurerent la gloire de verser beaucoup de sang pour la foi.

Le Pere Bouchet averti de l'oppression où étoit la Chrétienté de *Chirangam*, porta ses plaintes à la Cour. Le Gouverneur y fut cité à l'instant, & après bien des reproches qu'on lui fit de son avarice & de sa cruauté, il eut ordre de rendre au plutôt aux Néophytes tout ce qui leur avoit été pris. Rien n'est plus difficile que de tirer des Indiens les choses dont ils se trouvent une fois saisis. Le Gouverneur ne put se résoudre à voir sortir de ses mains ce qu'il possédoit par des voies si iniques; il comptoit sur la clémence du *Talavai*, persuadé qu'il n'en viendroit jamais aux extrêmités de rigueur que méritoit son obstination à ne pas obéir.

Dieu fit voir alors qu'il vengeoit les intérêts de cette Eglise désolée. Le Ministre impie qui avoit profané le lieu

faint, & maltraité les Fideles, fût doublement puni. Sa fidélité par rapport au maniment des deniers publics devint suspecte, & on lui demanda ses comptes. Mais parce que parmi ces peuples, être recherché sur cette matiere, & être condamné, n'est qu'une même chose, il fut taxé à cinq mille écus qu'il devoit porter incessamment au trésor. Comme il différoit toujours, ses délais furent suivis d'un châtiment dont il lui fallut dévorer toute la honte. Un jour qu'il s'y attendoit le moins, des soldats armés entrerent de grand matin dans sa maison, le saisirent, le conduisirent au Palais; là on mit sur ses épaules une pierre d'une pesanteur énorme, qu'il fut contraint de porter jusqu'à ce qu'il eût satisfait au paiement. Ce coup humilia son esprit superbe, mais il ne changea pas son mauvais cœur.

Peu de jours après il lui arriva une autre avanture qui flétrit à jamais sa réputation. Il étoit Brame, & venoit d'épouser une Bramine; la Bramine avoit été mariée dès son bas âge à un autre Brame qui couroit le monde, & dont on n'entendoit plus parler. Le jour même qu'on lui amena son épouse, & qu'il étoit le plus occupé de la fête, le pre-

mier mari arriva à *Tichirapaly*. Sur la nouvelle que sa femme avoit passé en d'autres mains, il court à la maison du nouvel époux, & lui reproche publiquement l'opprobre & l'infamie dont il venoit de se couvrir; car l'enlevement d'une Bramine est parmi ces peuples un crime impardonnable. L'indignation qu'on conçut d'une action si infamante atterra le Gouverneur; il vit bien que sa perte étoit certaine, si son ennemi demandoit justice; il n'omit rien pour le fléchir; larmes, prieres, offres, tout fut mis en œuvre. Enfin, on parla d'accommodement; il fallut remettre la Bramine entre les mains du premier mari, & payer ce jour-là même au Brame, la somme de cinq cens écus dont ils étoient convenus ensemble.

Le Brame n'eut pas plutôt l'argent qu'il alla porter sa plainte au *Talavai* : & afin que vous ne doutiez pas, » Seigneur, lui dit-il qu'il est coupable » du crime énorme dont je l'accuse; » voici la somme qu'il m'a mise en » main pour appaiser ma juste indigna» tion. » Le *Talavai* qui est Brame lui-même, ressentit toute la douleur d'une action qui deshonoroit sa Caste : il assembla les principaux Brames de la Cour,

& cita le coupable en leur présence. Le crime étoit trop bien prouvé pour que l'accusation pût être rendue suspecte : ainsi ce malheureux Seigneur ne songea plus qu'à implorer la miséricorde de ses Juges. Il parut au milieu du Conseil couvert d'un vieux haillon, les cheveux épars, se roulant sur le pavé, & poussant les plus hauts cris. Il eut à soutenir de sanglans reproches d'une action, dont la honte retomboit sur toute la Caste des Brames ; & l'on ne doutoit point qu'après une pareille flétrissure, il ne se bannît lui-même de son pays pour cacher sa confusion dans les régions les plus éloignées, & y traîner les restes d'une vie obscure. Mais le *Talavai*, bien plus porté à l'indulgence qu'à la séverité, le fit revenir au Palais, & lui parla d'une maniere propre à le consoler de sa douleur. « Les » hommes ne sont pas impeccables, lui » dit-il, votre faute est sans remede, » ne songez plus qu'à contenter le Bra- » me, & à réparer désormais, par une » conduite sage & modérée, le scan- » dale que vous avez donné à tout le » Royaume.

Ces paroles rendirent la vie au Gouverneur ; il s'accommoda avec le Brame ;

Il remplit les dures conditions qui lui furent imposées, & rentra ainsi dans l'exercice de sa charge. La nouvelle humiliation d'un persécuteur si déclaré des Chrétiens servit d'apologie à leur innocence : il n'y eut pas jusqu'aux Gentils qui reconnurent que la main du vrai Dieu s'étoit appesantie sur lui. Les fideles intéressés dans le pillage de *Chirangam* ne laisserent pas d'en souffrir ; il s'excusa toujours de rendre aux Néophytes ce qu'il leur avoit ravi, sur ce que tout son bien avoit été employé à terminer sa malheureuse affaire. Il n'en demeura pas là ; il se prévalut dans la suite de quelques troubles qui arriverent, pour chasser tout-à-fait les Chrétiens de leur Eglise. Il usa pour cela d'un artifice qui lui réussit : il fit mettre dans le saint lieu l'Idole qu'on nomme *Poullear*, convaincu que les fideles n'oseroient plus s'y assembler. Il ne se trompoit pas : la profanation du Temple saint porta la plus vive douleur dans le cœur des Néophytes ; le parti qu'ils prirent, fut de raser tout-à-fait l'Eglise, à l'exemple de ces pieux Israélites qui détruisirent l'autel que les Gentils avoient prophané par leurs sacrifices, & par l'Idole qu'ils y avoient placée.

Pendant les deux mois que j'ai demeuré à *Elacourrichy*, j'ai eu beaucoup plus d'occupation que ne m'en auroient pu fournir les plus grandes villes. Il me falloit chaque jour administrer les Sacremens, soulager les malades qu'on apportoit à ma Cabane, instruire les Catéchumenes, recevoir les visites des Gentils, faire à chacun quelque discours sur la Religion, répondre aux questions qu'ils me proposoient, sans néanmoins entrer avec eux en dispute. L'expérience nous a appris que ces sortes de disputes, où ils ont toujours le dessous, ne servent qu'à les aigrir, & qu'à les aliéner de notre sainte Religion. Il faut se faire à soi-même les objections qu'on voit qu'ils peuvent faire, & y donner aussi-tôt la solution : ils la trouvent toujours bonne, quand ils n'ont pas proposé eux-mêmes les difficultés auxquelles on répond.

Sur-tout il faut leur donner une grande idée du Dieu que nous adorons; leur demander de temps en temps si les perfections que nous lui attribuons, ne sont pas dignes du vrai Dieu, & s'il peut y en avoir un qui ne possede pas ces qualités augustes; sans entrer dans le détail des chimeres & des infamies qu'ils racontent de leurs Divi-

nités. Ce ſont des conſéquences qu'il faut leur laiſſer tirer d'eux-mêmes, & qu'ils tirent en effet, avouant ſouvent, ſans qu'on les en preſſe, que ces perfections ſi admirables ne ſe trouvent point dans les Dieux qu'ils adorent. Quand même leur orgueil les empêcheroit de faire cet aveu, il faut bien ſe donner de garde de l'exiger par la force de la diſpute; il nous doit ſuffire de les renvoyer dans cette perſuaſion, que nous adorons un Dieu unique, éternel, tout-puiſſant, ſouverainement parfait, & qui ne peut ni commettre, ni ſouffrir le vice. Ils ſe retirent pleins de la grandeur de notre Dieu, pleins d'eſtime pour ceux qui l'adorent, & de reſpect pour ceux qui enſeignent à l'adorer.

Outre tous ces exercices du miniſtere apoſtolique, il faut encore ſe précautionner contre la haine des Idolâtres, entrer, malgré qu'on en ait, dans les affaires temporelles des Néophytes, & accommoder la plupart de leurs différens, afin de les empêcher d'avoir recours aux Juges Gentils. Ce ſeul embarras auroit de quoi occuper un Miſſionnaire tout entier : auſſi pour n'y point perdre trop de temps, je renvoie la diſcuſſion de leurs procès à des Chrétiens habiles, dont je les fais convenir

auparavant, & au jugement desquels ils promettent de s'en rapporter.

J'étois encore à *Elacourrichy* vers la mi-mai, qui est la saison où les vents commencent à souffler avec impétuosité : ils se déchaînent alors avec tant de fureur, & ils élevent en l'air des nuées de poussiere si épaisses, qu'elles obscurcissent le Soleil ; ensorte qu'on est quelquefois quatre à cinq jours sans l'appercevoir. Cette poussiere pénetre partout, elle saisit le gosier, & cause sur les yeux des fluxions si violentes, qu'on en devient souvent aveugle. Il est alors presque impossible de marcher du côté de l'ouest, d'où vient la tempête. Les Indiens y sont plus faits que les Européens ; cependant ils en souffrent beaucoup, & c'est pour plusieurs une raison légitime de s'absenter de l'Eglise.

Ces grands vents sont les avant-coureurs des pluies abondantes qui tombent dans la côte occidentale de l'Inde, & sur les montagnes de *Malabar*, d'où se forme le *Coloran*, qui porte la fertilité dans les Royaumes de *Maissour*, de *Maduré*, du *Tanjaour*, & du *Choren-Mandalam*. Les peuples de l'Inde attendent ces pluies avec la même impatience que ceux d'Egypte soupirent après l'inondation du Nil.

On croyoit que la riviere grossiroit cette année avant la saison ordinaire, parce que les vents avoient commencé à souffler bien plutôt que les années précédentes. Mon dessein étoit de partir d'*Elacourrichy*, dès que les eaux paroîtroient dans la riviere, afin de pénétrer du côté du midi, dans une province où l'on n'a jamais vu ni Missionnaire ni Catéchiste; mais les vents eurent beau souffler, le fleuve demeuroit toujours à sec, & l'on étoit déja dans l'appréhension d'une famine générale.

Cependant les pluies étoient tombées dans leurs temps, & les eaux qui descendent avec rapidité des montagnes, seroient entrées dans le *Coloran* plutôt même qu'à l'ordinaire, si le Roi de *Maissour* n'en avoit arêrté le cours par une digue énorme qu'il avoit fait construire & qui occupoit toute la largeur du canal. Son dessein étoit de détourner les eaux par cette digue, afin que se répandant dans les canaux qu'il avoit pratiqués, elles vinssent arroser ses campagnes. Mais en même-temps qu'il songeoit à fertiliser ses terres, & à augmenter ses revenus, il ruinoit les deux Royaumes voisins, celui de *Maduré*, & celui de *Tanjaour*. Les eaux n'auroient

commencé à y paroître que ſur la fin de Juillet, & le canal eût été tari dès la mi-Septembre.

Les deux Princes, attentifs au bien de leurs Royaumes, furent irrités de cette entrepriſe : ils ſe liguerent contre l'ennemi commun, afin de le contraindre, par la force des armes, à rompre une digue ſi préjudiciable à leurs Etats. Ils faiſoient déja de grands préparatifs, lorſque le fleuve *Coloran* vengea par lui-même (comme on s'exprimoit ici) l'affront que le Roi faiſoit à ſes eaux en les retenant captives. Tandis que les pluies furent médiocres ſur les montagnes, la digue ſubſiſta, & les eaux coulerent lentement dans les canaux préparés : mais dès que ces pluies tomberent en abondance, le fleuve s'enfla de telle ſorte, qu'il entr'ouvit la digue, la renverſa, & l'entraîna par la rapidité de ſon cours. Ainſi le Prince de *Maiſſour*, après bien des dépenſes inutiles, ſe vit fruſtré tout-à-coup des richeſſes immenſes qu'il s'étoit promiſes.

Le canal ne fut pas long-temps à ſe remplir, & la joie fut d'autant plus grande parmi ces Peuples, qu'ils s'attendoient déja à une ſtérilité prochaine. On les voyoit tranſportés hors d'eux-mêmes

courir en foule vers la riviere, afin de s'y laver, dans la persuasion ridicule où ils sont que ces premieres eaux purifient de tous les crimes, de même qu'elles nettoyent le canal de toutes ses immondices.

Comme le *Coloran* étoit encore guéable, je le traversai au plutôt, afin de me rendre à *Counampati*, & d'y attendre une occasion favorable de me transporter à *Tanjaour*. C'est dans ce Royaume que la foi est cruellement persécutée; & c'est de cette persécution que je vous entretiendrai dans mes premieres lettres. Vous jugerez assez par ce que j'ai l'honneur de vous écrire, que si nos travaux sont mêlés de bien des amertumes, Dieu prend soin de nous en dédommager par les fruits abondans qu'il nous fait recueillir.

Je suis avec bien du respect, dans l'union de vos saints Sacrifices, &c.

LETTRE

Du Pere de Bourzes, Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes, au Pere Etienne Souciet, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Lorsque j'étois sur le point de m'embarquer pour les Indes, je reçus une de vos lettres, par laquelle vous me recommandiez de consacrer quelques momens à ce qui peut regarder les sciences, autant que me le permettroient les occupations attachées à l'emploi de Missionnaire, & de vous communiquer en même-temps les decouvertes que j'aurois faites. Dans le voyage même, j'ai pensé à vous contenter; mais je manquois d'instrumens, & vous sçavez qu'ils sont absolument nécessaires, quand on veut faire quelque chose d'exact. C'est pourquoi je n'ai fait que de ces observations où les yeux seuls suffisent, sans qu'ils aient besoin d'un secours étranger.

Je commencerai par une matiere de Physique qui aura quelque chose de nouveau pour ceux qui n'ont jamais navigé, & peut-être même pour ceux qui ayant navigé ne l'ont pas observée avec beaucoup d'attention.

Vous avez lu, mon Révérend Pere, ce que disent les Philosophes sur les étincelles qui paroissent durant la nuit sur la mer; mais peut-être aurez-vous trouvé qu'ils passent fort légérement sur ce phénomene; ou du moins qu'ils se sont plus appliqués à en rendre raison, conformément à leurs principes, qu'à le bien exposer tel qu'il est. Il me semble pourtant qu'avant que de se mettre à expliquer les merveilles de la nature, il faudroit s'efforcer d'en bien connoître toutes les particularités. Voici ce qui m'a paru le plus digne d'être remarqué sur la matiere présente.

I. Lorsque le vaisseau fait bonne route, on voit souvent une grande lumiere dans le sillage, je veux dire, dans les eaux qu'il a fendues & comme brisées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près, attribuent souvent cette lumiere, ou à la lune, ou aux étoiles, ou au fanal de la poupe. C'est en effet ce qui me vint d'abord dans l'esprit, la

premiere fois que j'apperçus cette grande lumiere. Mais comme j'avois une fenêtre qui donnoit ſur le ſillage même, je me détrompai bientôt, ſur-tout quand je vis que cette lumiere paroiſſoit bien davantage, lorſque la lune étoit ſous l'horiſon, que les étoiles étoient couvertes de nuages, que le fanal étoit éteint; enfin lorſqu'aucune lumiere étrangere ne pouvoit éclairer la ſurface de la mer.

II. Cette lumiere n'eſt pas toujours égale : à certains jours il y en a peu, ou point du tout; quelquefois elle eſt plus vive, quelquefois plus languiſſante: il y a des temps où elle eſt fort étendue, d'autres où elle l'eſt moins.

III. Pour ce qui eſt de ſa vivacité, vous ſerez peut-être ſurpris quand je vous dirai que j'ai lu ſans peine à la lueur de ces ſillons, quoiqu'élevé de neuf ou dix pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau. J'ai remarqué les jours par curioſité; c'étoit le 12 de Juin de l'année 1704, & le dixiéme de Juillet de la même année. Il faut pourtant vous ajouter que je ne pouvois lire que le titre de mon livre, qui étoit en lettres majuſcules. Cependant ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ai

raconté;

raconté : mais vous pouvez m'en croire, & je vous assure qu'il est très-certain.

IV. Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumiere, quelquefois tout le sillage paroît lumineux à trente ou quarante pieds au loin, mais la lumiere est bien plus foible à une plus grande distance.

V. Il y a des jours où l'on démêle aisément dans le sillage les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas: d'autres fois on ne peut faire cette distinction. Le sillage paroît alors comme un fleuve de lait qui fait plaisir à voir. C'est en cet état qu'il me parut le 10 de Juillet 1704.

VI. Lorsqu'on peut distinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont pas toutes la même figure : les unes ne paroissent que comme des pointes de lumiere, les autres ont à peu près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paroissent; on en voit qui ont la figure de globules d'une ligne ou deux de diametre : d'autres sont comme des globes de la grosseur de la tête. Souvent aussi ces phosphores se forment en quarré de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces phosphores de différentes figures se voient quelquefois en même-temps. Le 12 de

Juin, le sillage du vaisseau étoit plein de gros tourbillons de lumiere, & de ces quarrés oblongs dont j'ai parlé. Un autre jour que notre vaisseau avançoit lentement, ces tourbillons paroissoient & disparoissoient tout-à-coup en forme d'éclairs.

VII. Ce n'est pas seulement le passage d'un vaisseau qui produit ces lumieres, les poissons laissent aussi après eux un sillage lumineux, qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, & connoître de quelle espece il est. J'ai vu quelquefois une grande quantité de ces poissons, qui, en se jouant dans la mer, faisoient une espece de feu d'artifice dans l'eau, qui avoit son agrément. Souvent une corde mise en travers suffit pour briser l'eau, ensorte qu'elle devienne lumineuse.

VIII. Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans les ténèbres, on y verra une infinité de parties brillantes.

IX. Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer, on verra la même chose, quand on se met à le tordre dans un lieu obscur; & même quand il est à demi sec, il ne faut que le remuer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

X. Lorsqu'une de ces étincelles est une fois formée, elle se conserve longtemps : & si elle s'attache à quelque chose de solide, par exemple, aux bords d'un vase, elle durera des heures entieres.

XI. Ce n'est pas toujours lorsque la mer est le plus agitée, qu'il y paroît le plus de ces phosphores, ni même lorsque le vaisseau va plus vîte. Ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des étincelles, du moins je ne l'ai pas remarqué. Mais j'ai observé que le choc des vagues contre le rivage en produit quelquefois en quantité. Au Brésil, le rivage me parut un soir tout en feu, tant il y avoit de ces lumieres.

XII. La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau ; &, si je ne me trompe, généralement parlant, on peut avancer que le reste étant égal, cette lumiere est plus grande, lorsque l'eau est plus grasse & plus baveuse; car en haute mer l'eau n'est pas également pure par-tout : quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer revient tout gluant. Or, j'ai remarqué plusieurs fois que quand le sillage étoit plus brillant, l'eau étoit plus visqueuse & plus

graſſe, & qu'un linge mouillé de cette eau rendoit plus de lumiere lorſqu'on le remuoit.

XIII. De plus on trouve dans la mer certains endroits où ſurnagent je ne ſçais quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes. A les voir, on croiroit que ce ſont des ſciures de bois : nos Marins diſent que c'eſt le frai ou la ſemence de baleine : c'eſt de quoi l'on n'eſt guere certain; lorſqu'on tire de l'eau de la mer, en paſſant par ces endroits, elle ſe trouve fort viſqueuſe. Les mêmes marins diſent qu'il y a beaucoup de ces bancs de frai dans le nord, & que quelquefois pendant la nuit ils paroiſſent tout lumineux, ſans qu'ils ſoient agités par le paſſage d'aucun vaiſſeau, ni d'aucun poiſſon.

XIV. Mais pour confirmer davantage ce que j'avance, ſçavoir, que plus l'eau eſt gluante, plus elle eſt diſpoſée à être lumineuſe, j'ajouterai une choſe aſſez particuliere que j'ai vue. On prit un jour, dans notre vaiſſeau, un poiſſon que quelques-uns crurent être une bonite. Le dedans de la gueule du poiſſon paroiſſoit, durant la nuit, comme un charbon allumé, de ſorte que ſans autre lumiere je lus encore les mêmes carac-

teres que j'avois lu à la lueur du sillage. Cette gueule étoit pleine d'une humeur visqueuse, nous en frotâmes un morceau de bois qui devint aussi-tôt tout lumineux : dès que l'humeur fut desséchée, la lumiere s'éteignit.

Voilà les principales observations que j'ai faites sur ce phénomene : je vous laisse à examiner si toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le systême de ceux qui établissent pour principe de cette lumiere, le mouvement de la matiere subtile ou des globules, causé par la violente agitation des sels.

Il faut encore vous dire un mot des iris de la mer. Je les ai remarqués après une grosse tempête que nous essuyâmes au Cap de Bonne-Espérance. La mer étoit encore fort agitée, le vent emportoit le haut des vagues, & en formoit une espece de pluie où les rayons du soleil venoient peindre les couleurs de l'iris. Il est vrai que l'iris céleste a cet avantage sur l'iris de la mer, que ses couleurs sont bien plus vives, plus distinctes, & en plus grande quantité. Dans l'iris de la mer, on ne distingue guere que deux sortes de couleurs : un jaune sombre du côté du soleil, & un verd pâle du côté opposé. Les autres

couleurs ne ſont pas une aſſez vive ſenſation pour pouvoir les diſtinguer. En récompenſe, les iris de la mer ſont en bien plus grand nombre ; on en voit vingt & trente en même-temps, on les voit en plein midi, & on les voit dans une ſituation oppoſée à l'iris céleſte ; c'eſt-à-dire, que leur courbure eſt comme tournée vers le fond de la mer. Qu'on diſe après cela que dans ces voyages de long cours on ne voit que la mer & le ciel : cela eſt vrai, mais pourtant l'un & l'autre repréſentent tant de merveilles, qu'il y auroit de quoi bien occuper ceux qui auroient aſſez d'intelligence pour les découvrir.

Enfin, pour finir toutes les obſervations que j'ai faites ſur la lumiere, je n'en ajouterai plus qu'une ſeule, c'eſt ſur les exhalaiſons qui s'enflamment pendant la nuit, & qui en s'enflammant forment dans l'air un trait de lumiere. Ces exhalaiſons laiſſent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe. Du moins j'en ai vu deux ou trois que j'aurois pris pour de véritables fuſées : elles paroiſſoient fort proches de la terre, & jettoient une lumiere à peu près ſemblable à celle dont la lune brille les premiers jours de ſon croiſſant :

leur chûte étoit lente, & elles traçoient en tombant une ligne courbe. Cela est certain au moins d'une de ces exhalaisons que je vis en haute mer, déja bien éloigné de la côte de Malabar.

C'est tout ce que je puis vous écrire pour le présent. Je souhaite, mon Révérend Pere, que ces petites observations vous fassent plaisir. Graces au Seigneur, je n'attends que le moment où l'on m'avertisse d'entrer dans le Maduré : c'est la Mission qu'on me destine, & après laquelle vous sçavez que je soupire depuis tant d'années. J'espere que j'aurai occasion d'y faire des observations beaucoup plus importantes sur la miséricorde de Dieu, à l'égard de ces peuples, & auxquelles vous vous intéresserez vous-même davantage. Aidez-moi du secours de vos saints sacrifices, dont vous sçavez que j'ai tant de besoin.

Je suis avec beaucoup de respect, &c.

LETTRE

Du Pere Etienne le Gac, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Charles Porée, de la même Compagnie.

A Chinnaballabaram, le 10 Janvier 1709.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années nous sommes entrés dans le Royaume de Carnate, & que nous y avons formé une Mission sur le plan de celle que les Jésuites Portugais ont établie dans le Maduré : les commencemens en sont à-peu-près semblables ; nous y éprouvons aussi les mêmes difficultés qu'ils y eurent à surmonter, & peut-être encore de plus grandes. Tout récemment il nous a fallu essuyer un des plus violens orages qui se soit encore élevé contre cette Mission naissante. Les *Dasseris*, qui font une profession particuliere

d'honorer *Vichnou* (1), faiſoient depuis long-temps ſous main de vains efforts pour arrêter le progrès de l'Evangile. Mais voyant que leurs trames ſecretes devenoient inutiles, ils réſolurent enfin d'éclater, ſe fiant ſur leur grand nombre, & ſur la facilité du Prince à leur accorder tout ce qu'ils demandent.

Ce fut le jour de la Circonciſion, lorſque les Chrétiens ſortoient de l'Egliſe, que notre cour ſe trouva tout-à-coup remplie de monde. Un grand nombre de *Daſſeris* s'y étoient raſſemblés avec quelques ſoldats du Palais, & pluſieurs perſonnes de toutes ſortes de Caſtes que la curioſité y avoit attirées. Les principaux d'entre ceux-ci demanderent à parler au Miſſionnaire. Le Pere de la Fontaine parut auſſi-tôt en leur préſence avec cet air affable qui lui eſt ſi naturel; & faiſant tomber le diſcours ſur la grandeur de Dieu, il les entretint quelque temps de l'importance qu'il y avoit de le connoître & de le ſervir. Ceux que la paſſion n'avoient pas encore prévenus, témoignerent être contens de cet entretien, & y applau-

(1) Divinité des Indiens.

dirent; mais pour ceux qui étoient envoyés de la part des *Gouroux Vichnouvistes* (1), ils éleverent leurs voix, & nous menacerent de venger bientôt, d'une maniere éclatante, les Divinités de leur pays, que nous rendions méprisables par nos discours. Le Missionnaire répondit avec douceur, qu'il enseignoit la vérité à tout le monde, & qu'il n'y avoit que ceux qui embrasseroient cette vérité, qui pussent espérer d'arriver un jour à la gloire à laquelle chacun d'eux avoit droit de prétendre.

Ainsi se termina cette assemblée. La rage étoit peinte sur le visage de la plupart; & ils ne nous menaçoient de rien moins que de nous chasser du pays & de détruire nos Eglises. C'étoit la résolution que les Prêtres Gentils avoient prise à *Chillacatta*, petite ville éloignée d'ici d'environ trois lieues. Ils souffroient impatiemment la désertion de leurs plus zélés disciples, dont un grand nombre avoient déja reçu le baptême. Leurs revenus diminuoient à mesure que diminuoit le nombre des adorateurs de

(1) Prêtres de la fausse Divinité des Indiens, appellée *Vichnou*.

Vichnou, & cela encore plus que le zele pour le culte de leurs fausses Divinités, les animoit contre notre sainte Religion.

Le lendemain, second jour de Janvier, nous apprîmes dès le matin que les *Dasseris* s'attroupoient en grand nombre dans les places de la ville : les cris menaçans que poussoient ces séditieux, le bruit de leurs tambours & de leurs trompettes, dont l'air retentissoit de toutes parts, obligerent le Prince à nous envoyer deux Brames pour nous donner avis de cette émeute, & nous sommer de sortir au plutôt de la ville, sans quoi il lui seroit impossible d'appaiser une populace soulevée uniquement contre nous. Le Pere de la Fontaine répondit qu'il respectoit les moindres volontés du prince ; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne lui pas rendre la justice qui lui étoit due.

A ce moment-là même les *Dasseris*, suivis d'une foule incroyable de peuples, vinrent assaillir notre Eglise. La cour & une grande place qui est vis-à-vis ne pouvant en contenir la multitude, plusieurs grimperent sur les murailles & sur les maisons voisines pour être témoins de ce qui devoit arriver.

Les *Dasseris* armés crioient de toutes leurs forces, que si nous refusions de sortir du pays, il n'y avoit qu'à nous livrer entre leurs mains. La populace mutinée leur répondoit par des injures atroces qu'elle vomissoit contre nous. Tout le monde s'acharnoit à notre perte; &, parmi tant de personnes, il n'y en avoit pas une qui nous portât compassion, ou qui prît nos intérêts. Nous aurions certainement été sacrifiés à la fureur des *Dasseris*, si le beau-pere du Prince, qui tient après lui le premier rang dans le Royaume, & qui a la direction de la police, n'eût envoyé des soldats pour contenir ces furieux, & s'opposer au désordre. Le tumulte ne finit qu'avec la nuit; ils se retirerent en corps dans la forteresse; & là, pour intimider le Prince, ils se présenterent aux principaux Officiers l'épée à la main, menaçant de se tuer eux-mêmes si l'on ne nous chassoit au plutôt de la ville. Les esprits étoient si fort aigris, que, dans la crainte d'un plus grand tumulte, on mit des gardes aux portes de la ville & de la forteresse.

J'admirai en cette occasion la protection particuliere de Dieu sur nous: car bien que le soulévement fût général,

que le beau-pere du Prince fût du nombre des *Daſſeris*, & que le Prince lui-même fût attaché au culte de ſes fauſſes Divinités juſqu'à la ſuperſtition; cependant les ordres ſe donnoient, & on veilloit à notre ſûreté de la même maniere que ſi nous avions eu quelque puiſſant interceſſeur dans cette Cour.

Ce n'eſt pas qu'on quittât le deſſein de nous chaſſer de la ville : car nous reçûmes coup ſur coup pluſieurs avis du Prince qui nous conſeilloit d'en ſortir, du moins juſqu'à ce que la ſédition fût appaiſée, parce qu'il n'étoit plus le maître d'une populace révoltée, qui avoit conjuré notre perte. Nous fîmes remercier le Prince de cette attention; mais nous ne crûmes pas devoir déférer à ſes conſeils : notre ſortie eût entraîné la perte de cette Chrétienté naiſſante, & nous perdions pour jamais l'eſpérance que nous avons d'avancer un jour vers le Nord. D'ailleurs, ſi nous euſſions une fois quitté notre Egliſe, on ne nous eût jamais permis d'y rentrer, & on eût pris delà occaſion de nous chaſſer pareillement de celle que nous avons à *Devandapallé*.

Ces conſidérations, & beaucoup d'autres, nous déterminerent à ſouffrir plutôt

toute ſorte de mauvais traitemens, que de conſentir à ce qu'on nous propoſoit. Ainſi nous répondîmes à ceux qui vinrent de la part du Prince, que le Dieu que nous ſervions ſçauroit bien nous protéger contre les ennemis de ſon culte, s'il jugeoit que ſa gloire y fût intéreſſée ; que s'il permettoit que nous ſuccombaſſions ſous les efforts de nos perſécuteurs, nous étions prêts de répandre notre ſang pour la défenſe de ſa cauſe ; qu'enfin nous étions dans la réſolution de n'abandonner notre Egliſe qu'avec la vie.

Cependant le tumulte continuoit toujours, & nous nous attendions à tout moment, ou à être livré entre les mains des *Dafferis*, ou à être chaſſés honteuſement & par force de la ville. Mais Dieu prit notre défenſe d'une maniere viſible, en nous ſuſcitant des interceſſeurs, qui d'eux-mêmes firent notre apologie. Dès qu'on ſçut dans la ville que les *Dafferis* ſe raſſembloient de nouveau, un grand nombre des principaux Marchands, des Capitaines des troupes, & d'autres perſonnes conſidérables vinrent à notre Egliſe. La ſeule curioſité de nous voir les y avoit d'abord attirés ; mais ils furent enſuite ſi ſatisfaits de

l'entretien qu'ils eurent avec le Pere de la Fontaine, qu'en nous quittant, parmi plusieurs choses obligeantes qu'ils nous dirent, ils nous donnerent parole de s'employer en notre faveur.

Dès-lors il se fit, dans les esprits, un changement si grand à notre égard, qu'on ne peut en attribuer la cause qu'à la divine Providence. On nous porta compassion, on cessa même de nous inquiéter; mais ce qui nous fut infiniment amer & sensible, c'est que nos ennemis tournerent toute leur haine contre nos Chrétiens. Je dois rendre ici témoignage à la vérité: au milieu de ce déchaînement universel, ce qui soutenoit notre courage & nous remplissoit de consolation, c'étoit la ferveur des Néophytes, & le desir qu'ils faisoient paroître de souffrir quelque chose pour Jesus-Christ. Tous les Chrétiens, sans en excepter un seul, ne parloient que de répandre leur sang, s'il en étoit besoin, en témoignage de leur foi; ils se trouvoient dans ces assemblées tumultueuses, & ne rougissoient pas de donner des marques publiques de la Religion qu'ils professoient. Ils se retiroient le soir dans leurs maisons, où la meilleure partie de la nuit se passoit en prieres;

& ils demandoient ſans ceſſe à Dieu, les uns pour les autres, la force de réſiſter aux épreuves auxquelles ils alloient ſe voir expoſés.

Les Prêtres Gentils firent publier dans toute la ville une défenſe de donner du feu ou de laiſſer puiſer de l'eau à ceux qui viendroient à l'Egliſe : & par-là les Chrétiens étoient chaſſés de leurs *Caſtes* ; ils ne pouvoient plus avoir de communication avec leurs parens, ni avec ceux qui exercent les profeſſions les plus néceſſaires à la vie. Enfin, par cette eſpece d'excommunication, ils étoient déclarés infâmes, & obligés de ſortir de la ville. Rien ne nous affligea plus ſenſiblement que cette nouvelle, à cauſe des ſuites funeſtes qu'elle ne peut gueres manquer d'avoir pour la Religion.

Le lendemain de la publication de cette défenſe, une Chrétienne qui venoit à l'Egliſe pour aſſiſter à la priere du ſoir, tomba dans un puits qui a bien trente-quatre à trente-cinq pieds de profondeur, & où il n'y a preſque point d'eau. D'autres Chrétiens qui la ſuivoient de près, accoururent aux ſaints noms de Jeſus & de Marie qu'elle invoquoit, & demanderent du ſecours au

voiſinage ; mais on fut bien ſurpris quand on la vit monter d'elle-même à la faveur d'une corde qu'on lui avoit jettée, ſans avoir reçu la moindre incommodité de ſa chute. Les Gentils même qui en furent témoins, s'écrierent qu'il n'y avoit que le Dieu des Chrétiens qui pût faire un tel prodige.

Cependant les *Gouroux* envoyoient leurs Diſciples par toutes les maiſons, pour jetter l'épouvante parmi les Chrétiens. Pluſieurs ont déja été chaſſés de chez leurs parens, & demeurent inébranlables dans leur foi. Aidez-nous à prier le Seigneur qu'il donne à tous le courage & la force dont ils ont beſoin pour perſévérer ; car, au moment que je vous écris, cet orage n'eſt pas encore ceſſé. Je ſuis avec beaucoup de reſpect en l'union de vos ſaints Sacrifices, &c.

LETTRE

Du Pere de la Lane, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Mourgues, de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 30 Janvier 1709.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

La reconnoissance que je vous dois, & l'intérêt que vous prenez au succès dont Dieu bénit les travaux des Missionnaires, sont pour moi deux grands motifs de vous informer de l'état présent du Christianisme dans l'Inde, & de vous communiquer les observations que j'ai faites sur la Religion, & sur les mœurs d'un grand peuple qui est peu connu en Europe.

Vous sçavez que notre Compagnie a trois grandes Missions dans cette partie de la presqu'isle de deçà le Gange, qui est au sud de l'Empire du grand Mogol. La premiere est la Mission de *Maduré*, qui commence au cap de Comorin, &

s'étend juſqu'à la hauteur de Pondichery vers le douzieme degré de latitude ſeptentrionale. La ſeconde eſt celle de *Maiſſour*, grand Royaume, dont le Roi eſt tributaire du Mogol ; il eſt au nord de celui de *Maduré*, & preſque au milieu des terres. Enfin la troiſieme eſt celle où la Providence m'a deſtiné, & qui s'appelle la Miſſion de *Carnate*. Elle commence à la hauteur de Pondichery, & n'a point d'autres bornes du côté du nord que l'Empire du Mogol ; du côté de l'oueſt elle eſt bornée par une partie du *Maiſſour*.

Ainſi par la Miſſion du Carnate on ne doit pas entendre ſeulement le Royaume qui porte ce nom ; elle renferme encore beaucoup de Provinces & de différens Royaumes, qui ſont contenus dans une étendue de pays fort vaſte ; de ſorte qu'elle comprend du ſud au nord plus de trois cens lieues dans ſa longueur, & environ quarante lieues de l'eſt à l'oueſt dans ſa moindre largeur, & dans les endroits où elle eſt bornée par le *Maiſſour* ; car par-tout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la mer. Les principaux Etats que j'y connois ſont les Royaumes de *Carnate*, de *Viſapour*, de *Bijanagaran*, de *Ikkeri*, & de *Gol-*

conde. Je ne parle point d'un grand nombre de petits Etats qui appartiennent à des Princes particuliers, dont la plupart ſont tributaires du grand Mogol.

Le pays eſt fort peuplé, & on y voit un grand nombre de villes & de villages. Il ſeroit beaucoup plus fertile, ſi les Mores (1) qui l'ont ſubjugué, ne fouloient pas les peuples par leurs continuelles exactions. Il y a environ cinquante ans qu'ils ont envahi toutes ces terres, & ils ſe ſont enfin répandus juſqu'au bout de la preſqu'iſle. Il n'y a que quelques Etats qui, quoique tributaires du Mogol, ayent conſervé la forme de leur ancien gouvernement, tels que le Royaume de *Maduré*, ceux de *Maravas*, de *Trichirapali* & de *Gengi*; tout le reſte eſt gouverné par les Officiers du Mogol, à la réſerve pourtant de quelques Seigneurs particuliers à qui ils ont laiſſé la conduite de leurs Provinces; mais ces Seigneurs payent de gros tributs, & ils ſont dans une telle dépendance, que, ſur le moindre ſoupçon, on les dépouille de leur ſouveraineté; de ſorte qu'on peut dire qu'ils ſont plutôt les fermiers

(1) Mahométans ſujets du Mogol.

des Mores, que les Souverains de leur pays.

L'oppreſſion où vivent les Gentils ſous une pareille domination, ne ſeroit point un obſtacle à la propagation de la foi, ſi en même temps les Mores n'étoient les ennemis implacables du nom Chrétien. Les idolâtres en ſont toujours écoutés quand ils parlent contre nous. Ils leur perſuadent aiſément que nous ſommes riches; & ſur ces faux rapports les Gouverneurs nous font arrêter, & nous retiennent long-temps dans d'étroites priſons. Le Pere Bouchet, ſi célebre par le grand nombre d'infideles qu'il a baptiſés, a éprouvé juſqu'où va leur avarice. Il avoit orné une petite ſtatue de Notre Seigneur de quelques pierres fauſſes. Des Gentils qui s'en apperçurent, rapporterent au Gouverneur de la Province, que ce Pere poſſédoit de grands tréſors. Le Miſſionnaire fut conduit auſſi-tôt dans une rude priſon, où pendant plus d'un mois il ſouffrit toute ſorte d'incommodités; & ſes Catéchiſtes furent cruellement fuſtigés, & menacés du dernier ſupplice, s'ils ne découvroient les tréſors du Miſſionnaire.

Il eſt aſſez ordinaire, dans cette Miſſion, de voir les Prédicateurs de l'Evan-

gile emprisonnés & maltraités par l'avidité des Mahométans, qui sont déja assez portés d'eux-mêmes à les persécuter par l'horreur naturelle qu'ils ont des Chrétiens. Cependant comme ils sont les maîtres du pays, c'est à leurs yeux qu'il faut planter la foi.

Les Indiens sont fort misérables, & ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux. Le Roi de chaque Etat a le domaine absolu & la propriété des terres; ses Officiers obligent les habitans d'une ville à cultiver une certaine étendue de terre qu'ils leur marquent. Quand le temps de la moisson est venu, ces mêmes Officiers vont faire couper les grains, & les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le sceau du Roi, & puis ils se retirent. Quand ils le jugent à propos ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrieme partie, & quelquefois moins, au pauvre laboureur. Ils les vendent ensuite au peuple au prix qui leur plaît, sans que personne ose se plaindre.

Le grand Mogol tient d'ordinaire sa Cour du côté d'Agra, éloigné d'environ cinq cens lieues d'ici. Et c'est cet éloignement de la Cour Mogole qui

contribue beaucoup à la maniere dure dont les Indiens ſont traités. Le Mogol envoye dans ces terres un Officier qui a le titre de Gouverneur & de Général de l'armée. Celui-ci nomme des Sous-gouverneurs ou Lieutenans pour tous les lieux conſidérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur gouvernement ne dure que peu de temps, & qu'après trois ou quatre ans ils ont coutume d'être révoqués, ils ſe preſſent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur ſuccedent. Auſſi ne peut-on gueres être plus miſérables que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Mores, ou les Officiers Gentils qui ſervent les Rois particuliers de chaque Etat ; encore arrive-t-il ſouvent qu'on les recherche, & qu'on les force, à grands coups de chabouc (1), de rendre ce qu'ils ont amaſſé par leurs concuſſions ; de ſorte qu'après leur magiſtrature ils ſe trouvent auſſi gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la juſtice ſans beaucoup de formalités ; celui qui offre le plus d'argent, gagne preſque

(1) Gros fouet.

toujours sa cause ; & par ce moyen les criminels échappent souvent au châtiment que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive même assez communément, c'est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes, les Mores prennent des deux côtés, sans donner ni à l'une ni à l'autre la satisfaction qu'elles demandent.

Quelque grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens sous l'Empire du Mogol, ils ont la liberté de se conduire selon la coutume de leurs castes ; ils peuvent tenir leurs assemblées, & souvent elles ne se tiennent que pour rechercher ceux qui se sont faits Chrétiens, & pour les chasser de la caste s'ils ne renoncent au Christianisme.

Vous n'ignorez pas, mon Révérend Pere, l'horreur qu'ont les Gentils pour les Européens qu'ils appellent *Pranguis*. Cette horreur, loin de diminuer, semble augmenter tous les jours, & met un obstacle presque invincible à la propagation de la foi. Sans cette malheureuse aversion qu'ils ont pour nous, & qui par un artifice de l'enfer s'étend jusques sur la sainte loi que nous prêchons, on peut dire que les Indiens ont d'ailleurs de favorables dispositions pour

pour le Christianisme. Ils sont fort sobres & n'excedent jamais dans le boire ni dans le manger ; ils naissent avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre ; ils sont très-réservés à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur, & on ne leur verra rien faire en public qui soit contre la pudeur ou contre la bienséance. Le respect qu'ils ont pour leur *Gourou* (1) est infini ; ils se prosternent devant lui, & le regardent comme leur pere. On ne voit gueres de nation plus charitable envers les pauvres. C'est une loi inviolable parmi les parens de s'assister les uns les autres, & de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin. Ces peuples sont encore fort zélés pour leurs pagodes ; & un artisan qui ne gagnera que dix fanons (2) par mois, en donnera quelquefois deux à l'idole. Ils sont outre cela fort modérés, & rien ne les scandalise tant que l'emportement & la précipitation. Il est certain qu'avec de si bonnes dispositions plusieurs se feroient

(1) C'est le nom que les Indiens donnent à leur Docteur.

(2) Piece de monnoie qui vaut environ cinq sols.

Chrétiens, ſans la crainte qu'ils ont d'être chaſſés de leur caſte; c'eſt-là un de ces obſtacles qui paroît preſque ſans remede, & qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe lever par un de ces reſſorts extraordinaires que nous ne connoiſſons pas. Un homme chaſſé de ſa caſte n'a plus d'aſyle ni de reſſource; ſes parens ne peuvent plus communiquer avec lui, pas même lui donner du feu; s'il a des enfans, il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim, ou qu'il entre dans la caſte des *Parias*, ce qui parmi les Indiens eſt le comble de l'infamie.

Voilà cependant l'épreuve par où doivent paſſer nosChrétiens.Malgré cela, on en voit pluſieurs qui ſouffrent un abandon ſi affreux avec une fermeté héroïque. Vous pouvez croire que dans ces triſtes occaſions un Miſſionnaire ne manque pas de partager avec eux le peu qu'il peut avoir, & c'eſt ſouvent ce qui lui fait ſouhaiter de recevoir des ſecours plus abondans des perſonnes charitables d'Europe.

Il faut maintenant vous donner quelque idée de la Religion des Indiens. On ne peut douter que ces peuples ne ſoient véritablement idolâtres, puiſ-

qu'ils adorent des dieux étrangers. Cependant il me paroît évident, par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoissances assez distinctes du vrai Dieu ; c'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appellé *Panjangan*, dont voici les paroles que j'ai traduites mot pour mot. *J'adore cet Etre, qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquiétude ; cet Etre, dont la nature est indivisible ; cet Etre, dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités ; cet Etre qui est l'origine & la cause de tous les êtres, & qui les surpasse tous en excellence ; cet Etre qui est le soutien de l'univers, & qui est la source de la triple puissance.* Mais ces expressions si belles sont mêlées dans la suite d'une infinité d'extravagances, qu'il seroit trop long de vous rapporter.

Il est aisé de conjecturer de ce que je viens de dire, que les poëtes du pays ont par leurs fictions effacé peu à peu de l'esprit de ces peuples les traits de la Divinité. La plupart des livres Indiens sont des ouvrages de poésie, pour lesquels ils sont fort passionnés, & c'est de-là sans doute que leur Idolâtrie tire son origine.

Je ne doute pas non plus que les

noms de leurs faux Dieux comme *Chiven*, *Ramen*, *Vichnou* & d'autres semblables, ne ſoient les noms de quelques anciens Rois, que la flatterie des Indiens, & ſur-tout des Brames, a diviniſés, pour ainſi dire, ou par une Apothéoſe, ou par des poëmes compoſés en leur honneur : ces ouvrages ont été pris dans la ſuite pour des règles de leur foi, & ont effacé de leurs eſprits la véritable idée de la Divinité. Les plus anciens livres, qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligés peu à peu, & l'uſage de cette langue s'eſt entiérement aboli. Cela eſt certain à l'égard du livre de la Religion appellé *Vedam*, que les Sçavans du Pays n'entendent plus : ils ſe contentent de le lire, & d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une façon myſtérieuſe, pour en impoſer plus facilement au peuple.

Ce que je viens de dire ſur l'origine de l'Idolâtrie Indienne, ſe confirme par un exemple aſſez récent. Il y a environ cinquante ans que mourut le Roi de *Trichirapali*. Ce Prince faiſoit de grandes largeſſes aux Brames, Nation la plus flatteuſe qu'on puiſſe voir. Les Brames

par reconnoiſſance, ou pour exciter les autres Rois à imiter l'exemple de celui-ci, lui ont bâti un Temple, & ont érigé des autels où l'on ſacrifie à ce nouveau Dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années on n'oublie le Dieu *Ramen* lui-même, ou quelque autre fauſſe Divinité du pays, pour mettre à ſa place le Roi de *Trichirapali.* Il en ſera apparemment de ce Prince comme de *Ramen* qu'on compte parmi les anciens Rois, les livres Indiens marquant ſon âge, le temps, & les circonſtances de ſon regne.

Outre *Vichnou* & *Chiven* qui ſont regardés comme les deux principales Divinités, & qui partagent nos Indiens en deux ſectes différentes, ils admettent encore un nombre preſque infini de Divinités ſubalternes. *Bruma* tient le premier rang parmi celles-ci : ſelon leur Théologie, les Dieux ſupérieurs l'ont créé dans le temps, en lui donnant des prérogatives ſingulieres. C'eſt lui, diſent-ils, qui a créé toutes choſes, & qui les conſerve par un pouvoir ſpécial que la Divinité lui a communiqué : c'eſt lui encore qui a comme l'intendance générale ſur toutes les Divinités inférieures ; mais ſon Gouvernement doit finir dans un certain temps.

Les Indiens n'obſervent que les huit principaux rhumbs de vent, qu'ils placent comme nous à l'horiſon. Or, ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi-Dieu a été poſté par *Bruma*, pour veiller au bien général de l'univers. Dans l'un eſt le Dieu de la pluie, dans l'autre le Dieu des vents, dans un troiſieme le Dieu du feu, & ainſi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. *Divendiren*, qui eſt comme le premier Miniſtre de *Bruma*, commande immédiatement à ces Dieux inférieurs : le Soleil, la Lune, les Planettes ſont auſſi des Dieux. En un mot, ils comptent juſqu'à trois millions de ces Divinités ſubalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il eſt vrai que dans la converſation pluſieurs ſçavans tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul Dieu qui eſt pur eſprit : mais ils ajoutent que *Chiven*, *Vichnou*, & les autres, ſont les Miniſtres de ce Dieu, & que c'eſt par leur moyen que nous approchons du Trône de la Divinité, & que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins dans la pratique on ne voit aucun ſigne qui perſuade qu'ils croyent un ſeul Dieu : ce n'eſt qu'à *Chiven* & à *Vichnou* qu'on bâ-

tit des Temples & qu'on fait des ſacrifices ; ainſi l'on peut dire qu'on ne ſçait gueres ce que croyent ces prétendus Sçavans, qui ſont en effet de véritables ignorans.

La Métempſycoſe eſt une opinion commune dans toute l'Inde, & il eſt difficile de déſabuſer les eſprits ſur cet article, car rien n'eſt plus ſouvent répété dans leurs livres. A la vérité ils croyent un Paradis, mais ils font conſiſter ſa félicité dans les plaiſirs ſenſuels, bien qu'ils ſe ſervent des termes d'union avec Dieu, de viſion de Dieu, & d'autres ſemblables qu'employe notre Théologie, pour exprimer la félicité des Saints. Ils croient auſſi un enfer, mais ils ne peuvent ſe perſuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ai vus ſuppoſent l'immortalité de l'ame ; je ne voudrois pas pourtant garantir que ce ſoit l'opinion de pluſieurs ſectes, non plus que de pluſieurs Brames. Mais au fond ils ont des idées ſi peu nettes ſur toutes ces choſes, qu'il n'eſt pas aiſé de bien démêler ce qu'ils penſent.

Pour ce qui eſt de leur morale, voici ce que j'en ai appris. Ils admettent cinq péchés qu'ils regardent comme les plus énormes : le Bramicide, ou tuer un Brame,

l'yvrognerie, l'adultere commis avec la femme de son *Gourou*; le vol, quand la matiere est considérable, & la fréquentation de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont aussi des péchés capitaux, mais ils n'en comptent que cinq; sçavoir, la luxure, la colere, l'orgueil, l'avarice, & l'envie ou la haine. Ils ne condamnentpas la Polygamie, bien qu'elle soit plus rare parmi eux que parmi les Mores; mais ils ont horreur d'une coutume aussi monstrueuse que bizarre, qui regne dans le *Malleamen*. Les femmes de ce pays peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles ont besoin: l'un des habits, l'autre du ris, & ainsi du reste.

En récompense, on voit parmi nos Gentils une autre coutume, qui n'est gueres moins monstrueuse. Les Prêtres des Idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une épouse à leurs Dieux: quand ils voyent une femme à leur gré, soit qu'elle soit mariée, soit qu'elle soit libre, ils l'enlevent ou la font venir adroitement dans le Pagode; & là ils font la cérémonie du mariage. On assure qu'ils en abusent ensuite: ce qui n'em-

pêche pas qu'elle ne ſoit reſpectée du peuple comme l'Epouſe d'un Dieu.

C'eſt encore un uſage dans pluſieurs Caſtes, ſur-tout dans les plus diſtinguées, de marier leurs enfans dès l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui lui eſt deſtinée, un petit bijou qu'on appelle *tali*, qui diſtingue les femmes mariées de celles qui ne le ſont pas : & dès-lors le mariage eſt conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pu être conſommé, on ôte le *tali* à la jeune veuve, & il ne lui eſt plus permis de ſe remarier : comme rien n'eſt plus mépriſable ſelon l'idée des Indiens que cet état de viduité, c'eſt en partie pour n'avoir pas à ſoutenir ce mépris, qu'elles ſe brûloient autrefois avec le corps de leur mari : c'eſt ce qu'elles ne manquoient pas de faire avant que les Mores ſe fuſſent rendus maîtres du Pays, & que les Européens occupaſſent les côtes : mais à préſent on voit peu d'exemples d'une coutume ſi barbare. Cette loi injuſte ne regarde point les hommes, car un ſecond mariage ne les déshonore ni eux, ni leur caſte.

Une des maximes de morale qui regne encore davantage parmi les Indiens idolâtres, c'eſt que, pour être heureux,

il faut enrichir les Brames, & qu'il n'y a gueres de moyen plus efficace d'effacer ses péchés, que de leur faire l'aumône. Comme ces Brames sont les auteurs de la plûpart des livres, ils y ont insinué cette maxime presque à toutes les pages. J'ai connu plusieurs Gentils qui se sont presque ruinés pour avoir la gloire de marier un Brame, la dépense de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui sont de bonne Caste.

Et voilà la source principale de la haine qu'ils portent aux Prédicateurs de l'Evangile : la libéralité des peuples diminuant à mesure que s'étend le Christianisme, ils ne cessent de nous persécuter, ou par eux-mêmes, quand ils ont quelque autorité, ou par les Mores qu'ils animent contre nous. Il n'a pas tenu à eux que je ne fusse battu cruellement de plusieurs coups de *Chabouc* (1), & chassé d'une Eglise que j'avois auprès d'une grande ville appellée *Tarkolan.* Voici comment la chose se passa.

Un jeune Brame vint me demander l'aumône ; & comme il m'assura qu'il

(1) Espece de grand fouet que les Indiens nomment Chabouc.

n'avoit ni pere ni mere, & que si je voulois l'entretenir, il demeureroit volontiers avec moi; je le gardai afin de l'élever dans notre sainte Religion, & d'en faire un Catéchiste. Les Brames de *Tarkolan* ayant sçu que l'enfant étoit dans ma maison, & se doutant de mon dessein, s'assemblerent & résolurent ma perte. Sur le champ ils vont chez le Gouverneur de la Province, & m'accusent d'avoir enlevé le jeune Brame, & de l'avoir fait manger avec moi: ce qui étoit, ajoutoient-ils, le dernier affront pour eux & pour leur Caste. Là dessus le Gouverneur me fait saisir par ses Gardes, qui, après m'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, me conduisirent en sa présence. Les accusations & les plaintes des Brames recommencerent en une langue que je n'entendois pas, (car c'étoit la langue More) & je fus d'abord condamné à recevoir plusieurs coups de Chabouc, sans qu'il me fût permis de rien dire pour ma défense. On se disposoit déja à me donner le premier coup, lorsqu'un Gentil me voyant prêt de subir un châtiment auquel je n'aurois pas la force de résister, fut si touché de compassion, qu'il se jetta aux pieds du Gouverneur en lui

remontrant qu'infailliblement je mourrois dans ce ſupplice. Le More ſe laiſſa attendrir, & me fit demander ſous main quelque argent. Comme je n'avois rien à lui donner, il ne pouſſa pas plus loin les choſes, & me renvoya.

Cependant les Brames, pour purifier le jeune homme de leur caſte de la ſouillure qu'il avoit, diſoient-ils, contractée, en demeurant avec un *Prangui*, firent la cérémonie ſuivante, qu'ils appellent purification. Ils couperent la ligne (1) au jeune homme, le firent jeûner trois jours, le frotterent à pluſieurs repriſes avec de la fiente de vache, & l'ayant lavé cent neuf fois, ils lui mirent une nouvelle ligne, & le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie.

C'eſt-là, mon Révérend Pere, un des moindres traits de la malice des Brames, & de l'averſion qu'ils ont pour nous. Ils n'épargnent rien pour nous rendre odieux dans le pays. S'il ne tombe point de pluie, c'eſt à nous qu'il faut s'en prendre; ſi l'on eſt affligé de quelque calamité publique, c'eſt notre doctrine,

---

(1) Cordon qui eſt la marque de nobleſſe.

injurieuſe à leurs Dieux, qui attire ces malheurs. Tels ſont les bruits qu'ils ont ſoin de répandre, & l'on ne ſçauroit dire juſqu'où va l'aſcendant qu'ils ont pris ſur l'eſprit du Peuple, & combien ils abuſent de ſa crédulité.

C'eſt pour cette raiſon qu'ils ont introduit l'Aſtrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais ſuccès de leurs affaires, de la conjonction des planettes, du mouvement des aſtres, & du vol des oiſeaux. Par-là, ils ſe ſont rendus comme les arbitres des bons & des mauvais jours, on les conſulte comme des oracles, & ils vendent bien cher leurs réponſes. J'ai ſouvent rencontré dans mes voyages pluſieurs de ces Indiens crédules, qui retournoient ſur leurs pas, parce qu'ils avoient trouvé en chemin quelque oiſeau de mauvais augure. J'en ai vu d'autres qui, à la veille d'un voyage qu'ils étoient obligés de faire, alloient le ſoir coucher hors de la ville, pour n'en pas ſortir dans un jour peu favorable.

Les obſtacles que nous trouvons du côté des Brames, à la prédication de l'Evangile, nous affligeroient moins, s'il y avoit eſpérance de les convertir;

mais c'eſt une choſe moralement impoſſible, ſelon le cours ordinaire de la Providence. Il n'y a guerre de Nation plus orgueilleuſe, plus rebelle à la vérité, ni plus entêtée de ſes ſuperſtitions & de ſa nobleſſe. Pour comble de malheur, ils ſont répandus par-tout, principalement dans les Cours des Princes, où ils rempliſſent les premiers emplois, & où la plus grande partie des affaires paſſent par leurs mains.

Comme ils ſont les dépoſitaires des ſciences, peut-être ne ſerez-vous pas fâché de ſçavoir l'idée qu'on doit avoir de leur capacité, ou pour mieux dire, de leur ignorance. A la vérité, j'ai lieu de croire qu'anciennement les ſciences ont fleuri parmi eux ; nous y voyons encore des traces de la philoſophie de Pythagore & de Démocrite, & j'en ai entretenu qui parlent des atômes ſelon l'opinion de ce dernier. Néanmoins on peut dire que leur ignorance eſt extrême. Ils expliquent le principe de chaque choſe par des fables ridicules, ſans pouvoir apporter aucune raiſon phyſique des effets de la nature. Ce que j'ai vu de plus raiſonnable dans un cahier de leur philoſophie, c'eſt une eſpece de démonſtration qu'on y emploie pour

prouver l'existence de Dieu par les choses visibles. Mais après en avoir conclu l'existence d'un premier être, ils en font une peinture extravagante, en lui donnant une forme & des qualités qui ne peuvent lui convenir. Au reste, s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier, qu'ils nous représentent comme un siecle d'or, a duré, disent-ils, dix-sept cens vingt-huit mille ans. C'est alors que fut formé le Dieu Bruma, & que prit naissance la Caste des Brames qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille gigantesque; leurs mœurs étoient fort innocentes; ils étoient exempts de maladie, & vivoient jusqu'à quatre cens ans.

Dans le second âge, qui a duré douze cens quatre-vingt-seize mille ans, sont nés les *Rajas* ou *Kchatrys*, Caste noble, mais inférieure à celle des Brames. Le vice commença alors à se glisser dans le monde: les hommes vivoient jusqu'à trois cens ans; leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge.

A celui-ci a ſuccédé un troiſieme âge, qui a duré huit millions ſoixante & quatre mille ans : le vice augmenta beaucoup, & la vertu commença à diſparoître, auſſi n'y vécut-on que deux cens ans.

Enfin ſuivit le dernier âge, qui eſt celui où nous vivons, & où la vie de l'homme eſt diminuée des trois quarts : c'eſt dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu preſque bannie du monde. Ils prétendent qu'il s'en eſt déja écoulé quatre millions vingt-ſept mille cent quatre-vingt-quinze ans. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt que leurs livres déterminent la durée de cet âge, & marquent le temps où le monde doit finir. Voilà, mon Révérend Pere, une partie des rêveries en quoi conſiſte la ſcience des Brames, & qu'ils débitent fort ſérieuſement aux peuples.

Je ne ſçache pas qu'ils ayent aucune connoiſſance des mathématiques, ſi l'on en excepte l'arithmétique, dans laquelle ils ſont aſſez verſés ; mais ce n'eſt que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter dès leur plus tendre jeuneſſe, & ſans ſe ſervir de la plume ; ils ſont, par la ſeule force de l'imagination, toutes ſortes de comptes ſur les doigts. Je crois pourtant qu'ils

ont quelque méthode méchanique qui leur ſert de regle pour cette maniere de calculer.

Au regard de l'Aſtronomie, il eſt probable qu'elle a été en uſage parmi nos Indiens : les Brames ont les tables des anciens Aſtronomes pour calculer les éclypſes, & ils ſçavent même s'en ſervir. Leurs prédictions ſont aſſez juſtes aux minutes près, qu'ils ſemblent ignorer, & dont il n'eſt point parlé dans leurs livres, qui traitent des éclipſes du ſoleil & de la lune ; eux-mêmes, quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais ſeulement de *gari*, de *demi-gari*, d'un quart & demi quart de *gari*. Or un *gari* eſt une de leurs heures, mais qui eſt bien petite en comparaiſon des nôtres ; car elle n'eſt que de vingt-neuf minutes & environ quarante-trois ſecondes.

Quoiqu'ils ſçachent l'uſage de ces tables, & qu'ils prédiſent les éclipſes, il ne faut pas croire pour cela qu'ils ſoient fort habiles dans cette ſcience. Tout conſiſte dans une pure méchanique, & dans quelques opérations d'Arithmétique ; ils en ignorent tout-à-fait la théorie, & n'ont nulle connoiſſance des rapports & des liaiſons que ces

choſes ont entr'elles. Il y a toujours quelque Brame qui s'applique à comprendre l'uſage de ces tables, il l'enſeigne enſuite à ſes enfans, & ainſi par une eſpece de tradition, ces tables ont été tranſmiſes des peres aux enfans, & on a conſervé l'uſage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'éclipſe comme nu jour d'indulgence pléniere, car ils croyent qu'en ſe lavant ce jour-là dans l'eau de la mer, ils ſe purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux ſyſtême du Ciel & des aſtres, il n'y a point d'extravagance qu'ils ne diſent du mouvement du ſoleil & des autres planettes. Ils tiennent, par exemple, que la lune eſt au-deſſus du ſoleil, & quand on veut leur prouver le contraire, par le raiſonnement tiré de l'éclipſe de cet aſtre, ils s'emportent, par la ſeule raiſon qu'on contredit leurs principes. Ils croyent encore que le ſoleil, après avoir éclairé notre hémiſphere, va ſe cacher durant la nuit derriere une montagne. Ils admettent neuf planettes, en ſuppoſant que les nœuds aſcendants & deſcendants ſont des planettes réelles, qu'ils nomment pour cela *Ragou* & *Kèdou.* De plus, ils ne peuvent ſe perſuader que la terre

ſoit ronde : & ils lui donnent je ne ſçai quelle figure biſarre.

Il eſt vrai pourtant qu'ils reconnoiſſent les douze ſignes du Zodiaque & que dans leur langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons ; mais la maniere dont ils diviſent & le Zodiaque & les ſignes qui le compoſent, mérite d'être rapportée. Ils diviſent la partie du Ciel, qui répond au Zodiaque, en vingt-ſept conſtellations : chacune de ces conſtellations eſt compoſée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils déſignent comme nous par le nom d'un animal, ou d'une autre choſe inanimée. Ils compoſent ces conſtellations du débris de nos ſignes, ou de quelques autres étoiles qui leur ſont voiſines. La premiere de leurs conſtellations commence au ſigne du Bélier, & renferme une ou deux de ſes étoiles avec quelque autre du voiſinage : & ils l'appellent *Achoüini*, qui veut dire en leur langue, cheval, parce qu'ils croyent y voir la figure d'un cheval. La ſeconde ſe prend enſuite en montant vers le ſigne du Taureau, & s'appelle *Barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un éléphant, & ainſi des autres.

Chaque ſigne renferme deux de ces conſtellations, & la quatrieme partie

d'une autre; ce qui fait juſtement vingt-ſept conſtellations dans toute l'étendue du Zodiaque ou des douze ſignes. Ils ſubdiviſent chacune deſdites conſtellations en quatre parties égales, dont chacune eſt déſignée par un mot d'une ſeule ſyllabe; & par conſéquent toute la conſtellation eſt appellée d'un mot bizarre de quatre ſyllabes, qui ne ſignifie rien, & qui exprime ſeulement les quatre parties égales.

Ils diviſent encore chaque ſigne en neuf quarts de conſtellation, qui ſont autant de dégrés à leur mode, & qui en valent trois des nôtres, & vingt minutes de plus. Enfin, ſelon ces mêmes principes, ils diviſent tout le Zodiaque en cent huit de leurs dégrés; de ſorte que quand ils veulent marquer le lieu du ſoleil, ils nomment premiérement le ſigne, enſuite la conſtellation, & enfin le dégré ou la partie de la conſtellation à laquelle répond le ſoleil: ſi c'eſt la premiere partie, ils mettent la premiere ſyllabe; ſi c'eſt la ſeconde, ils y mettent la ſeconde ſyllabe, & ainſi du reſte.

Je ne puis vous donner une meilleure idée de la ſcience de ces Brames, ſi reſpectés des Indiens, & ſi ennemis des Prédicateurs de l'Evangile. Malgré leurs

efforts, le Christianisme fait tous les jours de nouveaux progrès. Nous avons actuellement quatre Missionnaires qui travaillent avec zèle à la conversion de ce grand peuple. Je faisois le cinquiéme; mais j'ai été obligé de venir passer quelques mois à Pondichery, pour y rétablir ma santé, extrêmement affoiblie par le genre de vie si extraordinaire, qu'on est contraint de mener dans les terres. J'ai demeuré trois ans à *Tarkolan*, ville assez considérable: je ne puis vous dire toutes les contradictions que j'ai eu à y essuyer, soit de la part des Indiens qui, malgré mes précautions, me prenoient toujours pour un *Prangui*, soit de la part des Mores, dont le camp n'étoit éloigné que d'une demi-journée de mon Eglise.

Le Pere Mauduit est le plus ancien & le Supérieur des Missionnaires de Carnate. Depuis qu'il est dans cette Mission, les Brames & les Mores ne l'ont gueres laissé en repos: ils l'ont souvent emprisonné & battu d'une maniere cruelle; ils l'ont insulté dans ses voyages; ils lui ont enlevé ses petits meubles, & pillé plusieurs fois son Eglise: mais son courage & son intrépidité l'ont mis au-dessus de toutes ces épreuves; il

a baptiſé & baptiſe encore tous les jours un grand nombre d'Infideles.

Le Pere de la Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de ſuccès, & a conféré le baptême à un grand nombre d'Idolâtres, mais dans la ſuite, le bruit que firent courir les Brames, qu'il étoit de la Caſte des *Pranguis*, lui ſuſcita bien des contradictions, dont il s'eſt tiré par ſa patience & par ſa ſageſſe. Il s'eſt depuis avancé dans les terres du côté de l'oueſt, où la foi commence à faire de grands progrès.

Le Pere le Gac, après s'être conſacré quelque temps à la Miſſion de Maduré, eſt allé joindre le Pere de la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnatę, que les Mores le mirent en priſon, où il eut beaucoup à ſouffrir pendant un mois : il en a été toujours perſécuté depuis ce temps-là ; ſa fermeté naturelle, & ſon zèle ardent pour la converſion des ames, lui font dévorer toutes ces difficultés, & je ne doute point qu'il ne faſſe de grands fruits dans cette nouvelle Miſſion.

Enfin le Pere Petit ſe trouve dans un poſte, où il eſt un peu moins expoſé à la fureur des Gentils & des Mores,

quoiqu'il ne laiſſe pas d'éprouver de temps en temps des contradictions de la part des uns & des autres. Son Egliſe eſt, de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de Chrétiens, qu'il a preſque tous baptiſés.

Tel eſt l'état de cette Chrétienté, qui ſeroit encore plus nombreuſe, ſi chaque Miſſionnaire avoit un plus grand nombre de Catéchiſtes : il en coûte ſi peu pour leur entretien, & leur ſecours eſt ſi important pour l'avancement de la Religion, que je me flatte qu'on contribuera volontiers à une ſi ſainte œuvre. C'eſt ſur-tout à vos prieres que je recommande nos Egliſes, en vous aſſurant du reſpect & de l'attachement avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Villette, de la même Compagnie.

Du Marava, dans la Mission de Maduré, le 8 Novembre 1709.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Voici la dixieme année que je travaille à établir le Christianisme dans le Maduré, &, malgré les fatigues inséparables d'une Mission si pénible, ma santé n'est point affoiblie, & mes forces sont toujours les mêmes : à cela, mon cher Pere, je reconnois la main de Dieu, qui m'a appellé à un ministere dont j'étois si indigne; & cette faveur doit être pour moi un nouvel engagement de m'employer tout entier à son service jusqu'au dernier soupir de ma vie.

J'ai recueilli cette année des fruits plus abondans, & j'ai eu beaucoup plus à souffrir que les années précédentes : aussi

aussi suis-je dans un champ bien plus fertile en ces sortes de moissons, c'est le *Marava*, grand Royaume tributaire de celui de Maduré. Le Prince qui le gouverne, n'est pourtant tributaire que de nom; car il a des forces capables de résister à celles du Roi de Maduré, si celui-ci se mettoit en devoir d'exiger son droit par la voie des armes. Il regne avec un pouvoir absolu, & tient sous sa domination divers autres Princes, qu'il dépouille de leurs Etats, quand il lui plaît.

Le Roi de *Marava* est le seul de tous ceux qui regnent dans la vaste étendue de la Mission de Maduré, qui ait répandu le sang des Missionnaires : il fit trancher la tête, comme vous sçavez, au Pere Jean de Britto, Portugais, célebre par sa grande naissance & par ses travaux Apostoliques. La mort du Pasteur attira alors une persécution cruelle sur son troupeau; mais elle est cessée depuis quelques années, & la Mission du *Marava* est maintenant une des plus florissantes qui soit dans l'Inde. Le Pere Laynez, à présent Evêque de saint Thomé, a cultivé cette Chrétienté pendant quelque temps : il eut pour successeur le Pére Borghese, de l'illustre famille qui

porte ce nom : mais ce Missionnaire, dont la santé étoit ruinée par de continuels travaux, fut contraint de se retirer & c'est sa place que j'occupe depuis un an.

Cinq Missionnaires suffiroient à peine pour cultiver une Mission d'une si vaste étendue; mais le manque des fonds nécessaires pour leur entretien, joint à la crainte qu'on a d'irriter le Prince par la multitude des ouvriers Evangéliques, ont obligé nos Supérieurs à charger un seul Missionnaire de tout ce travail. En deux mois & demi de temps j'ai baptisé plus d'onze cens Infideles, & j'ai entendu les confessions de plus de six mille Néophytes. La famine & les maladies ont désolé ce pays, ce qui n'a pas peu redoublé mes fatigues; car le nombre des malades & des mourans ne me permettoient pas de prendre un moment de repos.

Mais rien n'égaloit la vive douleur que je ressentois de voir que, quelque peine que je me donnasse, quelque diligence que je fisse, il y en avoit toujours quelqu'un qui mouroit, sans que je pusse lui administrer les derniers Sacremens. Dans les continuels voyages qu'il me falloit faire pour visiter les

Chrétiens, la disette qui est par-tout extrême, étoit pour moi un autre sujet d'affliction. Ces pauvres gens se croi-roient heureux, s'ils trouvoient chaque jour un peu de ris cuit à l'eau avec quelques légumes insipides. Je me suis vu souvent obligé de m'en priver moi-même pour soulager ceux qui étoient sur le point de mourir de faim à mes yeux.

Rien de plus commun que les vols & les meurtres, sur-tout dans le district que je parcours actuellement. Il y a peu de jours, qu'arrivant sur le soir dans une petite bourgade, je fus fort étonné de me voir suivi de deux Néophytes, qui portoient entre leurs bras un Gentil, percé de douze coups de lances, pour avoir été surpris cueillant deux ou trois épis de millet. Je le trouvai tout couvert de son sang, sans pouls & sans parole : quelques petits remedes que je lui donnai, le firent revenir; & lui ayant annoncé Jesus-Christ & la vertu du baptême, il me demanda avec instance de le recevoir. Je l'y disposai autant que son état le permettoit, & je me hâtai ensuite de le baptiser, dans la crainte qu'il n'expirât entre mes bras. Il se trouva là par hasard un homme qui se disoit Mé-

decin, je lui donnai quelques fanons, afin qu'il bandât les plaies de ce pauvre moribond, & qu'il en prît tout le soin possible. Je passai le reste de la nuit, partie à confesser un grand nombre de Néophytes, partie à administrer les derniers Sacremens à quelques malades.

Je partis le lendemain de grand matin pour un autre endroit, dont le besoin étoit plus pressant. A peine fus-je arrivé, que ma cabane & la petite Eglise furent environnées de quinze voleurs : comme elles étoient enfermées d'une haie vive très-difficile à forcer & que d'ailleurs deux Néophytes, qui s'y trouverent, firent assez bonne contenance, les voleurs se retirerent, & j'eus le loisir de rassembler les Chrétiens d'alentour. Je visitai ceux qui étoient malades, & je célébrai avec les autres la fête de tous le Saints.

Je ne pus demeurer que deux jours parmi eux; ma présence étoit nécessaire dans une autre contrée assez éloignée, où il y avoit encore plusieurs malades. Mais je fus bien surpris, lorsqu'en sortant de ma cabane, j'apperçus ce pauvre homme dont je viens de parler, & que je croyois mort de ses blessures. Ses plaies étoient fermées, & de tous

les coups de lance qu'il avoit reçus, il n'y en avoit qu'un ſeul qui lui fît de la douleur. Il n'étoit venu me trouver dans cet état, que par l'impatience qu'il avoit de ſe faire inſtruire : mais ne pouvant le ſatisfaire moi-même, je le mis entre les mains d'un Catéchiſte, avec ordre de me l'amener dès que je ſerois de retour, afin de ſuppléer aux cérémonies du baptême, que je n'avois pas eu le temps de faire, à cauſe du danger extrême oû il étoit.

Je partis donc pour pénétrer plus avant dans le pays des voleurs, car c'eſt ainſi que s'appelle le lieu que je parcours maintenant : il me fallut traverſer une grande forêt avec beaucoup de riſque : dans l'eſpace de deux lieues, on me montra divers endroits où il s'étoit fait tout récemment pluſieurs maſſacres. Outre la parfaite confiance qu'un Miſſionnaire doit avoir en la protection de Dieu, je prends une précaution qui ne m'a pas été inutile ; c'eſt de me faire accompagner d'une peuplade à l'autre par quelqu'un de ces voleurs mêmes. C'eſt une loi inviolable parmi ces brigands de ne point attenter ſur ceux qui ſe mettent ſous la conduite de leurs compatriotes. Il arriva un jour que quel-

ques-uns d'eux voulant insulter des voyageurs accompagnés d'un guide, celui-ci se coupa sur le champ les deux oreilles, menaçant de se tuer lui-même, s'ils poussoient plus loin leur violence. Les voleurs furent obligés, selon l'usage du pays, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le guide d'en demeurer là, de se conserver la vie, pour n'être pas contraints d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre & qui vous surprendra : mais vous devez sçavoir que parmi ces peuples la loi du talion regne dans toute sa vigueur. S'il survient entr'eux quelque querelle, & que l'un, par exemple, s'arrache un œil ou se tue, il faut que l'autre en fasse autant, ou à soi-même, ou à quelqu'un de ses parens. Les femmes portent encore plus loin cette barbarie. Pour un léger affront qu'on leur aura fait, pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront se casser la tête contre la porte de celle qui les a offensées; & celle-ci est obligée aussi-tôt de se traiter de la même façon : si l'une s'empoisonne en buvant le suc de quelque herbe venimeuse, l'autre qui a donné sujet à cette mort violente, doit s'em-

poisonner aussi; autrement on brulera sa maison, on pillera ses bestiaux, & on lui fera toute sorte de mauvais traitemens, jusqu'à ce que la satisfaction soit faite.

Ils étendent cette cruauté jusques sur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps qu'à quelques pas de cette Eglise, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, deux de ces barbares ayant pris querelle ensemble, l'un d'eux courut à sa maison, y prit un enfant d'environ quatre ans, & vint, en présence de son ennemi, lui écraser la tête entre deux pierres. Celui-ci, sans s'émouvoir, prend sa fille qui n'avoit qne neuf ans & lui plonge le poignard dans le sein : *Ton enfant*, dit-il ensuite, *n'avoit que quatre ans, ma fille en avoit neuf, donne moi une victime qui égale la mienne.* Je le veux bien, répondit l'autre; & voyant à ses côtés son fils aîné, qu'il étoit prêt de marier, il lui donne quatre où cinq coups de poignard : non content d'avoir répandu le sang de ses deux fils, il tue encore sa femme, pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin une petite fille, & un jeune enfant qui étoit à la mammelle, furent encore égorgés; de sorte que dans un seul

jour ſept perſonnes furent ſacrifiées à la vengeance de deux hommes altérés de ſang, & plus cruels que les bêtes les plus féroces.

J'ai actuellement dans mon Egliſe un jeune homme qui s'eſt réfugié parmi nos Chrétiens, bleſſé d'un coup de lance que lui avoit porté ſon pere pour le tuer, & pour contraindre par là ſon ennemi à tuer de même ſon propre fils. Ce barbare avoit déja poignardé deux de ſes enfans dans d'autres occaſions & pour le même deſſein. Des exemples ſi atroces vous paroîtront tenir plus de la fable que de la vérité: mais ſoyez perſuadé que loin d'exagérer, je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne ſont pas moins tragiques. Il faut pourtant avouer qu'une coutume ſi contraire à l'humanité, n'a lieu que dans la Caſte des voleurs, & même que parmi eux pluſieurs évitent les conteſtations, de crainte d'en venir à de ſi dures extrémités. J'en ſçai qui, ayant eu diſpute avec d'autres prêts à exercer une telle barbarie, leur ont enlevé leurs enfans, pour les empêcher de les égorger, & pour n'être pas obligés eux-mêmes de maſſacrer les leurs.

Ces voleurs ſont les maîtres abſolus

de toute cette contrée : ils ne paient ni taille ni tribut au Prince ; ils ſortent de leurs bois toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à ſix cens perſonnes, & vont piller les peuplades de ſa dépendance. En vain juſqu'ici a-t-il voulu les réduire. Il y a cinq ou ſix ans qu'il mena contr'eux toutes ſes troupes ; il pénétra juſques dans leurs bois, & après avoir fait un grand carnage de ces rebelles, il éleva une forteresse, où il mit une bonne garniſon pour les contenir dans leur devoir ; mais ils ſecouerent bientôt le joug. S'étant raſſemblés environ un an après cette expédition, ils ſurprirent la forteresse, la raſerent, ayant paſſé au fil de l'épée toute la garniſon, & demeurerent les maîtres de tout le pays.

Depuis ce temps-là ils répandent partout l'effroi & la conſternation. A ce moment on vient de m'apprendre qu'un de leurs partis pilla, il y a quatre jours, une grande peuplade, & que les habitans s'étant mis en défenſe, le plus fervent de mes Néophytes y fut tué d'une maniere cruelle ; il n'y a gueres qu'un mois qu'un de ſes parens plein de ferveur & de piété, eut le même ſort dans une bourgade voiſine. On compte plus

de cent grandes peuplades que ces brigands ont entiérement ravagées cette année.

Quoiqu'il ſoit difficile que la foi faſſe de grands progrès dans un lieu où regnent des coutumes ſi déteſtables, j'y ai cependant un aſſez grand nombre de Néophytes, ſur-tout à *Velleour*, qui ſignifie en leur langue, peuplade blanche. Ce qui m'a rempli de conſolation dans le peu de ſéjour que j'y ai fait, c'eſt de voir qu'au centre même du vol & de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux Fideles qui participe aux brigandages de leurs compatriotes.

J'y ai eu pourtant un vrai ſujet de douleur. Un des Idolâtres de cette grande peuplade me paroiſſoit porté à embraſſer le Chriſtianiſme; il n'a aucun des obſtacles qui en éloignent tant d'autres de ſa caſte. Sa femme & ſes enfans ſont déja Chrétiens, & s'ils manquent à faire chaque jour leurs prieres ordinaires, il leur en fait auſſi-tôt une ſévere réprimande; à force de les entendre réciter, il les a fort bien appriſes. Enfin il n'adore point d'idoles, ni aucune des fauſſes Divinités qu'on invoque dans le pays. Avec de ſi belles diſpoſitions, je croyois n'avoir nulle peine à le gagner entiére-

ment à Jesus-Christ. Cependant quand je lui parlai de la nécessité du baptême & de l'impossibilité où il étoit de faire son salut, s'il ne se faisoit Chrétien; il me parut incertain & chancelant sur le parti qu'il avoit à prendre. Je l'embrassai plusieurs fois, en lui disant tout ce que je croyois pouvoir le toucher davantage; mes paroles arracherent quelques larmes de ses yeux, mais elles ne purent arracher l'irrésolution de son cœur.

Voilà, mon Révérend Pere, de ces croix auxquelles un Missionnaire est bien plus sensible, qu'à celles que le climat, ou que la persécution des Infideles fait souffrir. J'en ai eu beaucoup d'autres dont je voudrois vous faire le détail, sur-tout ces dernieres années que la guerre, la famine & les maladies contagieuses ont désolé tout le pays; mais la crainte que ma lettre n'arrive pas à Pondichery avant le départ des vaisseaux, m'oblige à la finir malgré moi.

J'espere tirer de grands secours des Catéchistes entretenus par les libéralités des personnes vertueuses, qui se sont adressées à vous pour me faire tenir leurs aumônes; elles auront par-là devant Dieu le mérite d'avoir contribué à la conversion & au salut de plusieurs Infi-

deles : aidez-moi à leur en témoigner ma reconnoissance.

J'oubliois de répondre à une question que votre Révérence me fait ; sçavoir, s'il y a des athées parmi ces peuples. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à la vérité il y a une secte de gens qui font, ce semble, profession de ne reconnoître aucune Divinité, & qu'on appelle *Naxtagher*, mais cette secte a très-peu de partisans. A parler en général, tous les peuples de l'Inde adorent quelque Divinité ; mais hélas ! qu'ils sont éloignés de la connoissance du vrai Dieu ! Aveuglés par leurs passions encore plus que par le Démon, ils se forment des idées monstrueuses de l'Être suprême, & vous ne sçauriez vous figurer à quelles infâmes créatures ils prodiguent les honneurs divins. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité d'idolâtrie plus grossiere & plus abominable que l'idolâtrie Indienne. Ne me demandez point quelles sont leurs principales erreurs, on ne peut les entendre sans rougir, & certainement vous ne perdez rien en les ignorant. Priez seulement le Seigneur qu'il me donne la vertu, le courage & les autres talens nécessaires au Ministere dont il a daigné me char-

ger, & qu'il m'envoie du secours pour m'aider à recueillir une si riche moisson. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

LETTRE

Du Pere Papin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Bengale, le 18 Décembre 1709.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai compris par la derniere lettre que j'ai reçu de votre Révérence, que je lui ferois plaisir de lui communiquer les remarques que j'ai faites sus les diverses choses qui m'ont frappé dans ce pays; je voudrois que mes occupations m'eussent permis de vous satisfaire au point que vous le desirez. Ce que je vous en écris aujourd'hui, n'est qu'un petit essai de ce que je pourrai vous envoyer dans la suite, si vous me témoignez que vous en soyez content.

Au reste ce pays-ci est de tous ceux

que je connoiſſe, celui qui fournit plus de matiere à écrire ſur les arts méchaniques & ſur la Médecine. Les ouvriers y ont une adreſſe & une habileté qui ſurprend. Ils excellent ſur-tout à faire de la toile; elle eſt d'une ſi grande fineſſe, que des pieces fort longues & fort larges pourroient paſſer ſans peine au travers d'une bague.

Si vous déchiriez en deux une piece de mouſſeline, & que vous la donnaſſiez à raccommoder à nos Rentrayeurs, il vous ſeroit impoſſible de découvrir l'endroit où elle auroit été rejointe, quand même vous y auriez fait quelque marque pour le reconnoître; ils raſſemblent ſi adroitement les morceaux d'un vaſe de verre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'appercevoir qu'il ait été briſé.

Les Orfevres y travaillent en filagrane, avec beaucoup de délicateſſe; ils imitent parfaitement les ouvrages d'Europe, ſans que la forge dont ils ſe ſervent, ni leurs autres outils, leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont ſe ſervent les Tiſſerands, ne coûte pas davantage; & avec ce métier, on les voit accroupis au milieu de leur cour, ou ſur le bord du chemin, travailler à ces belles toiles

qui sont recherchées dans tout le monde.

On n'a pas besoin ici de vin pour faire de l'eau-de-vie ; on en fait avec du sirop, du sucre, quelques écorces & quelques racines, & cette eau-de-vie brûle mieux & est aussi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs, & on dore fort bien sur le verre. Je vous avoue que j'ai été surpris en voyant certains vases de leur façon, propres à rafraîchir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble.

Nos bateliers rament d'une maniere bien différente des vôtres ; c'est avec le pied qu'ils font jouer l'aviron, & leurs mains leur servent d'*hypomochlion* (1).

La liqueur que les Teinturiers emploient ne perd rien de sa couleur à la lescive.

Les Laboureurs en Europe piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer ; les nôtres ne font simplement que leur tordre la queue. Ces animaux sont très-dociles, ils sont instruits à se coucher & à se relever pour prendre & pour déposer leur charge.

---

(1) Ce mot signifie point d'appui, ce qu'on met sous le levier pour le faire jouer.

On ſe ſert ici d'une eſpece de moulin à bras pour rompre les cannes de ſucre, qui ne revient pas à dix ſols.

Un Emouleur fabrique lui-même ſa pierre avec de la lacque & de l'émeril.

Un Maçon carrelera la plus grande ſalle d'une eſpece de ciment, qu'il fait avec de la brique pilée & de la chaux, ſans qu'il paroiſſe autre choſe qu'une ſeule pierre, beaucoup plus dure que le tuf.

J'ai vu faire une eſpece d'auvent, long de quarante pieds, large de huit, & épais de quatre à cinq pouces, qu'on éleva en ma préſence, & qu'on attacha à la muraille par un ſeul côté, ſans y mettre aucun autre appui.

C'eſt avec une corde à pluſieurs nœuds que les Pilotes prennent hauteur; ils en mettent un bout entre les dents, & par le moyen d'un bois qui eſt enfilé dans la corde, ils obſervent facilement la queue de la petite Ourſe, qui s'appelle communément l'étoile du Nord, ou l'étoile Polaire.

La chaux ſe fait d'ordinaire avec des coquillages de mer; celle qui ſe fait de coquilles de limaçon ſert à blanchir les maiſons, & celle de pierres, à mâcher avec des feuilles de Bétel. On en voit qui en prennent par jour gros comme un œuf.

Le beurre se fait dans le premier pot qui tombe sous la main : on fend un bâton en quatre, & on l'étend à proportion du pot où est le lait ; ensuite on tourne en divers sens ce bâton par le moyen d'une corde qui y est attachée ; & au bout de quelque temps le beurre se trouve fait.

Ceux qui vendent le beurre, ont le secret de le faire passer pour frais, quand il est vieux & qu'il sent le rance. Pour cela on le fait fondre, on y jette ensuite du lait aigre & caillé, & huit heures après on le retire en grumeaux, en le passant par un linge.

Les Chymistes emploient le premier pot qu'ils trouvent pour révivifier le cynabre, & les autres préparations du mercure ; ce qu'ils font d'une maniere fort simple. Ils n'ont point de peine à réduire en poudre tous les métaux ; j'en ai été témoin moi-même ; ils font grand cas du talc & du cuivre jaune, qui consume, à ce qu'ils disent, les humeurs les plus visqueuses, & qui leve les obstructions les plus opiniâtres.

Les Médecins sont plus réservés que ceux d'Europe à se servir du soufre ; ils le corrigent avec le beurre ; ils font aussi jetter un bouillon au poivre long,

& font cuire le pignon d'inde dans le lait. Ils emploient avec ſuccès contre les fievres, l'aconit corrigé dans l'urine de vache, & l'orpiment corrigé dans le ſuc de limon.

Un Médecin n'eſt point admis à traiter un malade, s'il ne devine ſon mal, & quelle eſt l'humeur qui prédomine en lui; c'eſt ce qu'ils connoiſſent aiſément en tâtant le pouls du malade. Et il ne faut pas dire qu'il eſt facile de s'y tromper, car c'eſt une ſcience dont j'ai moi-même quelque expérience.

Les maladies principales qui regnent dans ce pays-ci, ſont 1°. le *Mordechin*, ou le *Coléramorbus*; le remede qu'on emploie pour guérir ce mal, eſt d'empêcher de boire celui qui en eſt attaqué, & de lui brûler la plante des pieds; 2°. Le *Sonipat*, ou la léthargie, qui ſe guérit en mettant dans les yeux du piment broyé avec du vinaigre; 3°. le *Pilhaï*, ou l'obſtruction de la rate, qui n'a point de remede ſpécifique, ſi ce n'eſt celui des *Joghis* (1). Ils font une petite inciſion ſur la rate, enſuite ils inſerent une longue aiguille entre la chair & la peau; c'eſt par cette inciſion, qu'en ſuçant

(1) Pénitens Indiens.

avec un bout de corne, ils tirent une certaine graiſſe qui reſſemble à du pus.

La plupart des Médecins ont coutume de jetter une goute d'huile dans l'urine du malade : ſi elle ſe répand, c'eſt, diſent-ils, une marque qu'il eſt fort échauffé au-dedans ; ſi, au contraire, elle demeure en ſon entier, c'eſt ſigne qu'il manque de chaleur.

Le commun du peuple a des remedes fort ſimples. Pour la migraine, ils prennent, en forme de tabac, la poudre de l'écorce ſeche d'une grenade broyée avec quatre grains de poivre. Pour le mal de tête ordinaire, ils font ſentir, dans un nouet (1), un mêlange de ſel armoniac, de chaux & d'eau. Les vertiges qui viennent d'un ſang froid & groſſier, ſe guériſſent en buvant du vin, où on a laiſſé tremper quelques grains d'encens. Pour la ſurdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, ils font inſtiller une goute de jus de limon dans l'oreille. Quand on a le cerveau engagé & chargé de pituite, on ſent, dans un nouet, le cumin noir pillé. Pour le mal de dents, une pâte

(1) On appelle ainſi un paquet de quelque drogue enfermée dans un nœud de linge.

faite avec de la mie de pain, & de la graine de ſtramonia, miſe ſur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait ſentir la matricaire ou l'abſynthe broyée, à celui qui a une hémoragie. Pour la chaleur de poitrine & le crachement de ſang, ils induiſent un giraumont (1) de pâte qu'ils font cuire au four, & boivent l'eau qui en ſort. Pour la colique ventueuſe & pituiteuſe, ils donnent à boire quatre cuillerées d'eau, où on a fait bouillir de l'anis & un peu de gingembre, à diminution de moitié. Ils pilent auſſi l'oignon crû avec du gingembre, qu'ils prennent en ſe couchant, & qu'ils gardent dans la bouche pour en ſucer le jus. La feuille de concombre broyée les purge & les fait vomir, s'ils en boivent le jus. La difficulté d'uriner ſe guérit ici en buvant une cuillerée d'huile d'olive bien mêlée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc, & un peu de gingembre concaſſé qu'on avale avec du ſucre. J'en ai vu guérir les fievres qui commencent par le friſſon, en faiſant

(1) Fruit des Indes qui a la forme d'une calebaſſe, & qui a le goût de citrouille.

prendre au malade, avant l'accès, trois bonnes pilulles faites de gingembre, de cumin noir, & de poivre-long. Pour les fievres tierces, ils font prendre pendant trois jours trois cuillerées de jus de teucrium, ou de grosse germandrée, avec un peu de sel & de gingembre.

Ce n'est-là, mon Révérend Pere, qu'une ébauche des observations que j'ai faites sur les Arts & la Médecine de ce pays. Si vous en souhaitez de nouvelles, ou si vous voulez un plus grand éclaircissement sur celles que je vous envoye, vous n'aurez qu'à me l'écrire; je me ferai un plaisir de vous satisfaire, & de vous témoigner le respect avec lequel je suis dans l'union de vos saints sacrifices, &c.

SECONDE LETTRE DU PERE PAPIN.

À Chandernagor de Bengale, en l'année 1711.

JE continue à vous faire part des remarques que j'ai faites sur la maniere dont nos Indiens exercent la Médecine.

Leurs remedes ſont ſimples, & j'en ai vu ſouvent des effets extraordinaires.

Pour ſoulager ceux qui ſentent une grande douleur de tête avec des élancemens, nos Médecins de Bengale mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, & après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, & en frottent fortement la fontaine de la tête : ils diſent que rien n'eſt plus propre à rafraîchir le ſang. Ils donnent auſſi la même doſe à boire pour la rétention d'urine.

Ils traitent les éréſipeles de la tête en appliquant les ſang-ſuës ; & pour les faire mordre, ils les irritent en les tirant avec les doigts trempés dans du ſon mouillé.

La chaux éteinte eſt ici d'un aſſez grand uſage : ils l'appliquent aux temples pour le mal de tête qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement ſur les piquûres de ſcorpions, de frêlons, &c. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, & les vents, ils la mêlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une eſpece d'emplâtre, qui tombe de lui-même quand il a fait ſon opération. Avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur remede contre les vers du ventre, c'eſt un verre d'eau de chaux pris trois matins de ſuite. Pour les vers qui s'engendrent dans les playes, ils mêlent un peu de chaux avec le jus de tabac.

Le *Cucuma* ou *Terramerita*, n'eſt pas moins en uſage que la chaux. Ils s'en frottent le front, le dedans des mains, & le deſſous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de Haricots de Bengale broyée, miſe dans un nouet, (1) & ſentie pluſieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fievre tierce. J'ai vu depuis un mois un des nos Médecins qui donnoit dans un nouet la fleur entiere & non froiſſée de *Leukantemum* ou camomile blanche à ſentir pour le même mal; & deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet où il y avoit une herbe froiſſée avec les doigts, dont il touchoit légerement le front, les tempes, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où l'on a coutume de ſaigner, les poignets, le dedans & le dehors de la main,

(1) Un nouet eſt un linge noué, dans lequel on renferme la drogue qu'on veut ſentir ou faire bouillir.

l'umbilic, les lombes, les jarrets, le dessus & le dessous des pieds, & la région du cœur. L'accès fut médiocre, & la fievre ne revint plus. Je crois que ce nouet étoit rempli de feuilles de Haricots du pays, car ils n'employent pas ceux de l'Europe.

Je ne sçai pas où un Chirurgien Allemand, qui étoit sur les vaisseaux Hollandois, avoit appris que les haricots sont très-utiles contre le scorbut : il en ordonnoit le bouillon aux plus malades ; aux autres, il les faisoit manger fricassés avec de l'huile, & il les guérissoit.

Les habiles Médecins jugent de la grandeur du mal par le poul, le commun en juge par le froid ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans quand la chaleur domine au-dehors. Alors ils sont inexorables, pour ne point permettre de boire, de crainte du *Sannipat ;* c'est une espece de léthargie, qui sans troubler beaucoup la raison, cause la mort en peu de temps.

De toutes les fiévres, ils ne craignent que la double tierce : pour celles qui commencent par le frisson & par le tremblement, ils font avaler une espece

pece de bouillie de ris cuit avec une cuillerée de poivre entier, & une tête d'ail concassée. Ce remede fait suer les malades, & les délivre de la soif. Quand on a froid au corps, & chaud aux mains & aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de suite, trois cuillerées du suc d'une petite herbe, que je crois être le Chamædris rampant, avec du jus de gingembre verd : peut-être que le gingembre sec avec du sucre auroit le même effet que le verd.

Il y en a qui pour décharger les poulmons d'une pituite crasse & visqueuse, veulent qu'on fume au lieu de tabac, l'écorce séche de la racine de Verveine. D'autres pour inciser cette humeur dans la toux, font torrefier parties égales de clous de canelle, de poivre-long qu'ils mêlent avec du miel corrigé par une tête de clou rougie au feu; cette composition étant faite, ils en mettent de temps en temps sur la langue.

J'ai vu des Persans qui pour nétoyer les vaisseaux salivaires & les amigdales, d'une humeur épaisse & gluante, se gargarisoient avec une décoction de lentilles, & ils s'en trouvoient bien.

Je connois un Indien qui a au milieu du front la cicatrice d'une profonde

brûlure qu'on lui fit à l'âge de douze ans pour le guérir de l'épilepsie. On le brûla jusqu'à l'os, avec un bouton d'or, dans le paroxisme, & il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remede plus aisé. Dans le commencement du paroxisme, ils appliquent derriere la tête, dans l'endroit où les deux gros muscles qui la relevent se séparent, deux ou quatre grosses sangsues; & si elles ne produisent rien, ils en ajoutent d'autres, jusqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis dès la veille au soir une cuillerée de cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concassé & grillé comme du café. Si c'est un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'*opium* avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils posent sur l'umbilic.

Ils froissent les écailles d'huître sur une pierre avec de l'eau, & ils en font un leniment, dont ils se servent pour l'enflure du scrotum: ils employent le même remede pour toutes les fluxions froides.

Quand ils veulent faire suer un malade, ils le font asseoir sur un siége, ils lui couvrent tout le corps excepté la

tête, & deſſous ils mettent de l'eau chaude où l'on a fait bouillir la *Stramonia*, la groſſe Germandrée, l'*Eryſſimum*, &c. Je crois qu'ils y mettroient du buis s'ils en avoient, car le buis épineux que nous avons à Bengale, n'a pas la même vertu que le buis qui croît en Europe.

Il y a ici une maladie aſſez commune, accompagnée de ſueurs extraordinaires qui caûſent la mort. Le remede eſt de donner des cordiaux, & de ſemer dans le lit du malade quantité de ſemence de lin, laquelle mêlée avec la ſueur, fait un mucilage qui reſſerre les pores par ſa froideur.

Pour guérir les dartres, ils mettent une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerées de jus de limon, & ils en baſſinent l'endroit où eſt la dartre. On en eſt guéri en trois ſemaines ; on ſent de la fraîcheur en appliquant ce remede.

Ils guériſſent le *Panaris* fort aiſément. Ils font mortifier ſur la braiſe un morceau de la feuille d'une eſpece de lys qui croît à Bengale : ils le mettent ſur le mal deux fois le jour : au bout de trois jours le pus eſt formé. Ce remede cauſe beaucoup de douleur. Ils employent le même remede pour réſoudre les fron-

cles & les duretés, & pour les faire percer. Je m'en ſuis ſervi moi-même pour un abcès caché ſous les muſcles du bras : je le fis ſortir avec un cataplaſme d'oignons, & de gingembre verd fricaſſés dans l'huile de moutarde. Quand l'abcès parut, les feuilles de lys le diſſiperent entiérement. Ce cataplaſme ſe met ſur les parties attaquées de la goutte, & ſur le ventre pour la colique venteuſe.

Le ſcorbut n'eſt pas inconnu dans ces contrées : on le nomme *Jari*. Nos Médecins purgent d'abord celui qui en eſt attaqué, après quoi ils lui font boire une liqueur compoſée de jus d'oignon, de gingembre verd, & de grand baſilic, parties égales. Leur gargariſme ſe fait avec du miel & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulceres qui ſont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun, qu'on appelle *Agrom*. La langue ſe fend & ſe coupe en pluſieurs endroits : elle eſt quelquefois rude, & ſemée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, à ce qu'ils diſent, d'une grande chaleur d'eſtomach. Pour remede, ils donnent à mâcher du baſilic à graine noire ; ou bien ils en font avaler le ſuc ferré avec la tête

d'un clou. Quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse mente.

Il y a encore ici une sorte d'ulceres, qu'ils appellent fourmilliere de vers: & en effet, ce sont plusieurs ulceres qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers: l'un se guérit & l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent sur la partie malade de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits, & sur le plomb ils attachent des figues du pays bien mûres: les vers passent par les trous du plomb & se jettent dans le fruit qu'on ôte aussitôt; & alors l'ulcere se guérit.

Un Chirurgien du pays m'a dit, il y a peu de jours, qu'il venoit de guérir un ulcere corrosif & très-infect qu'avoit un Indien au-dessus du pied, en lui mettant une couche de tabac grossiérement pulvérisé de l'épaisseur d'une piéce de quinze sols, & du sel pilé d'une égale épaisseur. On lui appliqua ce remede tous les matins; & il fut guéri en vingt jours.

LETTRE

Du Pere Faure, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Boësse, de la même Compagnie.

A la sortie du Détroit de Malaca, dans le golfe de Bengale, à bord de Lys-Brillac, le 17 Janvier 1711.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Je suis parti de France dans le dessein d'aller à la Chine où j'étois destiné par mes Supérieurs ; & vous n'ignorez pas l'attrait particulier que j'avois pour cette Mission. Je me vois maintenant comme fixé dans les Indes Orientales, m'étant engagé de travailler à la conversion d'un nouveau peuple qui habite un assez grand nombre d'Isles dans le golfe de Bengale, où on n'a pas pu encore porter la lumiere de l'Evangile. Ce changement vous surprendra, & peut-être ne serez-vous pas fâché de sçavoir ce qui a donné lieu à cette nouvelle entreprise.

Ce fut le cinquieme de Novembre 1708, que je m'embarquai avec le Pere Cazalets, ſur l'Aurore, frégate du Roi commandée par M. de la Rigaudiere, Officier d'un vrai mérite, & qui nous a comblé d'honnêtetés. Il en avoit déjà uſé de la même maniere à l'égard de pluſieurs autres Miſſionnaires de notre Compagnie qu'il a paſſés aux Indes, & nous ne ſçaurions trop lui en marquer notre reconnoiſſance.

Notre bâtiment étoit deſtiné à porter des ordres de la Cour d'Eſpagne en divers endroits de l'Amérique. Nous allâmes d'abord à Carthagene & enſuite à la Véra-Cruz. Delà nous continuâmes notre voyage par terre juſqu'à Mexico, où nous nous joignîmes à pluſieurs autres Miſſionnaires qui étoient ſur le point de partir pour les Philippines.

Nous mîmes à la voile le 30 de Mars 1709, au nombre de vingt-trois Jéſuites, & le 11 de Juin de la même année, nous découvrîmes les Iſles Marianes, conſacrées par le ſang de pluſieurs de nos Martyrs, dont le plus illuſtre a été le vénérable Pere Diego Luiz de Sanvitores, Fondateur de cette Miſſion. Nous ne fîmes de ſéjour qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour y pren-

dre quelques rafraîchiſſemens; mais nous n'en ſortîmes pas un pareil nombre de Jéſuites : on y en laiſſa ſix dont on avoit un extrême beſoin pour le ſoulagement des anciens Miſſionnaires, la plupart caſſés de vieilleſſe & hors d'état de vacquer aux fonctions de leur miniſtere.

Après avoir quitté les Iſles Marianes, il ne nous reſtoit plus que trois cens lieues à faire pour arriver aux Philippines. Les calmes qui nous prirent ſur la fin de notre navigation, déterminerent les Officiers & les Pilotes à gagner le port de *Palapa*, où ils avoient deſſein de reſter juſqu'au commencement de la mouſſon. C'eſt ce qui nous obligea de ſortir du vaiſſeau pour entrer dans de petits bâtimens, ſur leſquels nous pouvions ranger la terre de fort près, & pourſuivre notre voyage à couvert du vent.

Les Philippines nomment ces bâtimens *caracoas*. C'eſt une eſpece de petite galere à rames & à voiles, ayant ſur les côtés deux aîles faites de groſſes cannes pour rompre les vagues de la mer, & pour ſe ſoutenir ſur l'eau. Triſte & périlleuſe maniere de voguer, où durant trois ſemaines nous courûmes plus de riſque de périr, que nous n'en

avions courus en ſept mois de temps que nous mîmes à traverſer les vaſtes mers du nord & du ſud. Car des trois *caracoas*, ſur leſquelles on avoit diſtribué toute la troupe des Miſſionnaires, la plus grande fit naufrage, & ſept Jéſuites qui y étoient, auroient été engloutis dans les eaux, ſans les ſoins empreſſés que ſe donnerent les Indiens pour les ſauver à la nage.

Les deux autres *caracoas* dans l'une deſquelles je me trouvois, ne furent pas épargnées de la tempête. De ſorte que ne pouvant plus réſiſter à la fureur du vent, ni nous ſoutenir contre la violence du flot, nos Pilotes firent vent arriere, & mirent notre cap ſur un port que nous gagnâmes heureuſement.

Nous continuâmes notre route par terre juſqu'à *Carité*, petite ville éloignée de trois lieues de Manille. Nous eûmes la conſolation de paſſer par pluſieurs Paroiſſes de cette nouvelle Chrétienté, qui me paroît la plus floriſſante de toute l'Inde. J'admirai plus d'une fois la ferveur de ces peuples nouvellement convertis à la foi, & la docilité avec laquelle ils obéiſſent à la voix de leurs Paſteurs. La jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe ſe rend conſtamment deux ou trois

fois par jour à l'Eglise pour s'instruire des principes de la Religion, & pour y chanter les louanges de Dieu. Les chefs de famille se gouvernent dans leur domestique par l'avis des Missionnaires, & delà vient qu'on ne voit guere de différens parmi eux ; ou, s'il en survient quelqu'un, il se termine toujours sans procès, & pour l'ordinaire à la satisfaction des deux Parties. Presque tous ces Insulaires sont partagés en huit cens Paroisses que gouvernent différens Missionnaires, dont les travaux sont bien récompensés par les grands exemples de vertu que donnent leurs Néophites.

Quand je pense à l'état florissant de cette Mission, je le regarde comme l'effet du zele & de la piété des Rois d'Espagne, qui, en conquérant ces Isles, ont bien plus envisagé les intérêts de la Religion, que leurs intérêts propres : si toutefois les intérêts d'un Prince Chrétien peuvent se séparer de ceux de la Religion.

Je l'attribue ensuite au mérite personnel des Ecclésiastiques & des Religieux, qui ont cultivé jusqu'à présent, & qui cultivent encore cette portion de l'héritage de Jesus-Christ : car toutes les Communautés qui sont à Manille,

ont un ſoin particulier de ne fournir à cette Miſſion que d'excellens ſujets, dont le zele a toujours été ſoutenu par une conduite ſi réguliere, qu'elle a mérité à un fort grand nombre la glorieuſe réputation de Saint, & le précieux ſurnom d'Apôtre.

Enfin il me ſemble que ce qui a le plus contribué au bien de l'Egliſe des Philippines, c'eſt le partage qu'on y a fait de toutes ces Iſles entre les Prêtres ſéculiers & réguliers ; en ſorte que les uns ſe trouvent les ſeuls Paſteurs d'une Province, ſans que les autres y aient aucune part. Delà naît une paix inaltérable entre tous les ouvriers Evangéliques, qui, loin des diſputes & des conteſtations, s'occupent uniquement de la ſanctification des ames qui leur ont été confiées ; & qui ſont auſſi unis les uns avec les autres, que s'ils étoient tous du même Ordre.

Rien ne m'a plus touché à Manille que le courage extraordinaire qu'a fait paroître M. l'Abbé de Sidoti, qui vient de pénétrer heureuſement dans le Japon pour y prêcher l'Evangile. Les circonſtances d'une action ſi généreuſe ſont trop édifiantes, pour ne vous en pas faire le détail.

Il y a quelques années que ce digne Eccléſiaſtique partit de Rome, qui eſt le lieu de ſa naiſſance, pour ſe rendre à Manille, d'où il eſpéroit paſſer plus aiſément dans l'Empire du Japon. Il demeura deux ans aux Philippines dans l'exercice continuel de toutes les vertus d'un homme vraiment apoſtolique.

Aidé de la protection de M. le Gouverneur de Manille, il ſe fit conſtruire un vaiſſeau des aumônes qu'il avoit ramaſſées, & par-là il ſe trouva en état d'exécuter ſon entrepriſe.

Ce fut au mois d'Août de l'année 1709, qu'il partit de Manille avec D. Miguel de Eloriaga, Capitaine fort expérimenté, qui s'étoit offert de le conduire; & il arriva à la vue du Japon le 9 d'Octobre. Ils approcherent des terres le plus près qu'ils purent. Ayant apperçu une barque de pêcheurs, ils furent d'avis d'envoyer quelqu'un dans la chaloupe pour prendre langue. On ſe ſervit pour cela d'un Japonois Gentil qui accompagnoit M. de Sidoti, & qui avoit promis à M. le Gouverneur d'entrer avec le Miſſionnaire dans le Japon, & de le tenir caché, s'il en étoit beſoin. Le Japonois ayant abordé la barque des pêcheurs, leur parla quelque temps;

mais il fut tellement intimidé de leur réponſe, qu'il ne voulut jamais permettre aux Eſpagnols de s'approcher plus près des pêcheurs, quoique ceux-ci témoignaſſent par divers ſignes qu'il n'y avoit rien à craindre.

Le Japonois étant retourné au vaiſſeau, M. de Sidoti l'interrogea en préſence des Officiers Eſpagnols. Toute ſa réponſe fut qu'ils ne pourroient entrer dans le Japon ſans s'expoſer à un danger manifeſte d'être découverts; qu'ils n'auroient pas plutôt mis pied à terre, qu'on ſe ſaiſiroit d'eux pour les mener devant l'Empereur; & que ce Prince étant cruel & ſanguinaire, les feroit expirer ſur le champ dans les plus affreux ſupplices.

Le trouble qui parut ſur ſon viſage, & quelques paroles qui lui échapperent, firent juger qu'il avoit communiqué aux pêcheurs Japonois le deſſein de M. de Sidoti: ſur quoi cet Abbé ſe retira à l'écart pour prier le Seigneur de lui inſpirer le parti qu'il avoit à prendre. Il récita ſon office avec beaucoup de tranquillité, & fit enſuite ſa méditation.

Sur les cinq heures du ſoir, ſes prieres finies, il vint trouver le Capitaine, pour lui faire part de ſa derniere réſolution.

« L'heureux moment eſt venu, Monſieur,
» lui dit-il, après lequel je ſoupire
» depuis tant d'années : nous voilà aux
» portes du Japon ; il eſt temps de diſ-
» poſer toutes choſes pour me mettre
» dans une terre ſi deſirée : vous
» avez eu la générosité de me conduire
» à travers une mer qui vous étoit in-
» connue, & que tant de naufrages ont
» rendue fameuſe ; daignez achever
» votre ouvrage, laiſſez-moi ſeul au
» milieu d'un peuple qui, à la vérité,
» eſt ennemi du nom Chrétien, mais
» que j'eſpere ſoumettre au joug de
» l'Evangile : je m'appuie, non ſur mes
» propres forces, mais ſur la grace toute
» puiſſante de Jeſus-Chriſt, & ſur la
» protection de tant de Martyrs, qui,
» dans le ſiécle paſſé, verſerent leur
» ſang pour la défenſe de ſon nom ».

Quoique Dom Eloriaga fût très-diſ-
poſé à ſeconder les vœux de M. l'Abbé
de Sidoti, il ne laiſſa pas de lui re-
préſenter qu'il jugeoit plus à propos de
différer le débarquement de quelques
jours ; qu'il étoit probable que ſon
deſſein étoit connu de ces pêcheurs,
avec qui le Japonois Gentil s'étoit en-
tretenu ; qu'ils ne manqueroient pas de
l'obſerver, afin de ſe ſaiſir de ſa per-

ſonne, auſſi-tôt qu'il auroit mis le pied ſur les terres du Japon ; qu'enfin on ne couroit aucun riſque de chercher un autre parage où il ſeroit plus sûr pour lui de débarquer.

Toutes ces raiſons ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de M. de Sidoti : il répondit au Capitaine, que le vent étant favorable, il falloit en profiter ; que plus on différeroit, plus on l'expoſeroit à être découvert ; que ſon parti étoit pris, & qu'il le conjuroit de ne point mettre d'obſtacle à l'œuvre de Dieu. Le Capitaine ſe rendit aux inſtances du Miſſionnaire, & fit diſpoſer toutes choſes pour le mettre à terre durant l'obſcurité de la nuit.

Cependant M. l'Abbé de Sidoti écrivit pluſieurs lettres : il récita le chapelet avec tous les gens de l'équipage, ſelon la coutume qui s'obſerve dans les vaiſſeaux Eſpagnols : il leur fit enſuite une courte exhortation, à la fin de laquelle il demanda publiquement pardon à tous les aſſiſtans, des mauvais exemples qu'il avoit pu leur donner, & en particulier aux enfans, de ne les avoir pas inſtruits avec aſſez de ſoin des principes de la doctrine Chrétienne,

Enfin, il baiſa les pieds des Officiers, des ſoldats & des eſclaves qui ſe trouverent dans le vaiſſeau.

Il étoit près de minuit, lorſqu'il deſcendit dans la chaloupe avec le Capitaine & ſept autres Eſpagnols qui voulurent l'accompagner. Il fut en oraiſon durant tout le trajet : enfin, il gagna la terre avec aſſez de peine, parce que la rive où il lui fallut aborder, étoit fort eſcarpée.

Auſſi-tôt qu'il fut ſorti de la chaloupe, il ſe proſterna pour baiſer la terre, & pour remercier Dieu de la grace qu'il lui avoit faite de ſurmonter toutes les difficultés qui s'oppoſoient à ſon entrée dans le Japon. Ceux qui l'accompagnoient, voulurent le ſuivre un peu avant dans les terres. Dom Carlos de Bonio qui étoit du nombre, & à qui on avoit confié le paquet de M. l'Abbé de Sidoti, eut la curioſité de voir ce qui y étoit contenu : il l'ouvrit, & il y trouva pour tout meuble une chapelle, une boîte qui renfermoit les ſaintes huiles, un bréviaire, l'imitation de Jeſus-Chriſt, deux Grammaires Japonoiſes, quelques autres livres de piété, un crucifix du Pere Michel Maſtrilly Jéſuite, un por-

trait de la ſainte Vierge, & diverſes eſtampes de Saints (1).

Après avoir marché quelque temps enſemble, il fallut ſe ſéparer. Ce fut avec bien de la peine que Dom Eloriaga obligea M. l'Abbé de Sidoti à recevoir par aumône quelques pieces d'or, dont il pourroit avoir beſoin pour engager les Japonois à lui être favorables. Tandis qu'il avançoit dans les terres, les Eſpagnols regagnerent le rivage, & entrerent dans leur chaloupe. Ils ne joignirent leur vaiſſeau que vers les huit heures du matin; & après avoir couru quelques riſques ſur des pointes de rochers & ſur des bancs de ſable, ils arriverent enfin à Manille le 18 d'Octobre.

Le même Capitaine Dom Eloriaga partit le mois paſſé avec le Pere Sicardi, & un autre Miſſionnaire Jéſuite, pour aller découvrir les Iſles de *los Palaos*, qu'on appelle autrement les nouvelles Philippines. Le Pere Serrano, avec pluſieurs autres Jéſuites, ſe diſpoſe à ſuivre ces deux Miſſionnaires, pour

(1) Voyez à la fin de cette lettre une note ſur l'Abbé Sidoti. Elle eſt trop longue pour être placée ici à la marge.

travailler avec eux à la converſion d'un grand peuple qui habite ces Iſles nouvellement découvertes.

Je me flattois, en arrivant à Manille, de me voir bientôt à la Chine, où j'aſpirois depuis ſi long-temps, & dont nous n'étions éloignés que de deux cens cinquante lieues. Quelques obſtacles qui ſurvinrent, me déterminerent à prendre ma route par les Indes Orientales, & à profiter de la commodité d'un vaiſſeau qui faiſoit voile vers la côte de Coromandel. Je me ſéparai du Pere Cazalets, qui, de ſon côté, prit des meſures avec le Pere Nyel, pour s'embarquer ſur les premiers vaiſſeaux qui iroient de Manille à la Chine.

En prenant ce parti, je m'engageois à faire encore plus de ſeize cens lieues; mais j'étois ſoutenu par l'eſpérance que mon voyage ſeroit terminé en moins d'un an. Il ſe termina en effet bien plutôt & d'une autre maniere que je n'eſpérois : car peu après mon arrivée aux Indes, je pris de nouveaux engagemens avec les Supérieurs de ce pays-là, pour l'exécution du projet qu'on avoit formé depuis long-temps d'annoncer Jeſus-Chriſt aux Infideles qui habitent les Iſles de Nicobar.

Ces Isles sont situées à l'entrée du grand golfe de Bengale, vis-à-vis l'une des embouchures du détroit de Malaca. Elles s'étendent depuis le septiéme degré jusques vers le dixiéme de la latitude nord. La principale de ces Isles s'appelle *Nicobar*, & elle donne son nom à toutes les autres, quoiqu'elles aient outre cela un nom particulier. Comme c'est à celle-là que vont mouiller les vaisseaux des Indes, & que les peuples qui l'habitent, paroissent plus traitables que ceux des autres Isles, nous avons jugé à propos d'y faire notre premier établissement.

Voici ce que j'ai appris de ces Isles, sur le rapport de ceux qui en ont quelque connoissance. L'Isle de *Nicobar* n'est éloignée d'*Achen* que de trente lieues. Son terroir, de même que celui des autres Isles, est assez fertile en diverses sortes de fruits : mais il n'y croît ni bled, ni ris, ni aucune autre sorte de grain ; on s'y nourrit de fruits, de poissons & de racines fort insipides appellées *ignames*. Il y a pourtant des poules & des cochons en assez grande quantité : mais ces Insulaires n'en mangent point ; ils les trafiquent, lorsque quelque vaisseau passe, pour du fer, du tabac & de la

toile : ils vendent de la même maniere leurs fruits, & leurs perroquets qui sont fort estimés dans l'Inde, parce qu'il n'y en a point qui parlent si distinctement. On y trouve encore de l'ambre & de l'étain, & c'est à quoi se terminent toutes leurs richesses.

Tout ce que j'ai pu connoître de la Religion des Nicobarins, c'est qu'ils adorent la lune, & qu'ils craignent fort les démons dont ils ont quelque grossiere idée. Ils ne sont point divisés en diverses castes ou tribus, comme les peuples de Malabar & de Coromandel. Les Mahométans même n'ont pu y pénétrer, bien qu'ils se soient répandus si aisément dans toute l'Inde, au grand préjudice du Christianisme. On n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux. Il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers, pour lesquelles ces Insulaires ont une grande vénération, & où ils n'osent entrer de peur d'y être maltraités du démon.

Je ne vous dirai rien des mœurs, de la police & du gouvernement des Nicobarins, car personne n'a pénétré assez avant dans leur pays, pour en être bien instruit. Si je suis assez heureux

pour en être écouté, & pour leur faire goûter les vérités que je vais leur prêcher, j'aurai ſoin de vous informer exactement de tout ce qui les regarde.

Lorſque j'arrivai à Pondichery, on penſoit ſérieuſement aux moyens de travailler à la converſion de ces Inſulaires. Mais comme on ne vouloit pas ôter à la Miſſion de *Carnate*, ni à celle de *Maduré*, les ouvriers qui y étoient néceſſaires, on attendoit de nouveaux ſecours pour cette entrepriſe. L'ayant ſçu, je m'offris aux Supérieurs, je les preſſai même, & ils ſe rendirent à mes inſtances. J'eus donc le bonheur d'être choiſi avec le Pere Bonnet pour mettre la premiere main à une ſi bonne œuvre, dès qu'il ſe trouveroit une occaſion de paſſer à ces Iſles.

Nous attendions avec impatience que quelques vaiſſeaux fiſſent voile vers le détroit de Malaca, lorſque tout à coup on en vit mouiller quatre, dont deux étoient deſtinés à aller croiſer dans ce détroit. Cette petite eſcadre étoit commandée par M. Raoul, à qui nous fîmes l'ouverture de notre deſſein. Il l'approuva, & nous accorda avec bonté la grace que nous lui demandions, de nous recevoir dans quelqu'un de ſes

vaiſſeaux. J'entrai en qualité d'Aumônier dans le Lys-Brillac que commandoit M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le Pere Bonnet avec lui dans le Maurepas.

Après deux mois employés en diverſes courſes qu'il eſt inutile de rapporter, nous mîmes à la voile pour repaſſer devant Malaca, & doubler un Cap appellé *Rachado*. Nous ſerons bientôt à la vue des Iſles de *Nicobar*, où j'eſpere, avec la grace du Seigneur, m'employer tout entier à la converſion de ce pauvre peuple qui m'eſt échu en partage. Dieu qui a toujours uſé envers moi de ſes grandes miſéricordes, m'inſpire une pleine confiance en ſa toute-puiſſante protection: & c'eſt ce qui me fait envisager ſans crainte les périls que nous allons courir au milieu d'une nation barbare.

Que je ſerois heureux, mon Révérend Pere, ſi, quand vous recevrez ma lettre, j'avois déja été digne de ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt: mais vous me connoiſſez trop bien, pour n'être pas perſuadé qu'une pareille grace eſt réſervée à d'autres qui la méritent mieux que moi. Quoi qu'il en ſoit de mon ſort à venir, vous apprendrez l'an pro-

chain de mes nouvelles, ou par mes propres lettres, si je suis encore en vie, ou par les lettres de nos Peres de Pondichery, si je ne suis plus en état de vous écrire moi-même. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices, &c.

Voici ce qu'on a appris depuis le débarquement des deux Missionnaires dans les Isles de Nicobar. Au retour du détroit de Malaca, les deux vaisseaux passerent, par sept dégrés de la ligne, à la vue d'une des Isles que M. du Demaine alla ranger. Il fit aussi-tôt équiper sa chaloupe pour mettre les Peres à bord de cette Isle. La séparation ne se put faire sans beaucoup de larmes. Tout l'équipage fut attendri de voir avec quelle joie les deux Missionnaires alloient se livrer à la merci d'un peuple féroce, dans des Isles si peu pratiquées, & tout-à-fait dépourvues des choses nécessaires à la vie. Le vaisseau mit en pane, & tout le monde conduisit des yeux la chaloupe qui côtoya l'Isle fort long-temps, sans pouvoir trouver d'endroit où débarquer, ensorte même que l'Officier qui commandoit la chaloupe, songeoit déja à retourner à son vaisseau.

Les Peres le conjurerent avec instance de ne point perdre courage : ils côtoyerent donc l'Isle encore quelque temps, & enfin on trouva un lieu assez commode, où l'on fit débarquer les Missionnaires, avec un petit coffre où étoit leur chapelle & un sac de riz dont M. du Demaine leur avoit fait présent. Aussi-tôt qu'ils se virent dans l'Isle, ils se mirent à genoux, firent leur priere & baiserent la terre avec respect, pour en prendre possession au nom de Jesus-Christ. Ensuite, après avoir caché leur chapelle & leur sac de riz, ils s'enfoncerent dans les bois, pour y aller chercher les Insulaires. Nous n'apprendrons quel aura été leur sort, que par les premiers vaisseaux qui passeront par là. On a sçu seulement ces particularités de M. du Demaine, qui a ajouté qu'avant que de débarquer les Missionnaires, il avoit apperçu un de ces Barbares, les fléches en main, qui, après les avoir regardés fiérement, & assez longtemps, s'étoit ensuite retiré dans le fond du bois.

NOTE.

Ce fut dans la grande isle Nicobare appellée Chambolan, la plus près d'Achen, que débarquerent

querent d'abord les deux Miſſionnaires. Ils employerent environ deux ans & demi à y prêcher l'Evangile ; mais on ne peut pas dire au juſte quel fut le fruit de leurs prédications.

De-là ils paſſerent aux autres iſles, & principalement à celle qui s'appelle Nicobary, laquelle eſt ſituée par les huit degrés trente minutes de latitude nord. Ces Inſulaires ſont doux, affables & beaucoup plus traitables que les Peuples des iſles voiſines. Pendant dix mois de ſéjour que les Miſſionnaires firent dans cette iſle, ils y donnerent une ſi haute idée de leur vertu, que les habitans ne les virent partir qu'avec un regret extrême. Ces pauvres gens repréſenterent inutilement aux deux Peres le riſque qu'ils alloient courir de leur vie en s'abandonnant à des Peuples féroces & inhumains. Ils ne purent rien gagner ſur leur eſprit, & ils furent contraints, pour ne leur pas déplaire, de les conduire contre leur gré à Chambolan, ou à quelqu'autre iſle voiſine, car on n'a pas pu vérifier ce fait.

Les Miſſionnaires y furent à peine quinze jours qu'ils y finirent leur vie, ſans doute par une mort violente & cruelle, comme l'ont reproché dès-lors, & comme le reprochent encore aujourd'hui les habitans de Nicobary à ceux de Chambolan, & ceux-ci ne s'en défendent que par de mauvaiſes défaites.

Il ſemble même que l'image de leur crime eſt toujours préſente à leurs yeux : la frayeur les ſaiſit à la vue du pavillon blanc, lorſqu'un de nos brigantins parut dans le canal de Saint-Georges qui paſſe auprès de cette iſle. Ils furent même plus d'une heure ſans vouloir donner à bord, criant de leurs pirogues & priant en mauvais Portugais qu'on ne leur fît point de mal.

Nos gens qui ne sçavoient point encore ce qu'ils apprirent depuis dans les isles voisines, n'eurent pas de peine à leur promettre une sûreté entiere ; mais la contenance de ces barbares, lorsqu'on leur demanda des nouvelles des Missionnaires, fit juger que ces Peres avoient été massacrés. Le Chef des Indiens répondit en tremblant qu'il n'en avoit nulle connoissance, un autre le tira par le bras ; tous parurent déconcertés & consternés.

C'est ainsi que nos François vers 1715 quitterent l'isle de Chambolan, & passerent à Nicobary, où ils apprirent tout ce que nous venons de rapporter, & que nous avons extrait de l'Epître dédicatoire du treizieme recueil de l'ancienne édition.

Dans celle du 16[e] recueil il est encore fait mention de ces deux Missionnaires, & l'on rapporte qu'ils moururent accablés de diverses maladies, & sur-tout de maux d'estomac & de flux de ventre.

Seconde note.

Jean-Baptiste Sidoti, Prêtre, né à Palerme en Sicile, s'étant dès sa plus tendre jeunesse appliqué à apprendre à Rome la langue du Japon, obtint du Pape une Mission pour cet Empire, & partit en 1702 pour se rendre par l'Arabie aux Indes Orientales. Il arriva après beaucoup de peines & de fatigues à Manille ; de-là il fut transporté de nuit par une chaloupe Espagnole à Jaconissa sur les côtes du Japon..... Sidoti fut pris immédiatement après avoir débarqué & conduit à Nangasaki, où l'on pria les Hollandois du comptoir de se trouver à l'interrogatoire que Sidoti devoit subir......

Ils virent un grand homme sec, âgé d'environ

quarante ans, les fers aux mains, mais qui lui furent ôtés, pâle, les cheveux noirs, retroussés mal-proprement, à la maniere des Japonois..... Il portoit un habit de soie à la Japonoise par-dessus une chemise blanche, avec une petite chaîne d'or au col, au bout de laquelle pendoit une grande croix d'un bois brun avec un Christ doré; il tenoit à la main son chapelet & deux livres sous le bras. Dans un sac bleu qu'on lui avoit ôté, se trouvoit tout ce qui étoit nécessaire pour dire la Messe, les saintes huiles, un morceau de la vraie Croix, des ornemens, des médailles bénites, &c. Enfin le Bref du Pape, signé par le Cardinal de S. Clément....

Les réponses de Sidoti à son interrogatoire, loin de marquer le moindre égarement d'esprit, portoient au contraire l'empreinte d'un jugement sain & d'une constance singuliere. Lorsqu'on lui demanda s'il avoit déjà parlé de la Religion Chrétienne aux Japonois, il répondit en leur langue, qu'il parloit avec une extrême facilité : certainement, puisque c'est-là le but de mon voyage...... s'étant apperçu au milieu de son interrogatoire que les Japonois prenoient dans leurs mains plusieurs des pieces qui se trouvoient dans le sac bleu, il les pria de ne point toucher à ces choses sacrées, ce qui lui fut d'abord accordé. Les Gouverneurs eurent même la bonté de lui faire donner des habits plus convenables à la saison rigoureuse qui s'approchoit, après quoi il fut envoyé de Nangasaki à Jedo, où il resta quelques années en prison, & s'occupa constamment de la propagation de la foi; il baptisa même plusieurs Japonois qui le vinrent voir, ce qui étant parvenu à la connoissance du Gouvernement, on mit à mort tous les nou-

veaux convertis, & Sidoti fut muré dans un trou de quatre à cinq pieds de profondeur, où on lui donnoit à manger par une petite ouverture, jusqu'à ce qu'il mourût enfin de l'infection & de la pourriture. Voyez *les Recherches historiques sur l'état de la Religion Chrétienne au Japon, relativement à la Nation Hollandoise, par le Baron Onno-Swier de Haren. A Paris, chez Couturier pere, aux Galleries du Louvre, année 1778.*

LETTRE

Du Pere de Sant Jago, Missionnaire de la Compagnie de Jesus dans le Royaume de Maissour, aux Indes Orientales, au Révérend Pere Manoël Saray, Provincial de la Province de Goa.

A Capinagari, le 8 d'Août 1711.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Le Pere Dacunha est le premier Missionnaire que Votre Révérence ait envoyé dans la Mission de *Maissour*, depuis qu'elle gouverne la Province. Il a cultivé cette nouvelle vigne pendant trois ans, avec un zèle infatigable, au milieu de plusieurs persécutions, & il vient

enfin de mourir des blessures qu'il a reçues pour la défense des vérités de la foi. Je puis mieux que personne vous instruire des circonstances de sa mort, puisque j'ai été témoin oculaire de bien des choses, & que d'ailleurs j'en ai entendu beaucoup d'autres de la bouche même du Missionnaire, & de ceux qui ont été les fideles compagnons de ses travaux & de ses souffrances.

L'ancienne Eglise que le Pere Dacunha avoit sur les terres du Roi de *Cagonti*, ayant été brûlée par les Mahométans, il forma le dessein d'en construire une plus vaste, & qui pût contenir un plus grand peuple ; car le Christianisme faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Il n'eut pas de peine à en obtenir la permission du Chef de la Bourgade ; ainsi dès qu'il eut trouvé un lieu & une situation convenable, il commença la construction de l'édifice.

Comme il n'avoit pas encore de maison pour loger, il se retiroit dans un bois sous un arbre, où les Chrétiens lui avoient dressé une petite hutte de feuillages pour y être avec plus de décence & moins d'incommodité. Là une foule de Gentils venoit visiter le Missionnaire. Ils y étoient attirés en partie par

le bien qu'ils avoient entendu dire de lui, en partie parce qu'ils étoient charmés de ses discours sur la Religion. Plusieurs en furent touchés, & promirent d'embrasser le Christianisme. Quelques-uns même donnerent à leurs enfans la permission de recevoir le baptême.

Plusieurs *Dasseris*, Disciples du *Gourou*, qui est le Chef de la Religion auprès du Roi de *Cagonti*, vinrent de sa part trouver le Missionnaire pour entrer avec lui en dispute. La dispute roula sur deux articles : ils combattoient l'unité de Dieu, & ils prétendoient qu'il avoit un corps.

Il ne fut pas difficile au Missionnaire de les confondre, & leur confusion fut salutaire à plusieurs Gentils des autres Sectes qui étoient présens : la plupart en furent touchés, & presserent le Missionnaire de les instruire. Cependant les *Dasseris* si fiers avant la dispute, se retirerent tout interdits, & menacerent le Pere de venger bientôt l'affront qu'eux & leurs Divinités venoient de recevoir.

Les Chrétiens, attentifs à la conservation de leur Pasteur, le conjurerent d'aller passer les nuits dans son ancienne Eglise, quoiqu'il n'y eût plus que des murailles à demi brûlées : il leur pa-

roissoit que, parce qu'elle étoit dans le bourg, il y seroit plus en sûreté : mais le Pere ne fut point intimidé par ces menaces. Il se rassuroit principalement sur la réception gracieuse que lui avoit faite le *Délavay*, c'est-à-dire, le Général des troupes du Royaume, & sur les assurances qu'il lui avoit données de sa protection.

Sa nouvelle Eglise étant donc achevée, il songea à y célébrer la fête de l'Ascension, & compta pour rien les complots que les *Dasseris* ne cessoient de tramer secrettement. Les Chrétiens s'y étant rassemblés, il commença la messe : ce fut la premiere & la derniere qu'il dit dans cette Eglise.

Pendant la messe, on vit arriver quarante *Dasseris*, portant des bannieres & faisant sonner des timbales & des hauts-bois. Le Magistrat du lieu qui avoit permis l'ouverture de l'Eglise, envoya querir un des Chrétiens qui assistoit à la messe, & le fit partir en diligence pour la Cour. Il portoit au *Délavay* la nouvelle de ce qui se passoit, & devoit en rapporter des ordres. Le Pere, de son côté, après sa messe, fit une courte exhortation aux Chrétiens, afin de les

encourager à tout ſouffrir pour la cauſe de Jeſus-Chriſt.

Déja une partie des *Daſſeris* étoit arrivée, & s'étoit placée devant la porte de l'Egliſe, pour obſerver le Miſſionnaire, de peur qu'il n'échappât. Le Pere connut qu'il n'y avoit pas moins de péril pour lui à ſortir qu'à demeurer: il craignit de plus d'expoſer les Chrétiens à la merci de leurs ennemis: ainſi il prit le parti de reſter dans l'Egliſe, & d'y attendre la réponſe du *Délavay*.

Avant qu'elle fut venue, plus de 60 *Daſſeris*, ſuivis d'un grand nombre de Brames, ſe préſenterent à la porte de l'Egliſe, & ne trouvant point d'obſtacle, ils coururent au Pere. Un Brame lui donna un coup de bâton ſur les reins: ce premier coup fut ſuivi de bien d'autres qu'on déchargea ſur lui. Les uns le frapperent à la tête, les autres ſur les bras: ceux-ci avec des bâtons, ceux là du bout de leurs lances, ou avec des épées. Ceux qui n'avoient point d'armes le maltraiterent de paroles, & le chargerent d'outrages. Sans un Brame qui avoit aſſiſté à la diſpute ſur l'Unité de Dieu, & qui prit le parti du Pere, on lui auroit arraché la vie au pied de

l'Autel. Ce Brame n'étoit pas de la secte des *Dasseris*, & peut-être avoit-il reconnu la vérité.

Enfin, tout couvert de sang qui couloit des plaies qu'il avoit reçues sur la tête, & d'un coup d'épée à la main droite, le Pere fut traîné devant le *Gourou.* Celui-ci étoit assis sur un tapis, & faisoit paroître autant d'orgueil & de colere, que le Missionnaire montroit de constance & d'humilité. Le *Gourou* parla d'abord au Pere en des termes de mépris; puis il lui demanda qui il étoit? d'où il étoit? quelle langue il parloit, & dans quelle Caste il étoit né? Le Pere ne lui fit aucune réponse, & le *Gourou* attribuant ce silence à sa foiblesse, interrogea le Catéchiste qui étoit au côté du Pere. Celui-ci répondit que le Pere étoit *Xchatri* (1). De-là le *Gourou* passa à des questions sur la Religion. Qu'est-ce que Dieu, demanda-t-il au Catéchiste? C'est un Souverain d'une puissance infinie, répondit le Catéchiste. Qu'entendez-vous par ces mots, reprit le *Gourou*? Le Catéchiste tâcha de le satisfaire. Ils demeurerent quelque-temps

(1) La Caste des *Xchatris* ou *Rajas*, est la seconde Caste des Indiens.

dans ces sortes d'interrogations & de réponses mutuelles. Enfin le Catéchiste vint à dire que Dieu étoit le Seigneur de toutes choses. Qu'est-ce, encore une fois, dit le *Gourou*, que ce Seigneur de toutes choses? Le Pere prit alors la parole, & dit: C'est un Etre par lui-même, indépendant, pur Esprit, & très-parfait. A ces mots le *Gourou* fit de grands éclats de rire, puis il ajouta: Oui, oui, bientôt je t'envoyerai sçavoir si ton Dieu n'est qu'un pur Esprit. Le Pere répondit que s'il vouloit l'apprendre, il seroit aisé de le lui démontrer. Le *Gourou* n'ignoroit pas le succès des disputes passées, & il craignit de s'engager dans une dispute nouvelle qui auroit tourné infailliblement à sa confusion; ainsi il se contenta de demander si Bruma de Tripudi étoit Dieu? C'est une Idole fort révérée dans le Pays. Non, répondit le Pere. A ces mots, le *Gourou* se livra à toute sa colere, & prit à témoin le Magistrat de la Bourgade. Il eût sans doute fait mourir le Pere sur le champ, sans que quelques Gentils, touchés de compassion, le conjurerent avec larmes d'épargner ce reste de vie qu'avoit encore le Missionnaire, & de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui lui restoit dans les veines.

Le Pere ſeul dans l'aſſemblée paroiſſoit intrépide. Il ſe conſoloit intérieurement de voir que ſes travaux n'étoient pas vains, puiſqu'ils aboutiſſoient à confeſſer & à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa conſolation fut encore augmentée par la générosité d'un de ſes Néophytes. Le *Gourou* lui ayant demandé s'il ne vouloit pas ſe ranger au nombre de ſes diſciples : non, lui dit-il, du moins ne ſerez-vous pas des diſciples de votre propre frere ? non, dit encore le Néophyte, ou plutôt je n'en ſçai rien, car peut-être ſe fera-t-il Chrétien. Mais pourquoi renoncer à la doctrine de votre pere, reprit le *Gourou*, pour en ſuivre une autre ? c'eſt que juſqu'ici mon pere ne m'a point appris le chemin du ſalut, qui m'a été enſeigné par ce Miſſionnaire.

Deux anciens Chrétiens firent paroître pour le Pere un attachement auſſi louable. Tandis qu'il étoit en préſence du *Gourou*, ils vinrent ſe jetter au col de leur Paſteur, & s'offrirent à défendre les intérêts de la Religion. On ne les tira de ces tendres embraſſemens qu'avec violence & à grands coups. Le Catéchiſte qui ne le quitta point, reçut un coup de ſabre ſur les côtes. Il avoit une ardeur inexprimable de mourir avec ſon Paſteur.

Cependant le Chef des *Dasseris* voyant que le Peuple & que ceux des Brames qui n'étoient pas de sa secte, portoient compassion au Missionnaire, lui ordonna tout-à-coup de sortir du pays. Le Catéchiste fit son possible pour obtenir que le Pere demeurât encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panser ; ce fut en vain. Le Pere de son côté fit instance, & demanda qu'il lui fût permis de guérir les plaies des Chrétiens, dont il étoit plus touché que des siennes. Le *Gourou* rejetta avec fierté sa demande, & le fit partir dès ce soir-là même. Pour s'assurer mieux de sa sortie, il lui donna des gardes, avec ordre de ne le point quitter qu'ils ne l'eussent mis hors du Royaume. Le Pere voyant qu'il ne pouvoit plus différer, & que le Néophyte qu'on avoit envoyé à la Cour ne revenoit pas, regarda tendrement son Eglise, dit adieu à ses Chrétiens, qui fondoient en larmes, & partit à pied.

Il marcha toute la soirée jusqu'à une bourgade où il y avoit des Chrétiens, & où il passa la nuit. Alors ses douleurs se firent sentir plus vivement ; il en fut si abattu & si accablé, qu'il ne pouvoit plus se remuer. Son bras gauche étoit estropié des coups qu'il avoit reçus ; son

bras droit étoit encore plus maltraité; il s'en étoit servi pour parer les coups qu'on lui déchargeoit sur la tête. Enfin il se trouva dans un état où il ne pouvoit plus se soutenir, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à *Capinagati*, le principal lieu de sa résidence.

Les Chrétiens de cet endroit m'envoyerent un exprès pour m'avertir du danger où étoit leur Pasteur: je partis sur le champ pour aller le secourir, & je le trouvai bien plus mal que je ne croyois. Je vis ses plaies, dont quelques-unes étoient assez profondes. Les douleurs qu'il ressentoit ne le laissoient reposer ni jour ni nuit: elles lui avoient causé la fiévre, accompagnée de dégoûts & de vomissemens. Au milieu de ces maux je le trouvai dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu, content dans ses peines, & les mettant au nombre des bienfaits du Ciel.

Quatre jours après mon arrivée, se sentant beaucoup plus mal, il me pria de lui administrer les Sacremens. Il se prépara pendant deux heures à sa confession: il me fit lire ensuite un chapitre de l'Imitation de Jesus-Christ, tenant à la main un crucifix qu'il baignoit de ses

larmes, puis il me fit une confession générale de toute ſa vie, avec tant de douleur, qu'après l'avoir entendue, je ne pus pas moi-même retenir mes larmes. Alors il tomba dans un délire qui m'ôta toute l'eſpérance que j'avois de ſa guériſon: il y demeura juſqu'au jour ſuivant, qu'il eut encore un intervalle de raiſon, pendant lequel je lui donnai le viatique. Ses actes furent auſſi fervens qu'au temps de ſa confeſſion générale. Mais peu de temps après il retomba dans ſon premier état: tous ſes rêves n'étoient que du martyre; il ne parloit que de préparer ſes habits pour aller ſe préſenter aux Juges. Quand je lui diſois de prendre un peu de nourriture; il n'en eſt pas beſoin, me répondoit-il, vous & moi nous allons au Ciel, l'arrêt de notre condamnation eſt déja porté.

Le lendemain ſon délire ceſſa, mais il ſortit tant de ſang de ſes bleſſures, que le Chirurgien qui le panſoit en fut effrayé & déſeſpéra tout-à-fait du malade. J l'avertis que ſa mort approchoit: lui qu avoit mis à profit pour le Ciel tous le momens qu'il avoit eu de libres, demanda à renouveller ſa confeſſion. Il répéta ſes actes de foi, d'eſpérance & d'amour de Dieu. Ses entretiens avec le Sauveur

furent tendres & affectueux. Enfin il connut lui-même l'heure de sa mort, il prononça le saint nom de Jesus, & m'ayant embrassé avec une parfaite connoissance, il s'endormit dans le Seigneur, dix-huit jours après les mauvais traitemens qu'il avoit reçus des Brames & des *Dasseris* de *Cangonti*.

Le Pere Dacunha n'a pu me dire combien il avoit reçu de coups; mais j'ai sçu des Gentils même, qu'on l'avoit mis dans un état à ne pouvoir échapper à la mort. Son Catéchiste qui ne l'abandonna point, assure qu'il reçut plus de deux cens coups. Il est étonnant qu'un homme aussi foible que lui, sur-tout depuis qu'il étoit venu dans cette Mission, ait pu survivre tant de jours à ses blessures.

Le *Délavay* a été extrêmement touché de la mort du Pere Dacunha : il a même fait emprisonner le *Gourou* qui en étoit l'auteur, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On dit qu'il s'est tiré de la prison par l'intercession de certains Brames qui sont en faveur, & après avoir payé soixante pagodes. Absous à la justice des hommes, il n'a pu échapper à celle de Dieu : en rentrant dans sa maison, il trouva son fils

expirant. Il étoit tombé dans un puits avec d'autres enfans ; les autres furent tirés du péril, le fils seul du *Gourou* y perdit la vie. A l'égard des *Dasseris*, complices de l'assassinat du Missionnaire, on les condamna à des amendes applicables à la guérison des Chrétiens qui avoient été blessés : on ne sçait si elles furent levées, mais les Chrétiens n'en ont ressenti aucun soulagement.

Le *Délavay* a fait encore annoncer de sa part aux Chrétiens, qu'un autre frere du défunt viendroit prendre sa place à *Cangonti*, & que non-seulement il lui en donnoit la permission, mais de plus qu'il prenoit la chose à cœur. Le Pere Supérieur pourra y faire un tour, & je crois qu'il sera bien reçu des Seigneurs du pays, & d'une grande partie du peuple, qui souhaitent ardemment d'y voir un Missionnaire. Pour moi je me sacrifierai volontiers à cette Mission, quand je serai plus habile dans la langue du pays. Je vous supplie de demander à Dieu qu'il m'accorde les forces nécessaires pour suivre les traces du Pere Dacunha, jusqu'à répandre mon sang comme lui pour les intérêts de la Religion. Je me recommande à vos saints sacrifices, & suis avec bien du respect, &c.

LETTRE

Du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur Cochet de Saint-Valtier, Président des Requêtes du Palais à Paris.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur.

Il est bien consolant à un Missionnaire qui s'est relegué aux extrémités du monde pour travailler au salut des infideles, d'être dans le souvenir d'un Magistrat de votre réputation & de votre mérite, & d'apprendre que non-seulement vous ne le perdez point de vue dans des lieux si éloignés, mais encore que vous vous intéressez à ses travaux; & que vous voulez être informé des succès dont Dieu bénit son ministere.

L'avancement de la Religion que vous avez si fort à cœur, est sans doute ce qui a contribué plus que toute autre chose à cette amitié dont vous

m'honorez, & dont vous m'avez donné tant de preuves. C'eſt auſſi ce qui vous a fait ſouhaiter d'être inſtruit plus en détail de la perſécution que les Chrétiens de *Tarcolan* ont ſoufferte preſque au moment que la foi leur a été annoncée. Un mot qu'on en dit en paſſant dans un recueil de nos lettres, a piqué votre curioſité ; & le journal que je fis alors de tout ce qui nous arriva, me met en état de vous ſatisfaire, & de vous donner cette légere marque de mon eſtime & de ma reconnoiſſance.

Les Gentils de la ville de *Tarcolan*, capitale du Royaume de Carnate, ne pouvoient ſouffrir les heureux commencemens de la Religion Chrétienne, qui faiſoit chaque jour de nouveaux progrès dans le pays. Les principaux d'entre eux tinrent de fréquentes aſſemblées pour concerter notre perte, & pour détruire le Chriſtianiſme dans ſa naiſſance. Le moyen dont ils s'aviſerent, fut de me déférer à *Sexſaeb*, Gouverneur de toute la Province, & d'exciter ſon avidité, en lui perſuadant que je ſçavois faire de l'or, que j'avois des richeſſes immenſes, & que s'il s'aſſuroit de ma perſonne, en me renfermant dans

une étroite prison, il pouvoit s'enrichir en peu de temps, lui & toute sa famille.

Les autres accusations étoient trop foibles; tout ce qu'on avoit pu dire à ce Gouverneur de notre mépris pour les Dieux de la Nation, n'avoit fait jusques-là qu'une légere impression sur son esprit; comme il étoit *More* (1), il se mocquoit lui-même des superstitions païennes.

Il arriva en ce temps-là une chose qui détermina les Gentils à presser l'exécution du dessein qu'ils avoient formé de nous perdre. C'est une coutume établie parmi eux de faire au commencement de chaque année un sacrifice solemnel au Soleil; ce sacrifice est suivi de festins auxquels ils s'invitent les uns les autres; leurs proches parens & leurs amis ne manquent jamais de s'y trouver.

Le *Cramani* (2) de *Tarcolan*, nouvellement Chrétien, consulta mes Catéchistes sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion; ils lui répondirent, ce qu'il sçavoit bien, qu'il ne pouvoit pas assister au sacrifice des Gentils; mais

(1) On appelle ainsi les Mahométans aux Indes.

(2) Premier Juge de la ville.

qu'il lui étoit permis de donner le festin & d'y inviter ses parens & ses amis; que les Chrétiens de *Maduré*, afin de n'être pas soupçonnés d'imiter les cérémonies païennes, prévenoient les Gentils de trois ou quatre jours; qu'avant que de commencer la fête, ils chantoient des Cantiques de piété, & qu'ensuite ils faisoient une aumône générale à tous les pauvres qui s'y trouvoient.

Le *Cramani* prit le même parti, & il voulut que la fête fût magnifique. Il fit faire un grand *Pandel* (1) qu'on tapissa de toiles peintes; les Catéchistes dresserent au milieu un autel qu'ils ornerent de fleurs; ils poserent sur l'autel une statue de la très-sainte Vierge, avec plusieurs cierges allumés, & diverses cassolettes remplies de parfums; on fit venir les tambours & les trompettes de la ville; on chanta avec beaucoup de piété les Litanies de Notre-Dame, après quoi l'on fit une décharge de quelques boëtes.

Une grande partie de la ville se rendit devant la porte du *Cramani*, où tous les Chrétiens s'étoient assemblés. Les Catéchistes voyant cette multitude

(1) Espece de salle couverte de nattes soutenues par des pillers de bois.

de peuples, profiterent de cette occaſion pour leur annoncer les vérités du Chriſtianiſme; chacun d'eux fit un diſcours très-touchant; ils parlerent ſurtout avec beaucoup de force contre le ſacrifice du Soleil; ils firent voir que ce n'étoit qu'au Créateur du ſoleil & de tout l'univers, qu'on devoit rendre ſes adorations; ils s'étendirent enſuite ſur les grandeurs de Dieu & ſur la ſainteté de la loi qu'il a donnée aux hommes. La plupart des auditeurs parurent émus; mais quelques Gentils, les plus acharnés contre le Chriſtianiſme, ne purent retenir leur rage; ils la déployerent ouvertement, juſqu'à engager dans leur parti les principaux parens du *Cramani*; & de concert enſemble ils le priverent des honneurs qu'on a coutume de lui rendre comme au premier de la ville, & ils le déclarerent déchu des priviléges de la caſte. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire par eux-mêmes pour témoigner leur reſſentiment. Voici maintenant ce qu'ils tramerent ſecrettement contre lui & contre les Chrétiens, par l'entremiſe des Mores.

C'étoit vers ce temps-là que *Sexſaeb* ſe rendit à *Tarcolan*. Dès le lendemain de ſon arrivée on lui fit le portrait le

plus odieux des Chrétiens, & en même temps on lui insinua qu'il ne devoit pas laisser échapper le moyen infaillible qu'il avoit de s'enrichir en m'arrêtant prisonnier. Ces représentations flattoient trop l'avarice du Gouverneur pour qu'il pût s'en défendre. Ce jour-là même il fit venir quelques-uns des Gardes de la ville, & il leur donna ordre d'être attentifs à toutes mes démarches, & de se saisir de moi au premier mouvement que je ferois pour sortir de *Tarcolan* : il les rendoit responsables de ma fuite, au cas que j'échappasse à leur vigilance.

Le lendemain les Gardes vinrent, sous différens prétextes, dans le *Topo* (c'est un bois près de *Tarcolan*, où est mon Eglise) & ils ne me perdirent point de vue jusqu'au jour que je fus pris. Pour avoir quelque raison de me rendre visite, & pour ne me laisser pas entrevoir leur mauvais dessein, deux d'entre eux feignirent de vouloir embrasser le Christianisme. Ils assistoient réguliérement à mes instructions, & ils faisoient paroître beaucoup plus d'ardeur que les autres Catéchumenes ; j'étois charmé de leur ferveur dont il ne m'étoit pas possible de prendre le

moindre ombrage, lorſque j'appris que le Pere de la Breuille & le Pere Petit étoient ſur le point d'arriver à *Tarco-lan.* Je pris la réſolution d'aller les recevoir à *Carouvapoundi*, & j'avertis un de mes Catéchiſtes de ſe préparer à m'accompagner dans ce petit voyage. Un des Gardes étant venu le ſoir aſſez tard, s'apperçut de quelque mouvement, qui lui donna des ſoupçons de mon départ; il courut auſſi-tôt en avertir ceux que *Sexſaeb* avoit laiſſé pour me garder; cette nouvelle les déconcerta, parce que le Capitaine, dont ils devoient recevoir les ordres, n'étoit pas alors à *Tarcolan*: ils lui dépêcherent un exprès à minuit, pour hâter ſon retour. Le Capitaine monta ſur-le-champ à cheval avec tous ſes ſoldats, & dès la pointe du jour il ſe rendit dans le bois de *Tarcolan.* Il commença par faire inveſtir à petit bruit ma cabane, & il commanda à ceux de ſes ſoldats qui étoient pourvus de mouſquets, de ſe tenir prêts à tirer au premier ordre, au cas qu'on voulût faire quelque réſiſtance.

Ayant ainſi diſpoſé ſon monde, il me fit avertir, que s'en allant à *Arcarou*, il ſouhaitoit m'entretenir avant que de

continuer ſon voyage. J'allai le trouver à l'inſtant même ; après quelques paroles aſſez obligeantes, il me dit qu'il étoit fâché de m'apprendre que *Sexſaeb* étoit mal content de ma conduite ſur quelques rapports qui lui avoient été faits ; & en finiſſant ces paroles, il ordonna aux ſoldats de dépouiller les Chrétiens & les Catéchiſtes.

Comme je vis qu'on ſe mettoit en devoir d'exécuter ſes ordres, je lui repréſentai qu'il m'étoit facile de nous juſtifier de ces accuſations injuſtes, par leſquelles on avoit tâché de nous noircir dans l'eſprit de *Sexſaeb* ; que je n'ignorois pas quel étoit le motif de ces calomnies ; que les Gentils n'avoient que trop fait éclater la haine qu'ils portoient à la loi ſainte que j'enſeignois à mes Diſciples ; qu'on faiſoit bien peu de cas de la permiſſion que le grand *Pacha* (1) nous avoit donnée d'en faire une profeſſion ouverte dans ſes Etats ; qu'au reſte, ſi l'on uſoit de violence, il devoit s'attendre que j'en porterois mes plaintes à *Daourkan* ſon Lieutenant général, & que j'avois lieu d'eſpérer qu'il nous rendroit juſtice.

(1) Ils appellent ainſi le Grand Mogol.

Ensuite me tournant vers ceux que je sçavois être les auteurs de cette persécution : « Vous croyez, leur dis-je, » qu'en excitant de pareils troubles, » vous mettez quelque obstacle au progrès du Christianisme ; vous vous » trompez. Sçachez au contraire, qu'outre les peines que vous attirera une » entreprise de cette nature, loin de » réussir dans votre projet, tout ce que » vous faites pour étouffer le Christianisme dans sa naissance, ne servira » qu'à lui donner de nouveaux accroissemens. Voyez ces branches de palmier ; plus vous les baissez vers la » terre, plus elles s'élevent vers le ciel : » il en est de même de la loi sainte que » je vous annonce ; elle prendra de » nouvelles forces, à mesure que vous » ferez des efforts pour la détruire ».

Je n'eus point d'autre réponse que celle qui me fut faite par le Capitaine, qui est un *Rajapoutre* Gentil : Je suis Officier de *Sexsaeb*, me dit-il assez séchement, je dois obéir à ses ordres. Un de mes Catéchistes, qui parla alors avec une fermeté vraiment chrétienne, fut rudement maltraité des soldats qui lui déchargerent sur le corps de grands

coups de *chabouc* (1). Il les souffrit avec constance, & loin de se plaindre: « Arrachez-moi la vie, leur disoit-il, je » suis prêt de la sacrifier pour la cause » de Jesus-Christ ».

Ils prirent aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient, puis ils les traînerent avec violence dans l'Eglise, où ils les renfermerent. Pour moi j'entrai dans ma cabane, & comme je vis qu'ils se disposoient à prendre le peu qu'il y avoit, je me saisis de mon Bréviaire, & je me retirai à l'écart sous un arbre, où je commençai mon office en leur présence. Dieu permit que tout le mouvement qu'ils se donnoient, ne me causa aucun trouble; ils en étoient étonnés, & je les entendois qui se disoient les uns aux autres: « Voilà un étrange homme, il est aussi » peu ému, que si nous mettions au » pillage la maison d'un de ses ennemis; » il ne nous regarde seulement pas ». On enleva les ornemens qui me servoient à l'autel, quelques bagatelles d'Europe, & une petite boëte où étoit le reste des aumônes que j'avois reçues de

---

(1) C'est un grand fouet d'une espece particuliere.

France pour mon entretien & pour celui des Catéchiſtes.

Après avoir achevé tranquillement mon office, je m'approchai du Capitaine, & je lui demandai deux petites ſtatues, l'une de Notre-Seigneur, l'autre de la ſainte Vierge; elles étoient ornées de quelques pierres colorées, qu'il avoit pris d'abord pour des pierres précieuſes d'une valeur ineſtimable; mais s'étant détrompé, il n'eut pas de peine à me les rendre, non plus que quelques livres de piété qui m'ont été fort utiles dans ma priſon.

Le *Cramani* vint alors me témoigner la part qu'il prenoit à ma diſgrace; je lui fis un petit diſcours en préſence des idolâtres pour l'animer à ſouffrir conſtamment la perte de ſes biens, & même de ſa vie, s'il étoit néceſſaire, pour la défenſe de la foi. Je m'entretenois encore avec lui, lorſque le Capitaine monta à cheval, c'étoit le ſignal qu'il avoit donné pour m'arrêter. Les ſoldats & les Gardes m'environnerent auſſi-tôt, & ſe ſaiſirent de moi pour me conduire en priſon.

La trompette n'eut pas plutôt ſonné, que tous les habitans de *Tarçolan* ſortirent de leurs maiſons pour être té-

moins de ce ſpectacle. Tout le chemin juſqu'à la ville, & toutes les rues de *Tarcolan* étoient bordées de Gentils. Je n'entendois tout autour de moi que des cris de triomphe, des reproches & des invectives. « Le voilà, s'écrioient-» ils, le voilà celui qui parle mal de nos » Dieux ; ô qu'il mérite bien ce qu'on » lui fait ſouffrir ; ſi la Religion qu'il » enſeigne étoit véritable, lui feroit-» on un ſi ſanglant affront ? A-t-on » jamais vu un *Sanias* (1) aller en pri-» ſon au milieu des acclamations de » tout un peuple » ? D'autres au contraire paroiſſoient touchés, & diſoient que leur ville étoit menacée de quelque grand malheur, puiſqu'on commettoit un crime ſi énorme.

On me conduiſit au milieu de ces clameurs dans un *Chaveri* (2) public. On crut que le Capitaine alloit me mettre ſur la ſellette pour me faire les interrogations accoutumées ; mais on ſe trompa ; ſon deſſein étoit de me donner plus long-temps en ſpectacle à tout

(1) Nom qu'on donne aux Religieux Indiens.

(2) Eſpece de Halle quarrée & ouverte d'un ſeul côté, où il eſt permis à tout le monde d'entrer.

ce grand peuple. Au sortir du *Chaveri*, on me fit traverser une grande rue, au bout de laquelle est la forteresse; où, par la grace de Dieu, j'entrai avec un visage tranquille & serein. Un grand *Mandaban* (1) de pierre étoit la prison qu'on m'avoit destinée.

Peu de temps après je vis arriver plusieurs Chrétiens : je ne sçavois pas qu'on voulût aussi les faire prisonniers. Touché des miseres auxquelles ils alloient être exposés, je dis à l'Officier qui les conduisoit, qu'il suffisoit de m'arrêter moi seul, & que je répondois pour tous les autres : il fut inflexible à mes prieres. Nous étions en tout vingt quatre personnes enfermées dans la forteresse. Je dois rendre ce témoignage à la fermeté de ces fervens Chrétiens, que non-seulement ils n'ont point chancelé dans leur foi, mais qu'ils ont fait paroître une force digne des fideles de la primitive Eglise.

Agréez, Monsieur, que je vous fasse connoître quelques-uns de ces généreux Néophytes. Je suis persuadé que vous serez édifié de leur constance, & que

(1) Maison voûtée, où le jour ne peut entrer que par la porte.

vous bénirez le Seigneur du courage qu'il leur a inſpiré. Il y avoit trois *Brames* & une *Bramenati*. Le plus âgé de ces *Brames* avoit été autrefois un des plus ardens défenſeurs de l'Idolâtrie. Son zele l'avoit porté à s'engager par vœu de faire bâtir un Temple aux faux Dieux qu'il adoroit : mais comme il n'avoit pas l'argent néceſſaire pour accomplir ſa promeſſe, il prit la réſolution de parcourir le pays en habit de *Pandaron* (1), & de s'attirer par l'auſtérité de ſa vie des aumônes abondantes. Pour cela il ſe fit mettre au col deux grandes plaques de fer, percées aux deux côtés de l'ouverture, & attachées par des clous qu'il avoit fait river, pour s'ôter à lui-même le pouvoir de les arracher : ces plaques avoient deux coudées de longueur, & une coudée de largeur. Il ne pouvoit repoſer la nuit, à moins qu'on ne lui mît un gros couſſin pour lui ſoutenir la tête. Il courut ainſi pluſieurs provinces, accompagné de trois ou quatre *Brames* & de cinq ou ſix *Choutres*, qui recevoient les aumônes. Il avoit déja amaſſé ſept cens écus, lorſqu'il arriva à *Cottati*, où il trouva le Pere Maynard

(1) Pénitent des Indes.

& le Pere Martin. *Cottati* eſt une ville célebre par le ſéjour qu'y fit autrefois ſaint François Xavier, & par les merveilles qu'il y opere encore aujourd'hui. Notre Brame eut pluſieurs conférences avec les Miſſionnaires & avec les Catéchiſtes, & après diverſes diſputes, où il fut parfaitement convaincu de la fauſſeté des divinités Païennes, il commença à ouvrir les yeux à la lumiere; il reconnut enfin que le Dieu des Chrétiens étoit le ſeul qu'il falloit adorer.

Il n'eut pas de peine à comprendre quelle étoit l'inutilité, ou plutôt l'extravagance de la vie qu'il avoit mené juſqu'alors; il ſe déchargea de ce poids affreux qu'il portoit ſur ſes épaules en vue d'attendrir les peuples par la rigueur de ſa pénitence, & d'agrandir l'Empire du démon; & après s'être fait ſuffiſamment inſtruire des vérités du Chriſtianiſme, il demanda le baptême.

Les Miſſionnaires ne jugerent pas à propos de lui accorder ſi-tôt cette grace; ils crurent qu'il falloit l'éprouver pendant quelque temps pour s'aſſurer davantage de ſa perſévérance, & ils le renvoyerent dans ſon propre pays pour voir de quelle maniere il s'y comporteroit. Le bruit s'y étoit déja répandu

qu'il ſongeoit à ſe faire Chrétien. Quand les *Brames* ſçurent ſon arrivée, ils allerent au-devant de lui & le comblerent de careſſes, s'imaginant lui faire changer le deſſein qu'il avoit de ſuivre la loi de Jeſus-Chriſt. Mais voyant qu'il ne faiſoit nul état de leurs diſcours, ils en vinrent aux plus indignes traitemens Ils l'accuſerent auprès du *Maniagarin* (1) de la province, d'avoir volé cinq cens écus des aumônes qu'on lui avoit faites pour la conſtruction d'un Temple. Sa maiſon fut auſſi-tôt abandonnée au pillage. Sa femme, qui avoit mis en dépôt chez un ami quelque bijoux d'or & d'argent, fut trahie, & tout fut livré au Gouverneur. Le Catéchumene fut empriſonné, & on lui fit ſouffrir divers tourmens pour l'obliger à rendre l'argent que les *Brames* l'accuſoient fauſſement d'avoir pris.

Les *Brames*, avant que de ſe porter à ces extrêmités, avoient fait venir leur *Gourou* (2) de *Trichirapali*, pour tâcher d'ébranler la conſtance du Catéchumene : La conférence qu'il eut avec le *Gourou* ne ſervit qu'à aigrir davantage

(1) Intendant de Province.

(2) Nom qu'on donne aux Prêtres Indiens.

l'esprit des Brames ; il révéla publiquement certaines pratiques honteuses qui sont en usage dans quelques-unes de leurs cérémonies, qu'il étoit de l'intérêt des Brames de tenir secrettes. C'est aussi ce qui les engagea à le tourmenter d'une maniere cruelle, & à le chasser enfin de sa peuplade, lui, sa femme & ses enfans.

Ces pauvres gens dénués de toutes choses, se retirerent dans une autre peuplade, où on les reçut avec charité. Aussi-tôt que les Brames en furent avertis, ils députerent un d'eux pour les en faire chasser. Le Catéchumene ne sçachant plus où trouver un asyle contre la rage de ses persécuteurs, fit réflexion que sa femme avoit des parens à *Tirouvelveli*, qui est à l'autre extrêmité du Royaume de Maduré : il s'y retira ; mais les Brames le poursuivirent encore jusques-là. L'un d'eux étant venu à mourir sur ces entrefaites, on accusa le Catéchumene de lui avoir ôté la vie par sortiléges. Le déchaînement devint plus grand que jamais par cette nouvelle calomnie, & il fut contraint de sortir au plutôt de la province.

Nhanapragajaayen, c'est le nom du Catéchumene, prit la fuite vers le *Cho-*

lomandalam : il se reposoit sous un grand arbre au bord d'un ruisseau, lorsqu'il vit arriver son beau-pere, qui venoit chercher sa fille, & la délivrer des disgraces continuelles que lui attiroit la compagnie de son mari. *Nhanapragajaayen* vivement touché des maux que sa femme souffroit à son occasion, eut moins de peine à se séparer d'elle. Les enfans suivirent la mere, & le Catéchumene se vit tout-à-coup, comme un autre saint Eustache, dépouillé de ses biens, abandonné de sa femme & de ses enfans, & persécuté par-tout où il portoit ses pas. Il arriva enfin chez le Pere Simon Carvalho, ancien Missionnaire de Maduré, qui le reçut comme un zélé Confesseur de Jesus-Christ, & qui lui conféra le saint baptême.

Ce fut vers ce temps-là que je m'adressai aux Missionnaires de Maduré, pour avoir quelques Brames qui pussent faire la fonction de Catéchistes. On jetta les yeux sur le Néophyte dont je parle. A peine eut-il passé quinze jours dans ma Mission, qu'il fut fait prisonnier, & conduit avec moi dans la forteresse. Il ne manquoit plus que cette épreuve pour achever de couronner ce grand serviteur de Dieu, qui marqua en cette

occasion, comme dans toutes les autres, beaucoup de fermeté & de courage.

Le second Brame étoit un jeune homme de quinze à seize ans, que j'avois élevé à *Aour* dès son bas âge. Sa mere est une vraie sainte; si elle persévere dans les exercices de piété qu'elle pratique depuis plusieurs années, il y a lieu de croire qu'elle portera au tombeau l'innocence de son baptême. J'avois donné ce jeune Brame au Pere de la Fontaine, qui me l'envoya peu de jours avant ma détention. Il tomba malade à son arrivée, & il avoit actuellement une grosse fiévre, lorsqu'on l'arrêta prisonnier. On eut la cruauté de le faire marcher à pied dans des terres brûlantes, sans avoir égard à l'état de langueur où il se trouvoit. Il tomba évanoui à l'entrée de la prison, & peu après il fut à l'extrêmité. J'admirai plus d'une fois le mépris qu'il faisoit de la vie, & le desir ardent qu'il avoit de s'unir à Jesus-Christ. L'impuissance où j'étois de le soulager, fut une des plus grandes croix de ma prison.

J'avois baptisé le troisiéme Brame à *Tarcolan* avec sa mere, qui est un exemple de ferveur & de piété. Elle n'a jamais donné le moindre signe de foiblesse,

& elle exhortoit même ses compagnes à souffrir avec constance les rigueurs de la prison, & la mort même, si Dieu leur accordoit une aussi grande grace que celle de perdre la vie pour la défense de la foi.

Le plus ancien de mes Catéchistes, qui étoit aussi prisonnier, a donné dès sa plus tendre jeunesse, des marques d'une foi vive. Il a pareillement une mere dont la patience a été mise aux plus rudes épreuves. Son mari lui fit pendant plusieurs années toutes sortes de mauvais traitemens, pour l'obliger à quitter sa Religion. Il lui fit d'abord couper les cheveux, ce qui est un des plus grand affronts qu'on puisse faire aux femmes Indiennes : de temps en temps li lui mettoit une lampe allumée sur la tête, ce qui est encore une autre sorte d'affront propre du pays. Un jour il la fit descendre elle & son fils dans un puits qui étoit à sec, & il les y retint cinq jours entiers. Enfin il n'y eut point d'artifices ni de cruautés qu'il ne mît en usage pour la pervertir. Mais cette bonne Chrétienne opposa toujours une patience héroïque à toutes ces indignités.

C'est sans doute à ses prieres que Dieu accorda dans la suite la conver-

ſion de ſon mari : une fievre continue l'avoit tellement abattu, qu'on n'attendoit plus que l'heure de ſa mort. Sa femme le voyant dans cet état, ſe ſentit inſpirée de lui dire, que s'il ſouhaitoit de vivre, il n'avoit qu'à adorer le véritable Dieu & implorer ſon ſecours avec confiance, qu'elle lui promettoit de ſa part le recouvrement de ſa ſanté. L'amour de la vie fit impreſſion ſur le mari, & il fit appeller un Catéchiſte. Les deux ou trois premieres exhortations lui donnerent du goût pour la Religion Chrétienne, & il demanda avec inſtance le baptême : on le lui accorda ſur l'heure, à cauſe du danger preſſant où il étoit. La fievre le quitta le jour même qu'il fut baptiſé ; ſes forces ſe rétablirent inſenſiblement, & en peu de temps il fut parfaitement guéri. Il a perſévéré juſqu'à la mort dans la pratique des vertus Chrétiennes, & il n'a pas ceſſé de pleurer ſon aveuglement & les inhumanités qu'il avoit exercées ſur ſa femme & ſur ſon fils. C'eſt ce fils qui a eſſuyé pluſieurs perſécutions de la part des Idolâtres, & qui par ſon exemple & par ſes diſcours, a rempli dans la priſon les fonctions du plus zélé Miſſionnaire. Il faiſoit tous les jours des exhortations

aux femmes Chrétiennes auxquelles je n'avois pas la liberté de parler.

Le troisiéme Catéchiste, qui étoit fort jeune, a fait paroître dans les tourmens un courage au-dessus de ses forces, & de son âge. La plupart des autres prisonniers étoient nouvellement baptisés, quelques-uns même étoient encore Catéchumenes : tous ont souffert les rigueurs & les incommodités de la prison, avec une fermeté inébranlable.

Une femme, qui étoit au nombre de ces Catéchumenes, & qui avoit échappé à la vigilance des gardes, a eu le courage de nous visiter constamment deux fois le jour, & de nous apporter les aumônes qu'on lui faisoit pour nous. Tous les prisonniers la regardoient comme leur mere, & elle regardoit tous les prisonniers comme ses enfans. La charité qu'elle eut pour nous, ne lui coûta pas seulement des peines & des fatigues, elle eut encore à essuyer de fréquens outrages de la part des Gentils, & de sanglans reproches du côté de ses parens. Toutes les fois qu'elle entroit dans la prison, sa présence me rappelloit le souvenir de ces saintes Dames Romaines, qui, dans les premiers siecles de l'Eglise, prenoient soin des Chrétiens

prisonniers pour Jesus - Christ. Elle se servoit de son mari pour porter mes lettres aux Missionnaires qui étoient à *Carouvapondi*, & pour en rapporter les réponses. Les gardes qui entrerent en défiance, la menacerent plusieurs fois de la tuer, si elle s'avisoit de porter des lettres; ces menaces ne l'intimiderent point, & elle eut l'adresse de tromper leur attention, & de nous remettre en main tous les paquets qui lui étoient confiés, sans qu'ils s'en apperçussent.

Enfin, le *Cramani*, dont j'ai parlé au commencement, me consola infiniment par la résolution qu'il fit paroître. Loin de se retirer, comme il pouvoit le faire, au moment que je fus arrêté, il fut toujours à mes côtés tandis qu'on me conduisoit dans la ville au milieu des malédictions dont les Idolâtres me chargeoient. Aussi-tôt que je fus en prison, on mit des gardes à sa porte, & dans l'intérieur de sa maison; sa femme en fut si effrayée, que, passant par dessus la muraille de son jardin pour se sauver, elle se pressa si fort, qu'elle tomba, & se blessa assez dangereusement. Ses parens renouvellerent à cette occasion tous leurs efforts pour obliger le *Cramani* à renoncer à sa foi; ce fut en vain; il me visitoit souvent

dans la priſon, ce qu'il ne pouvoit faire ſans courir beaucoup de riſques. Je lui faiſois alors quelque exhortation pour l'affermir de plus en plus dans la foi ; je n'ai encore vu perſonne qui fût ſi avide de la ſainte parole ; auſſi cette divine ſemence tombant dans un cœur bien préparé, produiſoit chaque jour de nouveaux fruits de bénédiction. Je ne finirois point ſi j'entrois dans le détail de toutes les actions par leſquelles ces nouveaux fideles ſignalerent leur zèle pour la Religion ; ainſi je paſſe à ce qui arriva durant tout le temps de ma priſon.

C'étoit pour moi une Miſſion preſque continuelle. Le matin nous nous aſſemblions en deux endroits différens ; l'on faiſoit d'abord la priere, enſuite on récitoit le roſaire à deux chœurs ; après quoi je faiſois une exhortation à ceux qui étoient auprès de moi, & j'envoyois un Catéchiſte en faire de même dans l'endroit où étoient les femmes. Le reſte du temps je me retirois pour vaquer à l'oraiſon & réciter mon office. Le Catéchiſte venoit de temps en temps m'informer de ce qui ſe paſſoit, ou je faiſois venir quelqu'un des priſonniers pour lui donner en particuliers les avis que je croyois convenables à la ſituation

où il se trouvoit. Les exercices de piété étant finis, chacun s'occupoit à arracher de petites plantes qui se trouvoient dans la cour de la forteresse ; on les faisoit sécher au soleil, & comme nous n'avions point de bois, on s'en servoit pour faire cuire le ris qu'on donnoit aux prisonniers. L'après-dînée se passoit dans diverses pratiques de piété.

L'abstinence que garderent nos Néophytes, fut des plus rigoureuses; ils ne faisoient qu'un repas par jour, & le peu qu'ils prenoient, n'étoit pas capable de les soutenir; en peu de jours ils ne furent plus reconnoissables, & lorsqu'on les délivra de prison, ils ressembloient plutôt à des cadavres qu'à des hommes vivans.

Pour moi je crus que je devois m'abstenir même du ris ordinaire, & me contenter seulement d'un peu de lait & de quelques poignées d'*Avel* (1). C'est ainsi que vivent les grands pénitens aux Indes, quand ils sont prisonniers. Il est certain que je n'aurois jamais pu mener si longtemps ce genre de vie sans une protection toute particuliere de Dieu. A la fin pourtant je contractai une toux seche

(1) C'est du ris rôti avec l'écorce, & pilé.

qui me faisoit beaucoup souffrir, & qui sans doute auroit terminé mes jours, si ma prison eût été plus longue.

Les gardes qu'on nous avoit donnés, nous incommoderent fort, dans la crainte où ils étoient que je ne vinsse à m'échapper de leurs mains, s'ils me perdoient de vue. On leur avoit persuadé que j'étois sorcier, & que par la vertu magique je pouvois m'élever en l'air, & passer par-dessus les murailles de la forteresse. Ces bonnes gens furent long-temps dans cette erreur, & ils ne se désabuserent qu'après m'avoir fort importuné nuit & jour par leurs assiduités.

Le second jour de ma prison, le Capitaine de la forteresse vint m'avertir qu'il avoit ordre de me mettre les fers aux pieds. Je lui répondis que c'étoit le plus grand honneur qui pût m'arriver pendant ma vie, & que mes fers deviendroient pour moi des ornemens plus précieux que l'or & les diamans. Il fut si étonné de cette réponse, qu'il s'écria tout-à-coup : « Non, rien ne pourra me » porter à commettre un si grand crime, » quand même je devrois perdre ma » fortune : hé ! quels gens sont-ce donc » que ces Chrétiens, poursuivit-il en » se retirant, qui regardent comme un

» honneur d'être enchaînés »! Cependant cet ordre me fit juger que ma prison seroit rigoureuse, & qu'il falloit me préparer à la mort: je n'y eus nulle peine par la grace de Dieu.

Le troisieme jour un *Brame*, un *Raja* & un *Rajapoutre* vinrent me trouver dans le dessein de m'effrayer par leurs menaces : ils me parlerent effectivement en des termes bien capables de m'intimimider. « Croyez-vous, leur dis je, que » je n'aye pas prévu tout ce qui m'arrive maintenant? Quand je suis venu » prêcher l'Evangile dans votre pays, » ignorois-je les obstacles que j'aurois à » surmonter? Ne sçavois-je pas l'aversion qu'on y a pour les Ministres de » Jesus-Christ, & pour la Religion qu'ils » enseignent? Les outrages, les prisons, » la mort même dont vous me menacez, c'est ce que je souhaite avec le » plus d'ardeur, c'est la récompense que » j'attends de mes travaux. Vous avez » coutume de dire que toute l'eau de » la mer ne vient qu'aux genoux d'un » homme qui ne craint pas la mort: » or, sçachez que loin d'appréhender la » mort, le comble du bonheur pour » moi seroit de verser jusqu'à la dernier goutte de mon sang pour la cause

» de Jesus-Christ. Vous me demandez
» où j'ai caché mes trésors. Hé quoi !
» ne m'avez-vous pas pris le peu que
» j'avois sur la terre ? Je n'ai point d'au-
» tres trésors que ceux qui me sont
» réservés dans le Ciel : je les possé-
» derai dès le moment que vous m'au-
» rez arraché la vie ».

Ces paroles que Dieu me fit la grace de prononcer avec force, transporterent le *Rajapoutre* de rage & de colere. « A la
» bonne heure, me répondit-il, nous
» vous laisserons la vie, mais ce sera
» pour vous faire souffrir des tourmens
» mille fois plus affreux que la mort ».
Il me fit ensuite le détail de tous les supplices qu'on me préparoit, & il finit ainsi : « Si ce n'est pas assez, nous vous
» enfoncerons des aiguilles entre la
» chair & les ongles, nous vous en-
» lopperons les mains de linges, sur les-
» quels on versera de l'huile bouillante ;
» & nous verrons si votre constance
» sera à l'épreuve de ces supplices ».

J'avoue que ce *Raja*, qui avoit dans l'air je ne sçai quoi de hideux & de féroce, me parla d'un ton si ferme, qu'il me persuada en effet qu'on en useroit ainsi avec moi. Je me contentai de lui dire que plus il me feroit souffrir de tourmens ici

bas, plus il me procureroit de gloire dans le Ciel. Comme ils virent qu'ils ne retiroient rien de moi, ils passerent à l'endroit où étoient les femmes : « Votre » *Gourou*, leur dirent-ils, est résolu » d'expirer dans les tourmens ; mais » pourquoi vos maris & vos enfans » mourront-ils ? Si vous sçavez le lieu » où il a mis ses trésors, indiquez-le, » nous ; sauvez-lui la vie ; sauvez-la à » vos maris, sauvez-la à vos enfans ». La réponse qui leur fut faite ne les satisfaisant point, ils se retirerent plus résolus que jamais à nous bien tourmenter.

A peine furent-ils sortis, que j'assemblai les Chrétiens pour fortifier leur foi & leur courage. « Vous sçavez, leur » dis-je, que les idolâtres ne nous ont » livré entre les mains de *Sexsaeb*, que » par la haine qu'ils portent à la loi » de Jesus-Christ. Le mépris que nous » faisons de leurs Dieux, n'eut pas été » capable d'engager un sectateur de » Mahomet à nous persécuter ; il a fallu » chercher d'autres motifs plus con- » formes à ses passions ; l'espérance » d'un gain considérable pouvoit seul » animer contre nous un homme avide » d'argent ; c'est pour cela que les » Gentils, tout convaincus qu'ils sont

» de notre indigence, nous ont fait » paſſer dans ſon eſprit pour être fort » riches. Vous vivriez tranquilles dans » vos maiſons, & votre pauvreté ne » ſeroit pas conteſtée, ſi vous aviez eu » le malheur de fermer les yeux à la » lumiere qui vous a éclairé; mais vous » êtes maintenant doublement heureux, » & d'avoir ſuivi Jeſus-Chriſt, & d'être » perſécutés pour la défenſe de ſon nom». Je leur fis enſuite l'éloge du martyre, & je fus bien conſolé de voir qu'à la fin de mon diſcours ils s'encourageoient les uns les autres à ſouffrir.

Le même jour, ſur les huit heures du ſoir, trois Catéchiſtes & un nouveau Chrétien, furent appellés par les ſoldats qui venoient leur mettre les fers aux pieds. Ces généreux fideles ſe proſternerent auſſi-tôt, & me demanderent ma bénédiction. La joie qui étoit peinte ſur leur viſage étoit un ſigne non ſuſpect de la conſolation qu'ils goûtoient intérieurement, & un préſage certain de leur conſtance future. On les attacha deux à deux à la même chaîne. « C'eſt maintenant, leur dis-je alors, que je vous » regarde comme des confeſſeurs de » Jeſus-Chriſt», & je me jettai à mon tour à leurs pieds, que je baiſai ten-

drement, aussi bien que leurs fers.

Cependant le *Rajapoutre* porta à *Sexsaeb* l'argent qu'on nous avoit pris. Un des Gardes de la ville qui l'accompagnoit, nous rapporta que ce Gouverneur, à la vue d'une somme si légere, dit, en se mordant le bras de fureur : « Hé quoi ! il n'y a pas là de quoi » payer un soldat ? Que sont devenues » ces grandes richesses dont on m'avoit » flatté ? Où sont ces perles, ces pierres » hors de prix, dont les Chrétiens, » disoit-on, avoient fait un amas pro- » digieux ? Faut-il que pour si peu de » chose je me sois décrié dans toute » la Province ? Je connois les délateurs » & j'en ferai justice ».

Cette réponse que l'on publia par toute la ville, jetta l'épouvante dans le cœur de nos ennemis, & les anima encore davantage contre nous, dans l'espérance qu'à force de tourmens ils découvriroient enfin nos prétendus trésors. Deux jours après un *Rajapoutre*, qui paroissoit être entré plus qu'aucun autre dans cette affaire, m'envoya un *Badagas* (1) qui a de l'esprit ; celui-ci

(1) Nation particuliere de Malabare, dont la langue est différente de celle des autres Malabares.

parut d'abord s'intéresser à mon malheur, il s'offrit même à se faire caution pour nous. « Hé quoi ! me répétoit-» il souvent, n'êtes-vous pas touché » des affronts & des supplices qu'on va » vous faire souffrir » ? Je lui fis réponse que la loi que j'enseignois, nous apprend que lorsqu'on souffre avec patience les injustices qui nous sont faites, nous en sommes éternellement récompensés dans le Ciel ; que comme il n'étoit point éclairé des lumieres de la foi, je ne m'étonnois point qu'il regardât comme une infamie, ce qui faisoit la gloire & le bonheur des Chrétiens. Le *Badagas* me coupa la parole, & s'adressant aux Catéchistes, il leur exposa d'une maniere vive à quels supplices ils devoient s'attendre : « Et » ce sera dès aujourd'hui, leur ajouta-» t-il, qu'on vous arrachera par la » voie des tourmens, ce que nos prieres » & nos exhortations n'ont pu tirer de » vous ».

En effet, il n'étoit encore que deux heures après midi, lorsque nous entendîmes le son de la trompette qui avertissoit de l'arrivée du Capitaine dans le Chaveri public. Il fit asseoir auprès de lui deux Brames avec quelques Raja-

poutres,

poutres, qui devoient être nos Juges. On appella d'abord deux Catéchistes : on leur demanda qui j'étois, & où étoient mes trésors. Comme ils faisoient les mêmes réponses qu'ils avoient déja faites à de semblables demandes, on commença à les tourmenter, & on leur serra les mains entre deux pieces de bois qu'on pressoit avec violence. La question qu'on leur donna aux pieds fut encore plus cruelle. Le *Rajapoutre*, qui m'avoit fait tant de menaces, croyant qu'ils ne souffroient pas encore assez, se mit lui-même à tirer les cordes de toutes ses forces, pendant plus d'une demi-heure. Cette torture est très-violente, & plusieurs de ceux qu'on y applique, expirent de douleur ; c'est pourquoi on desserra un peu les cordes pour leur donner quelque relâche. Deux autres Catéchistes furent traités avec la même rigueur & eurent une constance égale. Cependant on fit venir un *Kollen*, (c'est celui qui fait les ouvrages de fer), & on lui ordonna de mettre au feu de grandes tenailles qu'il avoit apportées, pour faire souffrir aux Catéchistes un autre genre de tourment encore plus rigoureux.

Nous ne sçavions rien dans la prison

de tout ce qui se passoit au-dehors, & nous étions en prieres lorsque les gardes vinrent me chercher à mon tour. Les Chrétiens ne douterent pas que ce ne fût pour me livrer aux tourmens, & ils vouloient absolument me suivre pour participer à mes souffrances. Un jeune homme, nommé *Ajarapen*, & parent du *Cramani*, se distingua parmi les autres; bien qu'il fût malade, il me conjuroit avec larmes de lui permettre de partager avec moi le bonheur que j'allois avoir de souffrir pour Jesus-Christ. Je fus inexorable, & je lui défendis, comme au reste des Chrétiens, de sortir de la prison; je les priai seulement de demander au Seigneur les forces dont j'avois besoin dans cette nouvelle épreuve.

Le bruit s'étant répandu dans la ville que j'étois appellé au Chaveri, toutes les rues se trouverent remplies de monde à mon passage: quelques-uns me portoient compassion; d'autres, & c'étoit le plus grand nombre, me chargeoient d'injures, & disoient que je méritois toute sorte de châtimens pour avoir méprisé leurs Dieux. En arrivant au Chaveri, je trouvai mes Catéchistes étendus par terre; ils avoient les pieds violemment pressés entre de grosses

pieces de bois attachées avec des cordes : & ils ne pouvoient remuer les mains, quoiqu'on les eût un peu desserrées. Deux Indiens avoient en main un long chabouc prêt à les frapper de nouveau au moindre signe. Le *Kollen* faisoit rougir au feu ses tenailles, & faisoit grand bruit avec des gros soufflets qu'il agitoit continuellement. Les *Brames* & les *Rajapoutres* étoient assis sur un lieu élevé ; on me fit arrêter debout en leur présence. Le plus ancien des Brames prit la parole : « Enfin, » voilà, me dit-il, où ont abouti toutes » tes prédications ; tu as cru t'élever au-» dessus des Brames par ta science, & » par ta loi, & te voilà maintenant ab-» batu & humilié à leurs pieds : tu as » méprisé nos Dieux, & tu es tombé » entre les mains de *Sexsaeb*, qui les » vengera de tes mépris. Regarde les » instrumens de ton supplice ».

Je répondis à ce Brame, qu'il me faisoit plaisir de me déclarer le motif des mauvais traitemens qu'il me faisoit ; que puisqu'il y étoit porté par la haine de la Religion que je prêchois, plus il exerceroit sur moi de rigueurs, plus il augmenteroit la récompense que j'attendois dans le Ciel. « Hé quoi ! me dit sur cela » le Brame, crois-tu aller toi seul au

» Ciel avec tes diſciples ? Prétends-tu
» que tous tant que nous ſommes, qui
» ne ſuivons pas ta loi, nous devions
» être damnés » ? Il n'y a de ſalut, lui répondis-je, que pour ceux qui ſuivent la loi que je prêche. Comme je voulois continuer, le Capitaine m'impoſa ſilence, & dit au Brame, en langue More, de ne plus toucher cette matiere.

Auſſi-tôt le Brame changea de langage, & me répéta ce qu'on m'avoit déjà dit tant de fois, que je ne pouvois me ſouſtraire qu'à force d'argent aux ſupplices qui m'étoient préparés. « Sur quoi fondé,
» lui dis-je, me demandez-vous de l'ar-
» gent ? Si c'eſt une peine que vous
» m'impoſez, dites-moi quel eſt mon
» crime, faites venir mes accuſateurs.
» Quoi, vous me condamnez à vous
» donner ce que je n'ai pas ; & ſi je
» le refuſe, vous me menacez des tour-
» mens les plus cruels. Où eſt la juſtice ?
» où eſt la raiſon ? Mais, reprit le Brame,
» n'enſeignes-tu pas la Loi en promet-
» tant de l'argent à ceux qui l'écoutent ?
» Citez-moi, lui dis-je, un ſeul homme
» qui oſe ſoutenir ce que vous avancez,
» j'avouerai que j'ai tort. Mille gens
» le diſent, répondit le Brame. Quoi !
» lui répliquai-je, de mille perſonnes,

» vous n'en ſçauriez produire une ſeule ?
» C'eſt de l'argent qu'il nous faut, re-
» prit le Brame, autrement tes diſciples
» vont être tourmentés de nouveau en
» ta préſence, & enſuite on te tour-
» mentera toi-même ». Comme je ne répondois rien, il fit battre les Catéchiſtes. Les coups redoublés de chabouc faiſoient un bruit effroyable, & rien n'égaloit la douleur que je reſſentois d'être le témoin de leurs ſouffrances. Quand on fut las de les frapper, le Brame m'adreſſa encore la parole, & m'ordonna de jetter les yeux ſur les tenailles toutes rouges que le Kollen venoit de tirer du feu. Je ne fis, ou plutôt je ne parus faire nulle attention à ce qu'il me diſoit : ſur quoi il me commanda d'avancer : je crus alors, à n'en pouvoir douter, qu'on m'alloit brûler peu à peu avec ces tenailles ardentes ; graces au Seigneur qui me ſoutenoit, je ſentis en moi une force que je n'avois pas encore éprouvée ; mais je fus bien ſurpris lorſque m'étant approché du Brame, il m'ordonna ſimplement de le ſuivre.

Il étoit accompagné de deux Brames & d'un Rajapoutre ; ils me menerent dans une maiſon voiſine du Chaveri ; après m'avoir fait aſſeoir au milieu d'eux,

le plus ancien me dit, d'un air touchant; qu'il avoit été obligé, malgré lui, de me maltraiter de paroles en public, dans la crainte qu'on ne l'accusât auprès de *Sexsaeb*, de n'avoir pas assez ménagé ses intérêts; mais que dans le fond, il étoit affligé de la situation où je me trouvois: qu'il me coujuroit de donner quelqu'argent pour me tirer d'un si mauvais pas. « C'est tout de même, lui » dis-je, que si vous m'ordonniez de » voler dans les airs, quoique je n'aie » point d'aîles. Cette comparaison le » frappa. Du moins, me dit-il, pro- » mettez quelque chose, je me ferai » votre caution jusqu'à ce que vous » ayez payé ». Je lui fis réponse que je n'avois rien, & qu'ainsi je ne pouvois rien promettre. « Mais, reprit un autre » Brame, ne pouvez-vous pas engager » vos disciples à vous assister dans un » besoin si pressant? Lui ayant répondu que nous nous étions fait une loi de ne rien demander à nos disciples; « hé » bien, continua-t-il, il faut donc vous » résoudre à souffrir les tourmens que » vous méritez. Y pensez-vous? Si vous » aviez affaire à des *Badagas*, nés dans » ces terres, vous auriez quelque espé- » rance de les fléchir; mais sçavez-

» vous que vous avez à traiter avec
» des barbares, avec des Mores, avec
» des gens déteſtables par leur cruauté &
» par leur avarice? Et il ajouta, preſque
» en pleurant : quoi, un Etranger en
» proie aux plus cruelles douleurs !
» quoi, un Sanias! Mais que faire? C'eſt
» vous-même qui vous perdez; levez-
» vous donc, & ſuivez-nous ». Enfin,
ces Brames me dirent tant de choſes touchantes, & leurs paroles étoient ſi étudiées, que bien qu'il y ait pluſieurs années que je ſois accoutumé à leurs artifices, ils me perſuaderent qu'on m'alloit brûler les mains, me tenailler & me livrer aux autres ſupplices dont ils me menaçoient.

Je les ſuivis dans cette penſée, me déterminant à tout ce qu'ils ordonneroient de moi; mais le Capitaine ayant appris que rien ne pouvoit m'ébranler, & que je perſiſtois toujours à aſſurer que je n'avois nulle reſſource, il ordonna ſimplement qu'on me conduisît en priſon avec mes Catéchiſtes.

Le Capitaine de la fortereſſe vint me voir auſſi-tôt, & après quelques démonſtrations d'amitié, il m'envoya chercher du lait, & donna ordre qu'on m'apportât à manger. Je lui répondis que j'acceptois volontiers le lait qu'il me

donnoit, mais que je le remerciois du reste, voulant persévérer jusqu'à la fin dans la pénitence que j'avois commencée. Un Chrétien vint peu après m'avertir que ce *Raja* craignoit que je ne me tuasse, & que pour prévenir cet accident, il avoit ordonné qu'on me gardât à vue toute la nuit.

Il est vrai que les Indiens se donnent la mort pour de moindres sujets ; & l'on croyoit m'avoir traité d'une maniere assez indigne, pour avoir lieu de craindre que je n'en vinsse à cette extrémité. Les gardes me veillerent donc toute la nuit : ils allumerent une grande lampe auprès de moi ; ils firent du feu ; ils se mirent à chanter & à battre sans cesse du tambour, pour ne pas s'endormir ; enfin ils eurent continuellement les yeux attachés sur moi, & je fus obligé de souffrir tout ce tintamare, qui ne me permit pas de prendre un moment de repos.

Cependant on rendit compte à *Sexsaeb* de tout ce qui venoit de se passer. Quelques-uns se déchaînerent contre les auteurs de la persécution qui nous avoit été suscitée ; d'autres, au contraire, lui écrivirent que si l'on nous délivroit de prison, il falloit absolument nous chasser de *Tarcolan*. Les menaces recommence-

rent comme auparavant de la part de ceux-ci, & ils me disoient sans cesse qu'on n'avoit fait que suspendre pour peu de temps les supplices auxquels j'étois destiné.

Quand il me fut permis de parler à mes Catéchistes, je leur demandai s'ils avoient été tourmentés avec ces tenailles ardentes qu'on avoit fait rougir en ma présence : ils me répondirent que plusieurs fois on les leur avoit porté au visage, mais qu'à chaque fois un *Raja* empêchoit qu'on ne les brulât. Ils ressentoient de vives douleurs aux pieds & aux mains, qu'ils ne pouvoient remuer, & ils avoient encore les fers aux pieds. Je cherchois l'occasion de leur procurer quelque soulagement ; & elle se présenta d'elle-même, lorsque je m'y attendois le moins.

J'étois si foible que je ne pouvois presque me soutenir : le Capitaine de la forteresse en étant informé, vint me voir sur le champ, pour m'exhorter à prendre quelque nourriture solide : il me répéta plusieurs fois que les plus grands pénitens de ces terres, après deux ou trois jours d'abstinence, se faisoient apporter du ris & en mangeoient ; que je devois les imiter, & qu'il me fourniroit ce qui

m'étoit néceſſaire; que je pouvois même paſſer une partie de la journée dans le jardin qui joignoit la fortereſſe, & qu'il m'en donnoit la permiſſion.

Je lui répondis qu'étant *Carana gouroukel*, c'eſt-à-dire, cherchant le véritable profit de mes diſciples, je devois les inſtruire encore plus par mes exemples, que par mes diſcours; qu'après avoir paſſé le jour agréablement dans un jardin, il me ſiéroit mal de les exhorter le ſoir à la patience; qu'il falloit commencer par les délivrer de leurs fers, & qu'enſuite j'accepterois volontiers l'offre qu'il me faiſoit. Il me donna de belles paroles; cependant il ne fit rien ce jour-là. Le lendemain il vint encore me voir; il m'apporta de l'*avel*, & me pria d'en manger. Je lui fis la même réponſe que je lui avois faite le jour de devant; & il me fit les mêmes promeſſes. J'attendis juſqu'à huit heures du ſoir pour voir s'il tiendroit ſa parole; comme il ne vint perſonne de ſa part, je lui renvoyai ſon *avel*. Il en fut ſi touché, qu'il partit ſur l'heure avec un *Kollen*, qui ôta les fers à mes Catéchiſtes. J'acceptai auſſi-tôt l'*avel* qu'il me préſentoit; mais j'eus bien de la peine à en faire uſage, mon eſtomac s'étant extrêmement rétréci par la longue abſtinence que j'avois faite.

Une abstinence si extraordinaire toucha extrêmement les Gentils : l'un d'eux qui s'étoit le plus déclaré contre le Christianisme, donna un *fanon* (1) pour m'acheter du lait, afin de participer, par cette aumône, au mérite de la vie austere que je menois : il m'a fait dire depuis qu'il pensoit sérieusement à sa conversion. « Si ce Sanias étoit » Prangui, disoient les autres, auroit- » il pu vivre de la sorte seulement » pendant quatre jours ? Que devons- » nous donc penser après un mois en- » tier d'une si rude pénitence ? On » nous assuroit qu'il faisoit bonne chere ; » la fausseté de ces bruits qu'on semoit » pour le décrier, est manifeste ; car » enfin, on ne passe pas ainsi d'une ex- » trémité à l'autre ».

Un des principaux de la ville me rendit de fréquentes visites tant que dura cette persécution. Il ne pouvoit comprendre comment on avoit pu en user ainsi à notre égard. « Hé quoi ! me » disoit-il, vous n'avez commis au- » cune faute qui mérite ce châtiment, » vous ne vous occupez que de la

(1) C'est environ quatre sols de notre monnoie.

» priere ou des exercices de charité ; » vos catéchistes vivent d'une maniere » irrépréhensible, comment donc se » peut-il faire que ce malheur vous » soit arrivé ? Vous avez beau nier la » transmigration des ames, vous ne » m'ôterez jamais de l'esprit l'opinion » où je suis qu'il y a eu sans doute une » autre génération, dans laquelle votre » ame & celle de vos disciples se sont » attirées les disgraces présentes ».

Un de mes Catéchistes lui répondit, que l'homme n'est jamais exempt des fautes, du moins légeres, & que le moindre péché, par exemple, une distraction volontaire dans la priere, ou d'autres fautes de cette nature qui offensent la majesté divine, méritent des peines encore plus grandes que celles que nous avions souffertes : mais que cette vérité n'entroit pas dans l'esprit des Idolâtres, parce qu'ils n'avoient nulle idée des perfections infinies de l'Etre suprême. Le Brame parut embarrassé de cette réponse : il le fut encore davantage, lorsque j'ajoutai qu'il ne falloit pas s'imaginer que les peines passageres de cette vie, que Dieu permet souvent pour notre plus grand bien, fussent toujours jointes avec le péché ;

qu'il s'eſt trouvé des ames innocentes, qui néanmoins ont beaucoup ſouffert; que les ſouffrances ſont d'un grand mérite auprès de Dieu, & font pratiquer pluſieurs vertus qui nous ſeroient inconnues, ſi nous jouiſſions de toutes les douceurs de la vie préſente; que je n'avois garde de me mettre au rang de ces ames ſaintes, moi qui avois tant de raiſon de m'humilier; mais que je prétendois ſeulement le déſabuſer de l'erreur groſſiere dans laquelle il avoit vécu juſqu'alors.

Au reſte, je crois devoir donner ici un conſeil à ceux que la Providence deſtine à ces Miſſions, c'eſt de ne jamais parler d'eux-mêmes en préſence des Idolâtres. Un Miſſionnaire ayant dit, par un ſentiment d'humilité, qu'il étoit un grand pécheur, un Gentil qui l'écoutoit, alla auſſi-tôt le redire à tous ſes compatriotes: « Et il faut bien que » cela ſoit vrai, ajoutoit-il, car il » l'avoue lui-même ».

Le Pere Martin ayant appris la nouvelle de ma détention, partit à l'inſtant de ſa Miſſion de *Maduré* pour venir à notre ſecours: il fit une diligence incroyable, & ſe rendit en peu de jours au palais de *Sexſaeb*. C'étoit s'expoſer lui-

même à une rude priſon, que de ſe préſenter à ce Gouverneur dans de pareilles conjectures : ſon zele & ſon courage lui firent oublier ſes propres intérêts, & mépriſer toutes les raiſons de prudence qui ſembloient le détourner de la démarche qu'il vouloit faire. Il entre chez le Gouverneur, & il lui dit avec un air modeſte, mais d'un ton ferme & aſſuré, qu'ayant ſçu que ſon frere aîné avoit été empriſonné, il apportoit ſa tête pour mourir avec lui, s'il étoit coupable : mais que s'il étoit innocent, il demandoit qu'on le mît en liberté. *Sexſaeb* fut d'abord ſurpris : cependant il fit des honnêtetés au Miſſionnaire, & après une demi-heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda ſa demande.

Le Pere Martin ſe mit donc en chemin pour Tarcolan avec une lettre qui contenoit les ordres de *Sexſaeb*. Auſſitôt qu'il y fut arrivé, il ſe rendit au Chaveri public, & préſenta la lettre du Gouverneur. Le Capitaine étoit à une grande lieue de là dans une Peuplade où il fait ſa demeure. En attendant que la lettre lui fût portée, le Miſſionnaire demanda la permiſſion de me voir, & on la lui accorda. La joie

fut grande de part & d'autre, & nous l'exprimâmes réciproquement par les embraſſemens les plus tendres. Ce cher Pere avoit de la peine à me reconnoître, tant j'avois le viſage have & défiguré. Quelques heures que nous paſſâmes enſemble, me dédommagerent de toutes mes peines paſſées.

Cependant on n'avoit point de nouvelles du Capitaine, ce qui fit ſoupçonner que la lettre du Gouverneur n'étoit pas peut-être auſſi favorable, que le Pere Martin ſe l'étoit imaginé. Nous fûmes raſſurés ſur le ſoir : le ſon de la trompette ſe fit entendre & peu de temps après le Capitaine arriva à la fortereſſe. Il me dit d'abord qu'il avoit ordre de m'élargir, & de rendre à mes diſciples tout ce qui leur avoit été pris. Cet ordre s'exécuta à l'heure même. On fit venir les tambours & les trompettes, on me mit dans un Palanquin, & le même Capitaine qui m'avoit fait priſonnier, me conduiſit avec honneur juſqu'à mon Egliſe.

Je voulois retenir quelques jours avec moi le Pere Martin, à qui nous devions notre délivrance, les Chrétiens qui avoient été les compagnons

de ma priſon l'en conjuroient inſtamment : mais ſon zèle ne lui permit pas de nous donner cette ſatisfaction; il étoit dans l'impatience de retourner à ſa chere Miſſion, qu'il avoit abandonnée à cauſe de nous, & après les adieux réciproques, il prit le chemin de Maduré.

Voilà, Monſieur, comment s'eſt diſſipé ce premier orage, que les Gentils avoient élevé contre les nouveaux Chrétiens de Tarcolan. Il n'a ſervi, graces à Dieu, qu'à confondre les ennemis de la Religion, qu'à confirmer dans la foi ces premiers fideles, qu'à faire éclater leur conſtance & leur zèle pour la défenſe des vérités Chrétiennes, & qu'à augmenter de plus en plus le nombre des adorateurs de Jeſus-Chriſt.

J'eſpere vous donner bientôt des nouvelles de l'Egliſe des trois Rois que vous avez fondée dans le Royaume de Carnate. On m'a fait part d'une relation ſuccinte de Joſeph Somera, ſur la ſeconde tentative faite par les Eſpagnols, pour la découverte des Iſles Palaos, appellées autrement les nouvelles Philippines, & on a accompagné cette relation d'une carte fort exacte. Je

vous envoie l'une & l'autre, & je souhaite que vous en soyez content. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

RELATION

En forme de Journal, de la découverte des Isles de Palaos, ou Nouvelles Philippines.

LE navire sur lequel nous nous embarquâmes pour aller à la découverte des Isles *Palaos*, s'appelloit *la Sainte-Trinité*, & avoit quatre-vingt-six hommes d'équipage : il étoit commandé par le Sergent-Major Dom François Padilla; il menoit avec lui les Peres Duberon & Cortil, Missionnaires Jésuites, accompagnés du Frere Etienne Baudin, qui alloient porter la foi chez ces Insulaires.

Ce fut le 14 de Novembre de l'année 1710 que je sortis des Isles Philippines, & que je fis route pour reconnoître les Isles *Palaos*, me supposant être pour lors par treize dégrés neuf minutes de latitude, & par 144 dégrés 22 minutes de longitude.

Je navigeai quinze jours, comme il eſt marqué dans la carte, jour pour jour; & le 30 Novembre de la même année, nous découvrîmes la terre, qui nous reſtoit au nord-eſt trois dégrés nord à environ trois lieues, ayant obſervé la variation de quatre à cinq dégrés de variation nord-eſt dans cette route. Nous revirâmes de bord pour en approcher de plus près & nous découvrîmes qu'il y avoit deux Iſles, que le Pere Duberon nomma *les Iſles de Saint-André*, parce qu'on célébroit ce jour-là la fête de ce grand Apôtre.

Lorſque nous fûmes proches des Iſles, nous apperçûmes un bateau qui venoit à nous, & dans lequel il y avoit de ces Inſulaires qui nous crioient de loin *Mapia*, *mapia*, c'eſt-à-dire, bonnes gens. Un Palaos qui avoit été baptiſé à Manille, & que nous avions mené avec nous, ſe montra à eux, & leur parla: auſſi-tôt ils vinrent à bord; ils nous dirent que ces Iſles s'appelloient *Sonſorol*, & qu'elles étoient du nombre des Iſles Palaos. Ils firent paroître beaucoup de joie d'être avec nous, & ils nous la témoignerent en nous baiſant les mains, & en nous embraſſant.

Les peuples ſont bien faits de corps, &

d'une complexion robuste; ils vont tout nuds, excepté vers la ceinture où ils se couvrent d'un morceau de natte : leurs cheveux sont presque crepus, ils ont fort peu de barbe; & pour se garantir de la pluie; ils portent sur les épaules un petit manteau fait de fil de patates, & sur la tête une espece de chapeau de natte, autour duquel ils attachent des plumes d'oiseaux toutes droites. Ils furent surpris de voir nos gens fumer du tabac; & ils parurent faire grand cas du fer; quand ils en appercevoient, ils le regardoient avec des yeux avides, & ils nous en demandoient sans cesse.

Après midi deux autres bateaux vinrent à nous chargés chacun de huit hommes. Aussi-tôt qu'ils approcherent de notre bord, ils se mirent à chanter : ils régloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de notre bâtiment, s'imaginant qu'il étoit fait d'une seule piece de bois : quelques autres compterent les hommes qui étoient sur notre bord. Ils nous apporterent quelques cocos, du poisson, & des herbes. Les Isles sont toutes couvertes d'arbres jusques sur le bord

de la mer. Leurs bateaux nous parurent assez bien faits : ils se servent de voiles latines, & un côté du bateau est soutenu par un contre poids qui l'empêche de tourner.

Nous leur demandâmes à quel air de vent restoit la principale de leurs Isles, qui s'appelle *Panloq*, & ils nous montrerent le nord nord-est. Ils ajouterent qu'au sud-quart-sud-ouest, & au sud-quart-sud-est, sont encore deux Isles, dont l'une s'appelle *Merieres*, & l'autre *Poulo*.

Quand nous nous fûmes un peu approchés de la terre, j'envoyai mon aide-pilote pour chercher avec la sonde un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe étant arrivée à un quart de lieue de l'Isle, elle fut abordée par deux bateaux du pays où il y avoit plusieurs de ces insulaires : l'un deux ayant apperçu un sabre, le prit, le regarda attentivement, & se jetta à la mer l'emportant avec lui. Mon aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre ; parce que le fond étoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par-tout. Quand il fut de retour, j'envoyai encore sur les trois heures un autre homme pour chercher un mouillage : il alla tout

auprès de la terre, & il trouva, comme le premier, qu'il y avoit par-tout grand fond de roche : & ainsi nul endroit où l'on pût jetter l'ancre.

Pendant ce temps-là je me soutenois à la voile contre le courant qui portoit avec vîtesse au sud-est. Mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les Insulaires qui étoient venus sur notre bord rentrerent dans leur bateau pour s'en retourner : les deux Missionnaires voulurent engager l'un d'eux à demeurer avec nous mais ils ne purent l'y résoudre : il l'entretinrent quelque temps des vérités de la religion, & ils lui firent prononcer les saints noms de Jesus & de Marie, ce qu'il fit d'une maniere très-affectueuse. On l'interrogea sur la grandeur de l'Isle, & sur le nombre de ses habitans : il répondit que l'Isle avoit bien deux lieues & demie de tour, & qu'il pouvoit y avoir huit cens personnes; qu'ils vivoient de cocos, de poissons, & d'herbages. J'observai la hauteur du soleil à midi, & je me trouvai par cinq dégrés seize minutes de latitude nord : & la variation au lever du soleil fut trouvée de cinq dégrés nord-est.

Les courans nous emporterent au

large vers le ſud-eſt avec violence, de ſorte que nous ne pûmes regagner la terre que le quatrieme à ſix heures du matin. Nous nous trouvâmes alors à l'embouchure de deux Iſles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un bon mouillage. Ce fut inutilement. Elle revint à quatre heures du ſoir apportant pour nouvelle qu'il y avoit grand fond de roche par-tout, & qu'il étoit impoſſible de jetter l'ancre.

Le cinquieme à ſept heures du matin, les Peres Duberon & Cortil formerent le deſſein d'aller à terre pour y planter une croix. Dom Padilla & moi leur repreſentâmes les dangers auxquels ils s'expoſoient, ce qu'ils avoient à craindre des Inſulaires dont ils ne connoiſſoient point le génie, & l'embarras où ils ſe trouveroient ſi les courans jettoient le vaiſſeau au large, en ſorte qu'il ne pût approcher de la terre pour les prendre ou pour les ſecourir. Leur zele n'écouta aucunes de ces difficultés, ils perſiſterent dans leur premiere réſolution. Ils laiſſerent donc le Frere Baudin dans le navire, & ils entrerent dans la chaloupe avec le contremaître du vaiſſeau, & l'enſeigne des troupes qu'on deſtinoit à mettre à terre.

Ils emmenerent auſſi le Palaos, dont j'ai parlé, avec ſa femme & ſes enfans.

Les deux Miſſionnaires étant partis, nous nous ſoutînmes à la voile toute la journée contre les courans, à la faveur du vent. Mais le ſoir le vent ayant manqué, le courant nous jetta au large. Nous mîmes toute la nuit un fanal au beaupré, & un autre à l'artimon, afin qu'on pût découvrir de l'Iſle, où nous étions. La nuit nous eûmes quelques grains du nord-eſt au nord-oueſt, du oueſt, & du ſud-eſt, & le matin à la pointe du jour la grande Iſle nous reſtoit au nord-quart nord-oueſt à environ huit lieues.

Juſqu'au neuvieme à midi, nous fîmes tous nos efforts pour approcher de la terre, ſans pouvoir rien gagner; au contraire nous nous éloignions de plus en plus. Je me trouvai par cinq degrés vingt-huit minutes de latitude. Nous tînmes conſeil ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Don Padilla, le frere Jéſuite, mon aide-Pilote & moi, fûmes d'avis de faire route pour découvrir l'iſle de *Panloq*, capitale de toutes ces iſles, qui eſt éloignée de celle que nous quittions d'environ cinquante lieues.

Ce fut le onzieme à neuf heures du

matin que nous découvrîmes Panloq; & à midi je me trouvai par ſept degrés quatorze minutes de latitude nord, environ à une lieue au large de l'iſle. Sur les quatre heures du ſoir quatre bateaux s'approcherent de notre bord, ſe tenant néanmoins au large de la longueur d'un demi-cable; peu après ils furent ſuivis de deux autres bateaux; enfin quelques-uns de ces Inſulaires qui étoient dans les bateaux, ſe jetterent à la mer, & vinrent à notre bord; ils ne cherchoient qu'à voler ce qui pouvoit leur tomber ſous la main. L'un d'eux voyant une chaîne attachée au bord, la halloit de toutes ſes forces pour la rompre & l'emporter; un autre en fit autant à un organeau; un troiſieme ayant mis la tête dans un ſabor, vit des rideaux de lit, il les prit à deux mains, & les tiroit de toutes ſes forces; mais quelques-uns de nos gens l'ayant apperçu, y accoururent, & auſſi-tôt il ſe jetta à la mer.

Dom Padilla voyant juſqu'où ces barbares portoient leur avidité, fit mettre ſes ſoldats ſous les armes, car il y avoit bien quatre-vingt hommes dans ces ſix bateaux, & il leur fit ſigne de ne point approcher; enfin, ſur les cinq heures du ſoir ils prirent leur route vers la terre; en

en se retirant ils décocherent plusieurs fleches contre nous, dont quatre furent à bord, & une s'attacha à la poupe du vaisseau. Alors Don Padilla fit faire sur eux une décharge de mousqueterie. A ce bruit, ils se jetterent tous à la mer, & abandonnerent leurs bateaux, nageant droit à terre avec une vîtesse extraordinaire; puis voyant qu'on ne tiroit plus, ils regagnerent leurs bateaux, s'y embarquerent & s'enfuirent à toutes rames. Ces Insulaires vont tout nuds, quelques-uns d'eux se peignent le corps de diverses couleurs. Leur peau est communément de couleur olivâtre, d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous apporterent que quelques cocos.

Le douzieme, nous n'eûmes presque pas de vent; nous nous tînmes bord sur bord, sans néanmoins trop approcher de la terre. Sur les quatre heures, il vint encore à nous deux bateaux, d'où l'on nous faisoit divers signes en nous parlant; mais comme nous n'avions plus d'interpretes, nous ne pûmes sçavoir ce qui se disoit. Sur les neuf heures du soir, les vents vinrent au sud sud-est, assez frais, & les courans nous portoient au nord avec vîtesse. Ainsi je pris le parti de passer entre deux isles le cap au

nord nord-oueſt; ce canal avoit environ une petite lieue de largeur.

Le treizieme, étant à l'oueſt de ces iſles, nous tînmes conſeil ſur ce que nous avions à faire, & il fut conclu qu'il falloit retourner à *Sonſorol* pour apprendre des nouvelles des deux Miſſionnaires qui y étoient reſtés, & de notre chaloupe. Le dix-huit, je me trouvai nord & ſud de l'iſle. Nous demeurâmes-là toute la journée bord ſur bord juſqu'à ſix heures du ſoir, ſans appercevoir aucun bateau, quoique nous ne fuſſions qu'à une portée de canon de la terre. Nous rodâmes toute la côte de l'oueſt de l'iſle juſques au 20 qu'un grain forcé du ſud-eſt nord-eſt nous obligea de quitter la terre, & de faire vent arriere avec la miſaine.

Le 21, nous approchâmes encore de la terre, & à deux heures après midi nous n'en étions qu'à trois quarts de lieues, ſans appercevoir aucun bateau; alors un ſecond grain de l'eſt nord-eſt forcé nous ayant pris, nous obligea de faire l'oueſt nord-oueſt avec la ſeule miſaine. Nous tînmes encore une fois conſeil, & faiſant réflexion que nous n'avions point de chaloupe, & que nous commencions à manquer d'eau,

ſans ſçavoir où nous pourrions en faire, nous fûmes tous d'avis que l'unique parti qu'il y eût à prendre, étoit de nous en retourner à Manille pour y porter cette triſte nouvelle. Mais comme la ſaiſon des vents de nord & nord-eſt étoit déja formée, nous fûmes obligés de faire le tour de Mindanao, ſelon qu'il eſt marqué dans la carte.

LETTRE

Du Pere Taillandier, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Willard, de la même Compagnie.

A Pondicheri, ce 20 Février 1711.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Comme c'eſt, après Dieu, à vous ſeul que je ſuis redevable du bonheur que j'ai de conſacrer le reſte de mes jours à la converſion des Infideles, je me fais un devoir de vous informer de ce qui me regarde, & de vous marquer

en détail ce que j'ai vu ou appris d'une maniere sûre, dans le long voyage qu'il m'a fallu faire pour me rendre aux Indes.

Ce fut le 5 Septembre de l'année 1707, que je partis de Saint-Malo avec le Pere Bonnet sur le Saint-Esprit, vaisseau de trente pieces de canon, & de cent quarante hommes d'équipage. Après environ un mois de navigation où il ne se passa rien d'extraordinaire, nous apperçûmes le cap de Finistere en Galice, & le 8 d'Octobre nous mouillâmes dans la rade de Sainte-Croix de l'isle de Ténériffe.

Les richesses de cette isle, son grand commerce, & l'excellent vin de Malvoisie qu'elle produit, la rendent la plus considérable de toutes les isles canaries. Elle a dix-huit lieues de longueur, & environ cinq de largeur. Au milieu de l'isle s'éleve cette fameuse montagne qu'on nomme le *Pic de Ténériffe*; on l'apperçoit, à ce qu'on m'a dit, de plus de cinquante lieues; elle a la figure d'un cône dont la base est fort grande; ce qu'on dit dans quelques relations de sa hauteur, du froid qui y regne, du temps qu'il faudroit mettre pour arriver jusqu'au sommet, n'est gueres con-

forme à la vérité. J'ai entretenu des personnes qui ont eu la curiosité d'y monter, & j'ai conclu, de ce qu'ils m'ont rapporté, que le chemin pouvoit se faire en sept heures. Il est vrai qu'il semble qu'elle s'éleve au-dessus des nues; il y tomba de la neige, tandis que dans la plaine nous étions fort incommodés de la chaleur. Quoique les instrumens dont je me servis pour mesurer sa hauteur, ne fussent pas fort exacts, je jugeai pourtant qu'elle n'étoit gueres que de treize cens toises.

Le petit bourg de Sainte-Croix est au nord-est de l'isle. Nous en partîmes le 10; & après une lieue de mauvais chemin que nous fîmes sur une montagne stérile, nous arrivâmes à la Lagune, petite ville assez bien bâtie, & la capitale de l'isle. On trouve au-delà une plaine de deux lieues, d'où l'on apperçoit la mer du côté de l'ouest. Là commencent ces beaux côteaux de vignes entremêlées d'orangers, de citroniers, & d'autres arbres de l'Amérique.

Nous marchâmes deux lieues sur ces collines, d'où l'on découvre toujours la mer; & après avoir passé par les villages de la *Matança*, & de *Santa Vittoria*, nous arrivâmes à l'*Arotave*, seconde

ville de l'isle, où les Jésuites de la Province d'Andalousie ont un College. On célébroit alors la naissance du Prince des Asturies ; ce n'étoit par-tout que fêtes & que divertissemens.

C'étoit aussi le temps auquel on vendange la malvoisie; ce raisin est d'une espece particuliere; on cueille ses grappes avec attention, & on ne prend que celles qui sont parfaitement mûres pour les porter au pressoir. Quand le vin est tiré, on y mêle de la chaux vive, afin qu'il se conserve, lorsqu'on le transporte dans les divers climats du monde. L'isle a encore du vin rouge & du vin blanc d'une autre espece; on y trouve aussi des pierres fort poreuses, à travers lesquelles on filtre de l'eau qu'on veut boire.

Le Dimanche 30 d'Octobre, sur le soir, nous appareillâmes de la rade de Sainte-Croix; & le lendemain nous vîmes l'isle de la Palme, & celle de Fer. L'eau n'est pas bonne dans cette derniere isle, & c'est une fable que ce qu'on rapporte d'un arbre qui s'y trouve, dont les feuilles sont autant de sources d'où l'eau découle continuellement. C'est de quoi les habitans même de l'isle de Fer n'ont jamais entendu parler.

Le 19 Novembre, à huit heures du ſoir, nous vîmes tomber, à une portée de fuſil, une exhalaiſon qui éclaira tout le vaiſſeau ; elle me parut d'un pied de diametre ; elle ſe partagea enſuite, & ſe diſſipa quelques toiſes au-deſſus de la mer.

Le 25, nous fûmes pris de calme, & nous vîmes pluſieurs ſouffleurs ; ces poiſſons monſtrueux paſſerent aſſez près de nous, pour juger ſûrement qu'il y en avoit de trente pieds ; on ne doit pas en être ſurpris, ſi l'on fait réflexion que dans le nord on a pris des baleines qui avoient plus de 60 pieds.

Nous entrâmes le 4 Décembre au ſoir, dans le port du Cap François de l'iſle de Saint-Domingue. Nous avions fait plus de 80 lieues en côtoyant la partie du nord de cette belle iſle ; deux bancs de rochers, entre leſquels il faut paſſer, rendent l'entrée du port difficile. Les François poſſedent plus de cent lieues de côte au nord, à l'oueſt & au ſud. Les Eſpagnols ſont dans la partie du ſud qui eſt vers l'eſt.

Nous eûmes bien de la joie de nous revoir dans une terre Françoiſe, & au milieu de nos Peres qui ont le ſoin des Paroiſſes répandues dans le nord de

cette grande isle. Le Pere le Breton, habile Botaniste, me fit voir des plantes qui croissent autour de notre maison, qu'il m'assura être tout-à-fait semblables au thé de la Chine. J'en pris quelques-unes, & je les fis sécher à l'ombre; quand je fus à Manille, je les comparai avec du thé de la Chine; un chirurgien François qui y a demeuré cinq ans, à qui je les montrai, jugea comme moi que c'étoit effectivement du thé, & qu'il étoit aussi bon que celui qu'on apporte de la Chine. J'ai sçu depuis qu'on a découvert de semblables plantes au Pérou, & que quelques personnes s'en servent à Lima.

Nos vaisseaux firent voile le 10 Décembre. Nous passâmes au nord de l'isle de Cuba, afin d'éviter les vaisseaux de guerre de la Jamaïque. Cette isle a deux cens cinquante lieues de largeur. Il est presque impossible de croiser pendant l'hiver dans ce canal, parce qu'on trouve au sud plusieurs rochers le long de la grande isle de Cuba, & au nord le Pracel, où il y a de petites isles fort basses. Le passage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur.

Il n'y a plus d'Indiens dans les isles de Saint-Domingue & de Cuba; celle-

ci eſt peuplée d'Epagnols qui y ont pluſieurs villages; elle a un Evêque qui fait ſa réſidence ordinaire à la *Havane*, ville capitale de toute l'iſle; il eſt ſuffragant de l'Archevêque de Saint-Domingue. C'eſt principalement dans l'iſle de Cuba que croît cet excellent tabac, qu'on apporte en poudre & en feuille en Eſpagne, & qu'on vend dans toute l'Europe ſous le nom de tabac d'Eſpagne.

Le 16 Décembre nous entrâmes dans le port de la Havane, en rangeant le fort du More à demi-portée de piſtolet; ce château a plus de ſoixante canons de fonte. L'autre paſſe eſt au milieu, entre le fort du More & un autre fort qui a trente-ſix pieces de groſſe artillerie de fonte; le canon porte d'un fort à l'autre. Quand on approche de la ville, on ſe trouve à la portée des canons d'un troiſieme fort plus petit que les deux autres; il ne peut paſſer qu'un ſeul vaiſſeau dans chaque paſſe, le reſte de l'entrée étant ſemé de rochers à fleur d'eau. Ce port, ou plutôt cette baye, s'enfonce une lieue au ſud, & forme comme différens bras à l'oueſt & à l'eſt. Le mouillage en eſt bon, & l'on y eſt en ſûreté contre les vents les plus violens.

La ville eſt bien fortifiée; elle a du côté de la terre pluſieurs baſtions avec leurs courtines; ſa figure eſt preſque ronde, & il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroiſſes, ſix maiſons de différens Ordres, & trois Monaſteres de Religieuſes. Un pilote Eſpagnol que nous avions pris à Ténériffe, nous fit attendre pluſieurs jours dans le port, afin d'éviter les vents de nord qui regnent en hiver dans le golfe du Mexique, qu'il nous aſſuroit être plus violens en certains quartiers de la Lune. Nous appareillâmes enfin le 23 Décembre, & à peine fûmes-nous ſortis du port, que notre pilote voulut nous y faire rentrer, s'imaginant qu'une tempête du nord étoit ſur le point de nous accueillir; mais ſa prédiction ſe trouva fauſſe.

Le 4 Janvier 1708 on ſonda ſur le ſoir, & au fond qu'on trouva, on reconnut que nous étions à trente lieues au nord-nord-oueſt du cap de *Catoche*. Ce cap, qui eſt à l'eſt de la province d'*Yuçatan*, a été ainſi nommé, parce que Don Fernand de Cordoue y étant deſcendu au mois de Mars de l'année 1517, les Indiens lui répétoient ſans ceſſe ces mots: *Con eſcatoch* : ce qui

signifie en leur langue : *Venez à nos Maisons.* Le pilote Espagnol nous fit prendre notre route sur la sonde de Campeche, en laissant au nord les petites Isles de *las Arcas*, *Triangolo*, & *Alacranas.* Nous essuyâmes d'abord trois coups de vent de nord en trois jours différens; ils avoient soufflé entre le nord-est & le nord. Alors ils ne sont pas d'ordinaire fort violens, & les Espagnols les appellent, *Norte chocolatero*, parce qu'ils ne les empêchent pas de battre leur chocolat. Ces vents ne durent gueres que 24 heures.

Le 10, on estima que nous avions passé le matin, à huit heures, entre l'Isle de *Triangolo* & celles d'*Arenas.* Le soir à quatre heures & demie, on trouva soixante-neuf brasses à la sonde, & à six heures on ne trouva plus de fond.

Nous vîmes le 11 une grande troupe de bonites se promener sur l'eau, s'élancer, & se poursuivre. Après-midi un calme soudain succéda au vent de sud, & le soir un furieux vent de nord s'éleva tout à coup. Nous fûmes toute la nuit, & le lendemain à la cape. Ce jour-là, sur le soir, le vent cessa en un instant, mais la mer, qui étoit en-

core fort agitée, nous fit rouler extraordinairement toute la nuit.

Le 13, nous apperçûmes deux navires qui nous vinrent reconnoître. C'étoit la Diane, frégate du Roi, armée au Havre de Grace, de l'escadre de M. du Casse, & la Paix armée au Port-Louis. Nous apprîmes que les roulis de la nuit précédente les avoient presque contraints de démâter.

Le 14, notre petite escadre fut augmentée d'un vaisseau Espagnol qui étoit parti de Campêche pour la *Vera-Crux*. Ce soir là le Ciel parut fort couvert; des nuées noires occupoient tous les bords de l'horison : on apperçut en même-temps des nuages verdâtres près de la mer du côté du septentrion; ces indices, joints à un calme plat, nous firent juger que nous allions être assaillis d'une furieuse tempête. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Le nord se déclara tout-à-coup avec furie; chaque vaisseau prit son parti comme il put; le navire Espagnol, après s'être soutenu quelques heures, s'abandonna au gré du vent, & nous le vîmes courir vent arriere sous la misaine : les deux vaisseaux François nous quitterent.

Le lendemain 15 la mer fut plus agitée

que jamais. Quand notre navire se trouvoit entre deux lames, il nous sembloit être dans une vallée à perte de vue, entre deux montagnes d'eau, qui nous cachoient même le haut des mâts du Saint Jean-Baptiste, autre vaisseau dont nous n'étions éloignés que de trois portées de fusil. Le soir, pendant le souper, une vague plus forte que les autres ayant fait extrêmement pancher notre vaisseau, les plats, les mets, tout fut renversé; & bien que chacun tâchât de s'accrocher à tout ce qu'il rencontroit, il nous fallut enfin tomber les uns sur les autres. Un oiseau, de la grandeur & de la forme d'une becassinne, fut porté sur notre bord par la violence du vent.

Le 19, nous rencontrâmes les deux vaisseaux François dont la tempête nous avoit séparés, & nous arrivâmes ensemble le même jour à la *Vera-Crux*. C'est là que finit notre premiere navigation de deux mille deux cens lieues. La *Vera-Crux*, est à 19 dégrés & 10 minutes, & à 7 heures de différence du Méridien de Paris, selon l'observation & l'estime de nos Pilotes.

Je ne sçai si l'on doit donner le nom de port à la rade de *Vera-Crux*. Les

vaiſſeaux mouillent à l'abri du fort de ſaint Jean Dulua : ce fort a été conſtruit dans une petite Iſle, que la marée couvre entiérement, lorſqu'elle eſt haute. Ce fut le Vendredi-Saint de l'année 1519 que Fernand Cortès débarqua près de ſaint Jean Dulua, & c'eſt à l'occaſion de ce ſaint jour qu'il donna le nom de *Vera-Crux* à la ville, qu'il fonda cinq lieues plus au nord que la petite Iſle Dulua. On l'appelle à préſent *Vieja Vera-Crux*, pour la diſtinguer de celle où eſt maintenant le port, qu'on nomme la *Nueva Vera-Crux*. C'eſt le ſeul port qui ſoit dans le Golfe de Mexique. Cette ville n'eſt que le tiers de la Havane ; elle n'eſt conſidérable que par le ſéjour qu'y font les vaiſſeaux Marchands qui viennent de Cadix, & qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, & de cochenille.

Nous en partîmes le 3 Février. Nous perdîmes de vue la mer, pour continuer ſur terre notre voyage. Comme la ſécehereſſe étoit grande, nous prîmes un chemin qu'on a fait depuis quelques années, & qui eſt beaucoup plus commode que l'ancien chemin, qu'on eſt obligé de ſuivre pendant la ſaiſon des pluies.

A une grande lieue de la *Vera-Crux*, on voit à la droite du chemin un petit village nommé *Buena Vista*; trois lieues après on passe la riviere *Xamaca*, qui entre dans la mer à 8 lieues de la *Vera-Crux*. La journée est ensuite de 10 lieues, qu'on fait dans des terres incultes, quoique le terroir paroisse assez bon en plusieurs endroits, & on arrive au village de Cotasta, situé auprès d'une riviere du même nom. Nous marchâmes le lendemain sur des collines qui ne sont point cultivées. Après cinq lieues de chemin, nous trouvâmes quelques cabanes d'Indiens, & nous entrâmes dans une plaine, où est le village de saint Jean, à huit lieues de *Costata*.

Le 5 Février nous nous trouvâmes dans un pays plus tempéré & plus agréable à la vue : nous passâmes dans des vallons fertiles, chargés d'arbres fruitiers & ensemencés de *maïs* (1) : on voyoit de toutes parts une infinité d'oiseaux de toute espece, & tout-à-fait différens de ceux d'Europe. Il y a sur-tout quantité de perruches bleues, plus petites que des grives, & d'une couleur fort vive.

---

(1) Bled d'Inde.

Après deux lieues de chemin, on trouve le village de ſaint Laurent. Ce ſont des Noirs qui l'habitent : ils deſcendent de pluſieurs familles des Noirs d'Afrique, qui s'étant enfuis de la maiſon de leurs maîtres, obtinrent leur liberté, à condition qu'ils peupleroient ce pays.

A trois lieues au-delà de ce village, nous nous arrêtâmes à la ville de Cordua, où il y a pluſieurs familles Eſpagnoles : les maiſons y ſont bâties à l'Européenne, & on pourroit la comparer à un de nos plus gros bourgs de France. Cette journée, qui eſt de neuf grandes lieues, ſe termine en arrivant à la ville d'*Oriſſava* : elle eſt un peu plus grande que *Cordua*. On ſe trouve alors auprès de cette fameuſe montagne d'*Oriſſava*, que nous avions apperçue de 25 lieues en mer, & dont le ſommet eſt toujours couvert de neiges, quoiqu'elle ſoit ſituée ſous la zone torride. Elle eſt beaucoup plus haute que le pic de Ténériffe.

Ce ſoir-là deux Marchands Eſpagnols nous aborderent fort civilement. L'un d'eux fit paroître beaucoup de joie, quand il apprit que nous étions François : il nous rendit une viſite particu-

liere, pour nous dire qu'il étoit né comme nous ſujet du plus grand Roi de l'univers, mais qu'il avoit été élevé à Cadix depuis l'âge de dix ans. Bien que ſa langue naturelle lui fût devenue comme étrangere, il ne laiſſa pas de nous faire comprendre qu'il avoit le cœur auſſi François que la naiſſance.

Le 6 Février, après deux lieues de marche dans la plaine d'*Oriſſava*, qui étoit toute couverte d'orge qu'on alloit moiſſonner, nous grimpâmes une montagne, ou plutôt une forêt de chênes fort touffus: nous deſcendîmes enſuite dans une vallée entourée de montagnes extrêmement hautes. Au milieu de cette plaine, qui a bien une lieue de diametre, eſt ſitué le village de *Maltrata*, qui n'eſt habité que par des Indiens. Le ſoir nous mîmes deux heures & demie à gagner une montagne toute couverte de pins de deux eſpeces; & nous finîmes cette journée, qui fut de dix lieues, en traverſant une plaine de ſables, où l'on trouve beaucoup de palmiers ſauvages, de la même eſpece que ceux qui croiſſent dans les ſables de Pondichery.

Le 7, nous découvrîmes un des plus fertiles pays de l'Amérique : je ne crois pas qu'il y ait ſous le ciel un climat

plus doux & plus tempéré; tous les fruits de l'Europe & de l'Amérique y croissent; & s'il y a peu de vignes & d'oliviers, il faut l'attribuer à l'indolence de ses habitans, ou aux sages loix de la Monarchie Espagnole, dont le dessein est de conserver ce nouveau monde dans la dépendance d'Espagne. On y voit de très-belles plaines remplies de villages, dont les maisons sont bâties de briques cuites au soleil. On seme tous les ans du bled dans ces terres, qui sont arrosées pas des canaux pratiqués exprès, ou bien par l'eau qui descend des collines voisines, où il se trouve beaucoup de sources.

Le 8, nous arrivâmes à la *Puebla de los Angeles*, ville la plus considérable de ce Royaume après la capitale : elle est à peu près de la grandeur d'Orléans : les rues en sont fort droites, & les maisons assez belles; elle est partagée en quatre Paroisses : on y compte neuf Monasteres de Religieuses, & un plus grand nombre de Communautés d'hommes : les Eglises y sont magnifiques, & principalement la Cathédrale.

En sortant de la *Puebla de los Angeles*, on marche, pendant 8 lieues, dans une très-belle plaine fort peuplée, & très-

fertile. A une lieue à la droite du chemin est le bourg de *Cholala*, où Fernand Cortès pensa périr par la trahison des habitans. A quatre lieues sur la gauche est la ville & la République de *Tlascala*, qui fut d'un grand secours aux même Cortès, pour s'emparer de la ville de *Mexico*. Là on voit trois montagnes couvertes de neiges. Une de ces montagnes est un volcan, qui, pendant neuf ans, avoit discontinué de jetter de la fumée; mais il avoit recommencé depuis trois mois, & la fumée qu'il poussoit en l'air, étoit si épaisse, qu'on l'appercevoit même de la ville de *Mexico*.

Le lendemain nous entrâmes dans une forêt de pins, où l'on trouve quantité de faisans, de coqs d'Inde, & toute sorte de gibier. Dès que nous commençâmes à descendre, nous découvrîmes le lac du Mexique, & le troisiéme jour, depuis notre départ de *la Puebla de los Angeles*, nous arrivâmes sur le midi à la ville de *Mexico*, éloignée de 22 lieues de *la Puebla*, & de 80 de *la Vera-Crux*.

Cette fameuse ville, la plus belle & la plus considérable du nouveau monde est située dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues. Dans la saison

des pluies, qui commencent vers le mois de mai, on ne peut y entrer que par trois chaussées, dont la plus petite a une grande demi-lieue de longueur : les deux autres sont d'une lieue & d'une lieue & demie. Mais dans les temps de secheresse, le lac, au milieu duquel la ville est située, diminue considérablement. Les Espagnols se sont efforcés de faire écouler les eaux à travers les montagnes qui environnent cette grande plaine : mais après bien des frais & des travaux immenses, ils n'ont réussi qu'en partie dans l'exécution de leur projet : néanmoins ils ont remédié par là aux grandes inondations, dont la ville étoit souvent menacée.

La ville de *Mexico* est bâtie fort régulièrement. Elle est traversée de quelques canaux, lesquels se remplissent des eaux qui viennent du Lac ; on en pourroit creuser dans toutes les rues. Elle est beaucoup plus grande que *la Puebla*. Quelques Espagnols y comptent deux cens mille ames ; mais si l'on veut examiner les choses sans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de soixante mille.

Il y a dix mille Blancs dans *Mexico* : le reste des habitans est composé d'Indiens, de Noirs d'Afrique, de Mulâtres,

de Métis & d'autres peuples qui descendent du mêlange de ces diverses Nations entr'elles & avec les Européens: ce qui a formé des hommes de couleur si différente depuis le blanc jusqu'au noir, que parmi cent visages, à peine en trouve-t-on deux qui soient de la même couleur.

Les maisons y sont belles, & les églises magnifiques. Il y a un grand nombre de Communautés Religieuses: on y voit rouler beaucoup plus de carrosses qu'en aucune Ville de France, si l'on en excepte Paris. Le climat y est charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Espagne, quoiqu'on soit environ à 20 degrés de latitude nord. Dans le fort de l'été, on n'a qu'à se tenir à l'ombre pour se garantir de l'incommodité que cause la chaleur. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit autrefois à Charles V un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce Prince lui ayant demandé combien de temps il y avoit au Mexique entre l'été & l'hiver; « autant de temps, » Sire, lui répondit-il, qu'il en faut » pour passer du soleil à l'ombre ». Les pluies qui commencent au mois de Mai, & qui ne finissent qu'après

l'été, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin, si l'on considére la quantité d'argent qu'on apporte chaque jour des mines dans cette Ville, la magnificence des églises & des autres édifices, le grand nombre de carrosses qui roulent continuellement dans les rues, & les richesses immenses de plusieurs Espagnols, on se formera l'idée d'une des premieres & des plus riches Villes du monde. Mais, d'un autre côté, quand on voit que les Indiens qui sont la plus grande partie du peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans linge & nuds pieds, on a de la peine à se persuader que cette Ville soit effectivement si opulente.

Le 11 Mars, nous commençâmes un nouveau voyage pour nous rendre à la mer du sud.

En prenant la route d'*Acapulco*, on fait d'abord quatre lieues dans une plaine bien cultivée, après quoi on monte pendant une heure sur une montagne que les Espagnols appellent *la Subida del arenal*, à cause des sables qu'on y trouve : on passe dans une forêt de pins qui dure cinq lieues, & on descend pendant trois lieues pour

se rendre à *Cornavacca*, petit bourg situé dans un terroir fertile, & dont le climat est beaucoup plus ardent que celui des environs du Méxique.

Le pays qu'on rencontre après ce bourg, est rempli de villages d'Indiens, & coupé de rivieres & de ruisseaux qu'on passe à gué dans des temps de sécheresse. On ne trouve que de petites plaines, des collines, des vallons, jusqu'à la *Subida del passarito*, qu'on descend par un fort mauvais chemin qui est de plus d'une lieue. Demi-lieue après, on s'arrête à *Pueblo nuevo*, village d'Indiens, situé sur les bords d'un lac qui a une lieue de longueur, & trois quarts de lieue de largeur. Ce village est éloigné de vingt-une lieues de *Cornavacca*. Nous n'en partîmes qu'à quatre heures du soir, pour éviter la grande chaleur ; & après six lieues de marche, nous nous arrêtâmes à un autre village nommé *Palula*.

Le lendemain, nous fîmes encore six lieues entre des collines chargées de ces arbrisseaux que les Espagnols nomment *organum*, & que les François appellent *cierges épineux*. On diroit, à les voir de loin, que ce sont une infinité de flambeaux de cire verte. Nous pas-

sâmes la riviere de *las Balsas*, de la même maniere qu'on la passoit avant la conquête du Mexique : un quarré de foibles roseaux d'environ dix pieds, sous lequel on attache des callebasses, sert de bateau : on vous fait asseoir sur la selle d'une mule, ou sur un balot, qu'on place au milieu de cette machine, afin que le poids l'empêche de tourner. Un Indien tenant un des angles d'une main, & nageant de l'autre, vous conduit à l'autre bord de la riviere. C'est du nom de *Balsas* que les Espagnols donnent à cette espece de radeau, que la riviere a pris son nom : ils devroient plutôt l'appeller la riviere des Mosquites ; car on est comme environné d'une nuée de ces insectes, qui ne sont pas plus gros que nos plus petits moucherons, & dont les piquures laissent des marques qui durent souvent un mois entier. C'est pour éviter leur persécution, qu'on prend le temps de la nuit, pour faire les neuf lieues de chemin qu'il y a jusqu'au village de *Sompango*.

Tout ce pays est désert ; on n'y trouve qu'une misérable cabane qu'on a bâtie sur le chemin pour la commodité des voyageurs : mais comme elle

elle étoit inhabitée, nous ne jugeâmes pas à propos d'y entrer, dans la crainte d'y être mordus des ſerpens ou des ſcorpions : nous aimâmes mieux prendre notre repos ſur la terre, pendant les deux ou trois heures que nous avions à donner au ſommeil. Les mauvaiſes hôtelleries où on loge dans tout le Mexique, nous avoient accoutumés à nous paſſer de lit, & de toutes les autres douceurs qu'on a dans les voyages de France.

Deux lieues après *Sompango*, on paſſe dans un bourg de quatre cens familles, dont pluſieurs ſont Eſpagnoles; il ſe nomme *Cilpacingo*. Ce bourg eſt ſitué dans une plaine de deux lieues de longueur, aſſez fertile, & environnée de collines. Elle eſt terminée par un gros village d'Indiens. A une lieue au-delà, on paſſe par un autre village, après lequel on fait huit lieues ſur des montagnes fort eſcarpées, & toutes ſemées de rochers. Il faut continuellement monter & deſcendre. Deux chevaux ne ſçauroient paſſer de front dans certains endroits, où le chemin eſt creuſé entre deux rochers. Nous couchâmes dans un petit village qu'on nomme *los dos Caminos*.

Le lendemain, qui étoit Dimanche, nous y dîmes la ſainte meſſe : ces bons Indiens vinrent l'entendre ; ils n'avoient pas eu ce bonheur depuis un mois, parce que leur Curé demeuroit à douze lieues de leur village, & avoit à viſiter pluſieurs hameaux fort écartés. Pour nous remercier, ils nous apporterent quelques oranges & des guirlandes de fleurs. Depuis *los dos Caminos* juſqu'à *Acapulco*, on fait vingt-une lieues ſans trouver aucun village : on a bâti, de trois en trois lieues, de méchantes cabanes qui ſervent d'hôtelleries.

A quatre lieues de *los dos Caminos*, nous paſsâmes la riviere de *los Papagaios*, c'eſt-à-dire des Perroquets. C'eſt après celle de *las Balſas*, la plus conſidérable qu'il y ait depuis *Mexico* juſqu'à la mer. Nous montâmes enſuite pendant une heure & demie ſur une montagne fort eſcarpée, à laquelle on a donné, comme à la riviere, le nom de *Papdgaios*, apparemment à cauſe des gros perroquets qu'on y voit. Ils ſont de la groſſeur d'une poule, ils ont le haut de la tête jaune, tout le reſte du corps eſt verd : ils apprennent facilement a parler.

Parmi les différentes ſortes d'arbres

qui croissent sur cette montagne, on y trouve celui dont on se sert en Europe pour les teintures, & qu'on appelle bois de campeche : il ne croît pas fort haut, les feuilles en sont petites, & ressemblent assez à celles du trefle.

Le dixieme jour de notre voyage, nous arrivâmes à *Acapulco*. Ce bourg est à quatre-vingt-sept lieues de *Mexico*, & à 16 degrés 45 minutes de latitude nord, selon les observations des pilotes. Les marchands de *Mexico* y ont des maisons où ils mettent les marchandises qu'on apporte de Manille. Tandis que le vaisseau des Philippines est dans le port, on y voit quantité de marchands; mais à peine est-il parti, que chacun se retire. Les habitans, même les plus riches, vont passer l'été plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'*Acapulco*, pendant les chaleurs qui y sont excessives.

Le port est bon & sûr, mais le château n'est pas fort : il y a pourtant une belle artillerie de fonte. Les vaisseaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers le mois de Décembre ou de Janvier, & ils en partent depuis le commencement de Mars jusqu'aux premiers jours d'Avril. S'ils partoient plus tard,

ils ne trouveroient pas les *brises* (1) assez fortes pour leurs pesans galions ; & au-delà des Isles Marianes, ils auroient infailliblement à essuyer des vents d'ouest, qui commencent à la fin de Juin, & qui leur sont entiérement contraires. Il arrive souvent des tremblemens de terre à *Acapulco* : pendant le peu de séjour que nous y fîmes, nous en ressentîmes deux, mais ils ne furent pas violens.

Le 30 Mars, nous mîmes à la voile. Le vaisseau étoit de deux cens soixante hommes d'équipage de toutes les différentes Nations du monde. Le plus grand nombre des matelots étoit des Philippines. Le Duc d'Albuquerque, Viceroi du Mexique, avoit nommé le Pere Bonnet pour aumônier du vaisseau. La langue Espagnole nous servit à entendre les confessions, & à instruire tout l'équipage. Nous eûmes d'abord des vents foibles, & des calmes qui durerent pendant douze jours, ils ne cesserent que quand nous fûmes à cent lieues de terre. On fait le sud-ouest jusqu'à ce que l'on soit par les treize degrés de lati-

(1) Nom qui se donne en Amérique à un vent qui vient du côté de la mer.

tude nord. Alors on a des *brises* très-fortes jusqu'aux Isles Marianes.

Cette navigation est très-douce : on n'a point à craindre de vents contraires ; & le vent qui souffle étant toujours frais, tempére la chaleur. Mais autant que le voyage est facile depuis Acapulco jusqu'à Manille, autant le retour de Manille à Acapulco est-il dégoûtant & dangereux. Il faut s'élever jusqu'au-delà de trente degrés, & quelquefois jusqu'au trente-neuviéme degré de latitude nord, pour éviter les *brises* qui regnent toujours auprès des Tropiques.

Comme c'est dans l'hiver que se fait cette derniere navigation, on a de rudes tempêtes a essuyer, sans pouvoir relâcher dans la route. Le navire qui nous porta aux Philippines, avoit demeuré sept mois dans cette traversée. L'Amiral fut obligé de relâcher à l'entrée des Philippines, après avoir reçu un coup de mer qui mit tout le navire sous l'eau. Une partie de ses vivres fut gâtée, & sept hommes furent emportés dans la mer. Il y en eut deux qui furent rejettés dans le vaisseau par un autre coup de mer. Nous vîmes chaque jour des oiseaux, ce qui ne nous étoit

pas arrivé dans la traversée des Canaries jusqu'à Saint-Domingue, quoiqu'elle soit beaucoup plus forte.

Le 13 Juin, nous mouillâmes à l'Isle de *Guhan*, la principale des Isles Marianes, après avoir fait en soixante-quinze jours deux mille cent soixante-quinze lieues qu'on compte depuis *Acapulco*. Cette Isle s'étend du sud-ouest au nord-est, depuis 13 degrés & 5 minutes, jusqu'à 13 degrés 35 minutes. Le lendemain j'eus le bonheur de dire la messe dans cette terre arrosée du sang de plusieurs de nos Peres, qui ont baptisé tous ces Infideles. On les a rassemblés dans les trois Isles principales de *Guhan*, de *Sarpan* & de *Saïpan*.

Je saluai Dom Joseph de Quiroga, Sergent Major des Isles, dont la vertu & le zèle ont beaucoup contribué à l'entiere conversion de ces Idolâtres. Le même zèle l'a porté à établir une bonne discipline parmi les soldats : ils vivent en commun, la priere se fait régulierement soir & matin, & ils participent souvent aux sacremens de la Pénitence & de l'Eucharistie. Je trouvai parmi ces soldats un François d'Oleron. Le Gouverneur nous envoya, selon la cou-

tume, des rafraîchissemens. Je m'embarquai sur un canot du pays pour aller à terre, & pour revenir à bord : je n'ai point vu de bâtiment si léger, ni qui aille mieux au plus près du vent : je les ai vu pincer le vent à deux quarts de rumbs; un vent arriere leur est moins favorable qu'un vent au plus près.

Nous appareillâmes le 14, & le 1er. Juillet nous découvrîmes les Philippines, qui sont à trois cens trente-six lieues des Isles Marianes. Nous eûmes quelques grains assez violens; mais, excepté une fois qu'on se laissa surprendre, on se tint toujours sur ses gardes, pour amener les voiles à propos. Le détroit entre les Isles Philippines jusqu'à Manille, a environ cent lieues de longueur. La navigation y est difficile, soit à cause des courans rapides, soit parce qu'il y a très-peu d'endroits où l'on puisse mouiller. On a au nord la grande Isle de Luçon, où est la ville de Manille, & au sud, plusieurs Isles de différente grandeur.

Le premier Juillet nous entrâmes dans le détroit. Bien qu'un vent frais nous fît faire une lieue & demie par heure, nous eûmes beaucoup de peine à nous sou-

tenir contre la marée, qui nous étoit contraire. Mais auffitôt qu'elle nous fut devenue favorable, nous en profitâmes dans le calme même. On mit la chaloupe au-devant du navire pour le faire gouverner; en cinq ou fix heures nous fîmes huit lieues fans aucun vent. Mais cette manœuvre penfa nous coûter cher; car le courant nous ayant porté au milieu de plufieurs petites Ifles, que les Efpagnols appellent *los Naranios*, à caufe des orangers dont elles font couvertes, notre vergue de civadiere toucha un rocher fort efcarpé d'une de ces Ifles; par bonheur il y avoit affez de fond pour ne pas échouer, & le courant nous ayant fait pirouetter, nous jetta au milieu de cette efpece de port, où nous mouillâmes pour attendre le vent, qui nous tira enfin d'un fi mauvais pas.

Nous employâmes quinze jours à paffer ce détroit, appréhendant fans ceffe d'avoir un vent d'oueft, qui peut-être nous eût obligé à débouquer. Le 17 Juillet nous arrivâmes à *Cabite*: c'eft un port qui fe trouve dans la baye de Manille, à trois lieues de cette ville. Deux jours après s'éleva un vent d'oueft qui dura douze jours. Il y eut pendant dix-huit jours une pluie continuelle, qui ne cef-

ſoit que par intervalle, & pour peu de temps. Ces pluies recommencent ainſi à pluſieurs repriſes juſqu'au mois de Novembre, & quelquefois juſqu'en Décembre; alors toutes les plaines ſont inondées; on ſe promene en canot dans des campagnes ſemées de ris, leſquelles de loin paroiſſent des prairies agréables. Ce ſont ces pluies abondantes qui moderent la chaleur, & qui étant cauſées par le vent d'oueſt, rendent le climat de Manille fort humide. L'acier le mieux poli, ſe couvre de rouille en une nuit.

Les forêts de ces iſles ſont pleines de buffles ſauvages, de cerfs, & de ſangliers d'une eſpece particuliére. Les Eſpagnols y ont fait venir d'Amérique des vaches, des chevaux & des brebis; mais ces animaux ne peuvent y vivre à cauſe de l'humidité & des inondations. Il y a de la cire en quantité, & du coton de différente ſorte. Le ris y eſt excellent; le froment croît en quelques endroits; on y trouve auſſi de l'ébene, du bois de campêche, de l'indigo, une eſpece de canelle ſauvage, des noix muſcades des figuiers, & des bananiers de pluſieurs eſpeces, qui ne ſont point en Amérique. Enfin, on y voit quantité d'arbres différens, & dont le fruit eſt particulier.

Il y a ſur-tout un grand nombre d'arbres propres à la conſtruction & à la mâture des vaiſſeaux.

Les rivieres ſont pleines de Caïmans, qui dévorent les animaux & les hommes même. On en prit un auprès de nos terres qui avoit dévoré treize perſonnes. Il avoit dix-huit pieds de longueur, & la ſeule machoire avoit cinq pieds. Ces Iſles ſont entre le dix-neuvieme & le cinquieme degré de latitude nord.

Outre la grande Iſle de Luçon, les Eſpagnols poſſedent neuf iſles conſidérables, & pluſieurs autres petites Iſles, avec une partie du *Mindanao*. Le Gouvernement eſt diviſé en vingt Alcadies, dont il y en a douze dans la ſeule iſle de Luçon. L'Archevêque de Manille a trois Evêques ſuffragans; celui de *Cagaïan*, dans le nord de l'Iſle de Luçon; celui de *Camarinez*, dans la partie de l'eſt de la même Iſle, & celui de *Cebu*, dans une Iſle du même nom, dont dépendent les autres Iſles voiſines. C'eſt dans l'iſle de *Cebu* que Magellan fut tué.

Il y a dans ces quatre Diocèſes ſept cens paroiſſes, & plus d'un million de Chrétiens, beaucoup mieux inſtruits qu'on ne l'eſt communément dans pluſieurs paroiſſes de l'Europe. Ces paroiſſes

ſont deſſervies, la plupart, par des Auguſtins, par des Religieux de Saint François, & par des Jéſuites, qui ont converti tous ces peuples à la foi de Jéſus-Chriſt; & qui les ont ſoumis à la Monarchie Eſpagnole.

On trouve encore dans les montagnes & dans les forêts, un peuple barbare, noir, & d'une taille fort petite, qu'on attire peu-à-peu à la connoiſſance du vrai Dieu. Outre la langue de ces noirs, qu'on croit être les anciens habitans de ces Iſles; ceux qui ſont convertis, dont le nombre eſt bien plus grand, parlent trois langues principales: la *Tagale*, celle de la *Pampanga*, & celle de *Biſſaïas*. La Tagale, dont on ſe ſert à Manille & aux environs, eſt la plus polie.

Ces langues ont un grand rapport entr'elles, & avec la langue Malaïe, qu'on parle à Borneo, Java, Sumatra, & dans la peninſule de Malaque; ce qui fait juger que ce ſont des Malais qui ont conquis ces Iſles, & qui ont obligé les anciens inſulaires à ſe réfugier dans les montagnes. D'ailleurs, tout ce qui les diſtingue ſi fort des Européens, les rend tout-à-fait ſemblables aux Malais; ils ont le même tour de viſage, le nez petit, les yeux grands, & la couleur du corps

d'un jaune olivâtre, comme les Malais. Enfin, ils s'habillent de la même façon, & bâtissent comme eux leurs cabanes de bamboux sur le bord des rivieres. Ils ont le naturel fort doux, & c'est en cela uniquement qu'ils différent des Malais, dont le genie est cruel & féroce.

Tous ces insulaires sont fort affectionnés aux Espagnols, & mettent volontiers leurs enfans à leur service, en quoi ils sont bien différens des Américains, qui n'ont pu s'accoutumer jusqu'ici à la domination de leurs conquérans. Il est vrai que les Philippinois se sont soumis d'eux-mêmes à l'Evangile & au Gouvernement Espagnol, la force des armes ayant eu très-peu de part à la conquête de ces Isles.

Bien que Magellan les ait découvertes en 1521, & que depuis ce temps-là on ait fait diverses tentatives pour les conquérir, on ne s'y établit pourtant qu'en 1565. Ce fut Dom Miguel Lopes de Legaspi, Biscayen, qui fonda la ville de Cebu. Manille ne fut fondée qu'en 1571.

Lorsque Magellan débarqua dans une Isle voisine de *Cebu*, un Indien, envoyé pour examiner les Espagnols, s'étant caché derriere des bamboux, & les

ayant vus de loin prendre leur repas, rapporta aux principaux du pays que ces nouveaux venus étoient d'étranges hommes, qu'ils étoient blancs, qu'ils avoient le nez fort long, qu'ils couvroient d'habits blancs les tables sur lesquelles ils servoient leurs mets, qu'ils mangeoient des pierres, & qu'ils terminoient leur repas en mangeant du feu. C'étoit ainsi qu'il s'étoit représenté le biscuit de mer & le tabac qui se prend en fumée.

Un autre Indien député de la petite province de *Pampanga* vers l'Isle de Luçon, pour engager ses compatriotes à se soumettre à la domination Espagnole, voulant leur exprimer l'effet & le bruit du canon; ces gens-là, leur dit-il, ont des armes semblables à la foudre; elles vomissent avec la flamme un boulet de fer fort pesant; ce boulet étant une fois sorti avec impétuosité, ne cesse de voler de montagne en montagne, jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un à qui il puisse porter le coup de la mort.

Il y a dans les Philippines plus de sept mille Chinois qui y sont venus des provinces de *Canton* & de *Fokien*: ils demeurent la plupart dans un fauxbourg de Manille, qu'on appelle le *Parian*. Les

Eſpagnols ſont environ quatre mille; il y a beaucoup plus de Métis, nés d'Européens, d'Indiens, & de Chinois.

La ville de Manille, capitale de toutes les Iſles, eſt ſur une grande baye de l'Iſle de Luçon; elle eſt fortifiée de dix baſtions, avec une petite citadelle, qu'on nomme *San Yago*. Elle a au nord une riviere, & la mer à l'oueſt; elle eſt entourée de pluſieurs gros fauxbourgs d'Indiens, où l'on aſſure qu'il y a cinquante mille ames. En remontant juſqu'à quatre lieues la riviere, on trouve une ſi grande quantité de hameaux & de villages ſur ſes bords, & ſur les divers canaux qu'elle forme, ou qui viennent s'y rendre, après avoir arroſé cette belle plaine, qu'on s'imagineroit preſque que cet amas de maiſons, répandues dans ce vaſte eſpace, ne fait qu'une ſeule ville.

Il y a dans Manille quatorze Egliſes très-propres, dont pluſieurs ſeroient admirées dans les premieres villes de France. Les Egliſes des villages ſont bien ornées, & le ſervice divin s'y fait avec beaucoup de majeſté. Il n'y a point de paroiſſe à la campagne qui n'ait au moins huit ou dix Muſiciens; le Roi d'Eſpagne les exempte du tribut que les Indiens ſont tenus de payer.

On ne peut dire jusqu'où va la libéralité des Rois Catholiques, quand il s'agit d'établir l'empire de Jesus-Christ dans les lieux de leur domination ; le zèle dont ils sont animés pour le progrès de la Religion Chrétienne, leur inspire toute sorte de moyens de faire adorer le vrai Dieu à leurs nouveaux sujets. On envoye, chaque année du Mexique, cen mille écus, dont soixante-dix mille sont destinés à l'entretien des autels & des Missionnaires. Les autres sommes qu'on fournit pour une si sainte œuvre sont encore plus considérables. Mais aussi, quelle consolation pour ces pieux Monarques, de voir, par leurs soins, l'idolâtrie détruite dans ces vastes contrées, où il n'y pas deux cens ans qu'on sacrifioit au démon un nombre infini de victimes humaines.

Après avoir demeuré sept mois dans ces Isles, qui sont le plus beau pays, le mieux boisé, & le plus agréable à la vue que j'aie encore trouvé, nous nous embarquâmes sur un bâtiment Espagnol qui alloit à Malaque, dans l'espérance d'y trouver quelque vaisseau qui fît voile vers la côte de Coromandel.

Ce fut le 17 Février 1709 que nous appareillâmes à l'entrée de la baye de

Manille, & le lundi, 11 de Mars, nous mouillâmes dans la rade de Malaque. Nous prîmes, dans cette traversée, plusieurs de ces oiseaux qu'on nomme *Fous* ; on les appelle ainsi apparemment à cause de la facilité avec laquelle ils se laissent prendre. Ils viennent se poser sur les mâts au milieu de l'équipage, & quelquefois même sur les bras des matelots, & on les prend sans qu'ils pensent à s'envoler que lorsqu'ils se sentent pris.

Je n'avois point vu encore la mer aussi tranquille qu'elle le fut pendant tout ce trajet. Un canot auroit pu faire avec nous ces quatre cens soixante - quinze lieues sur une mer qui est terrible lorsque les vents d'ouest soufflent. Il ne nous falloit plus qu'un mois pour nous rendre à Pondichéry, si nous fussions arrivés quelques jours plutôt, avant que les vaisseaux Portugais ou Arméniens partissent pour la côte de Coromandel ; mais nous fûmes obligés de nous mettre sur un navire More, ce qui fut pour nous une source de travaux & de disgraces. Permettez-moi, mon Révérend Pere, de vous décrire un peu plus au long cette derniere traversée ; jusqu'ici, je ne vous ai rapporté que des événemens assez ordinaires à ceux qui voyagent aux extrémités du

monde ; ce que j'ai encore à vous dire vous fera connoître de quelle maniere Dieu éprouve quelquefois les Missionnaires, avant que de les employer à son service.

Le navire étoit petit & n'avoit qu'un pont. Il étoit si plein de marchandises, que le Capitaine même couchoit souvent à l'air, ainsi que le reste de l'équipage. Représentez-vous deux Missionnaires, & un Prêtre Portugais avec deux valets noirs Chrétiens qui le servoient, au milieu de cent Mores ou Gentils tout noirs, qui nous regardoient avec plus d'horreur que les gens les plus polis n'en ont d'ordinaire en Europe de vivre avec des Negres. Cependant quand ils eurent embarqué leur chaloupe, ils nous y logerent comme dans un des endroits le plus commode. Une natte de jonc nous défendoit des ardeurs du soleil dans ce climat brûlant ; encore falloit-il l'ôter, lorsque le vent n'avoit pas assez de force pour enfler & pour soutenir la voile. Nous eûmes plusieurs jours de calme, & le soleil à plomb sur la tête. Nous essuyâmes aussi des grains violens, qui paroissent des tempêtes à ceux qui n'ont point vu encore la mer dans sa fureur. La pluie qui les

accompagnoit, nous incommodoit fort dans notre chaloupe, & il nous falloit lutter ſans ceſſe avec le vent qui nous arrachoit des mains la natte qui nous couvroit.

Après un mois d'une ennuyeuſe & pénible navigation, nous découvrîmes *Achen*, qui n'eſt qu'à 150 lieues de Malaque. Nos pilotes étoient ſi habiles, qu'ils crurent que nous étions aux iſles de Nicobard, qui ſont deux degrés plus nord; & ils étoient ſi prudens, que quoique nous fuſſions ſur le point de manquer d'eau & de vivres, ils vouloient nous expoſer à une traverſée de trois cens lieues, ſans faire de nouveaux rafraîchiſſemens. Les Marchands & les paſſagers contraignirent le Capitaine de mouiller devant un village, à 3 lieues d'Achen: on ne fit qu'une chaloupée d'eau, & on prit quelques proviſions.

Le 15, nous appareillâmes, & nous nous vîmes obligés de mouiller le ſoir, même devant Achen, parce que le vent nous manqua, & que la marée nous devint contraire. La verdure & les belles forêts d'Achen & de Malaca ne ſurprennent point les yeux d'un voyageur qui a vu les Philippines.

La nuit on mit à la voile, & on ne

perdit la terre de vue que le 18. Les calmes ordinaires en cette saison causerent beaucoup d'inquiétude à nos pilotes ignorans : ils eurent recours à mille superstitions pour obtenir un vent favorable ; tantôt c'étoit un petit navire chargé de ris qu'on jettoit à la mer, au milieu des acclamations de l'équipage ; tantôt c'étoit une cassolette de parfums qu'on mettoit à l'amûre ; d'autrefois le songe qu'avoit eu un matelot ou un esclave, les portoit à jetter de l'eau sur les mâts, à laver le navire, ou à faire courir sur le pont une figure de cheval. Enfin ils se recommandoient à nos prieres, & nous leur répondions qu'ils devoient renoncer à leurs cérémonies superstitieuses, pour ne s'adresser qu'à Dieu seul.

Cependant on ne nous donnoit plus qu'un verre d'eau par jour, & on voyoit la fin du peu de vivres que nous avions achetés à Achen. La disette d'eau fut si grande le 4 Mai, que nous fûmes contrains de faire rôtir un peu de ris dans un pot de terre, & de le manger ainsi. Dans cette extrêmité, nous nous adressâmes au Seigneur avec toute la ferveur dont nous étions capables : notre priere fut écoutée : cette nuit-là même

il s'éleva un bon vent, & il tomba de la pluie. On la recueillit dans des nattes & dans des voiles, & elle fut si bien ménagée, que nous ne buvions qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir. Nous nous estimions heureux d'avoir une cuillerée d'eau pour modérer les ardeurs du soleil qui nous brûloit.

Le 6 Mai, un grain violent nous fit courir vent arriere sous une seule voile: le feu Saint-Elme parut au bâton d'enseigne, & sur la hune du grand mât. Le neuvieme, jour de l'Ascension, nos deux mâts de hune se rompirent dans un gros roulis. Le 10, l'eau nous manqua absolument. Nous priâmes le Seigneur avec la même confiance, & il nous exauça avec la même miséricorde; il plut pendant la nuit, & on amassa de l'eau pour toute la semaine suivante. Le feu Saint-Elme parut encore sur les haubans.

Nonobstant la situation malheureuse où nous nous trouvions, nous ne pûmes nous empêcher de rire, lorsque le Prêtre Portugais nous expliqua les injures que les matelots vomissoient contre ce prétendu démon; car c'est l'idée qu'ils se formoient du feu Saint-Elme. *Que viens-tu faire en notre bord*, disoit l'un d'eux,

nos marchandiſes ne ſont point à toi, elles n'ont point été volées, elles nous appartiennent, nous les avons bien payées? Cherche, lui diſoit un autre, *cherche les Corſaires & les Forbans qui ont pillé tout ce qu'ils ont dans leur vaiſſeau, tourmente-les, fais-les périr, mais laiſſe les Marchands en paix. Va-t-en*, s'écrioit un autre, *va corriger tes parens; ton pere eſt un voleur; ta mere, tes ſœurs ſe ſont décriées par leur mauvaiſe conduite, tes freres ont mérité la mort pour leurs crimes.* Puis ils s'armoient de bâtons, couroient ſur le pont, grimpoient ſur les aubans, & pouſſoient de grands cris, ſans oſer pourtant approcher du prétendu démon. Enfin lorſque le feu Saint-Elme eut diſparu, ils ſe féliciterent les uns les autres, comme d'une grande victoire qu'ils venoient de remporter.

Le 19e, jour de la Pentecôte, nous nous trouvâmes dans une entiere diſette d'eau: nous eûmes recours, ſelon notre coutume, à la divine Providence, & deux heures après il tomba une pluie ſi abondante, qu'en ménageant l'eau comme on faiſoit, on en eut pour plus de trois ſemaines. Le 24, un vent d'oueſt s'étant levé, on mit d'abord à la cape pour ne point nous éloigner de terre.

Au commencement de la nuit le vent augmenta, & un coup de mer prenant le vaiſſeau en travers, remplit d'eau une partie de la chaloupe où nous étions logés. Il fallut inceſſamment faire vent arriere pour ne point être coulé à fond par les ondes hautes qui auroient bientôt rempli & ſubmergé notre vaiſſeau. Nous nous abandonnâmes à la Providence, qui nous avoit ſauvé tant de fois des portes de la mort.

Nonobſtant l'abſtinence rigoureuſe que nous avions faite, il ne nous reſtoit de vivres que pour peu de jours; & cependant il nous falloit repaſſer ces trois cens lieues de traverſée qui nous avoient déja coûté tant de peines & de fatigues. Mais ce n'étoit pas-là ce qui touchoit le plus nos matelots : ils ne penſoient qu'au danger préſent : la mer étoit fort groſſe, les lames élevées, courtes & briſantes, nous pourſuivoient & nous menaçoient à chaque inſtant de la mort : une ſeule eût ſuffi pour nous engloutir. Il falloit être extrêmement attentif à gouverner, afin que le navire ne les reçût point par ſon travers. Cette nuit-là, le lendemain 25 & la nuit ſuivante, l'air retentiſſoit ſans ceſſe des cris lamentables que pouſſoient

les Faquirs tour à tour, tandis que nous étions tranquilles, & diſpoſés à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de notre ſort. Nous éprouvâmes alors combien la confiance en Dieu, que le Chriſtianiſme inſpire, eſt différente de la fauſſe ſécurité du Mahométiſme.

Le 26, la mer s'appaiſa, & le vent nous devenant favorable pour retourner du côté d'Achen, nous fîmes en ſept jours cette longue traverſée. Le 3, nous paſſâmes entre les iſles de Nicobar, qui ſont à ſept degrés de latitude au nord d'Achen, & ce jour-là le ris manqua tout-à-fait dans le vaiſſeau. On donna à ces Inſulaires de la toile & du tabac, & ils nous donnerent en échange des cocos & des ignames : ce ſont des racines fort inſipides.

Le 5 Juin, on mouilla près des iſles de *Pulopinam* & de *Lancari*, qui ne ſont pas éloignées de la terre ferme. Le calme vint, & nous fûmes réduits à deux cocos par jour pour quatre perſonnes. Il fallut mettre la chaloupe en mer pour aller querir des proviſions, Ainſi, pendant neuf jours que dura le calme, nous n'eûmes plus de quoi nous garantir des ardeurs brûlantes du ſoleil ; les Mores

même nous portoient compassion, sçachant bien qu'étant nés dans des Pays froids, nous devions souffrir beaucoup plus qu'eux. *Pourquoi*, nous disoient-ils, *vous appliquez-vous si constamment à la priere ? Ne souffrez-vous pas assez de la faim & de la chaleur ? Laissez-là vos livres, vous direz toutes ces prieres quand vous vous serez reposés quelque-temps à terre.*

La chaloupe qu'on avoit envoyée chercher des vivres, revint la nuit du 14 au 15. Le peu de provisions qu'elle apporta, rendit la vie & les forces à l'équipage. Nous admirâmes la bonté du Seigneur qui nous procuroit ce soulagement, lorsque nous n'avions plus qu'un coco & un verre d'eau. Le 16, nous entrâmes dans la riviere de *Parlis* du petit Royaume de *Queda* : c'est, dit-on, la même riviere où se donna cette bataille miraculeuse des Portugais contre les Achenois, qui fut prédite par Saint-François Xavier aux habitans de Malaca. Le Pere Bonnet partit dans un canot pour nous préparer une maison à Queda. Comme le navire ne pouvoit remonter la riviere qu'avec les marées, ce Pere vint nous prendre en parau : c'est une sorte

ſorte de bateau fait d'un ſeul tronc d'arbre creuſé, qui ſe termine en pointe par les deux bouts. Nous arrivâmes le 19 Juin à la Ville, où un Marchand Mahométan de Surate nous avoit fait trouver une maiſon.

Le Royaume de Queda eſt tributaire du Roi de Siam. La Ville a ſept à huit mille habitans, & tout le Royaume environ vingt mille. L'entrée de la riviere eſt à ſix degrés dix minutes de latitude nord. On voit au nord-eſt de l'entrée, à deux ou trois lieues dans les terres, la montagne de l'Eléphant. Elle eſt ainſi appellée, parce que de loin elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des vaiſſeaux médiocres qui puiſſent paſſer la barre, ſur laquelle il n'y avoit que deux braſſes & demie de haute mer. Dans la riviere juſqu'auprès de *Queda*, on trouve quatre braſſes d'eau de haute mer.

Les habitans ſont Malais : ils ſuivent tous la Secte Mahométane des Turcs & des Mogols. Leurs maiſons ſont bâties de bamboux, & élevées ſur des piliers à quatre ou cinq pieds de terre, à cauſe de l'humidité. Le Roi & quelques-uns des plus riches ont des maiſons de planches : leurs vêtemens ſont ſemblables à

ceux des Malais de Malaca, de Jor & de Sumatra. Ils ont presque tous les cheveux longs ; une piece de toile ou de soie leur entoure la tête, sans la couvrir entiérement. Ils portent toujours sur eux leur cri ; c'est un poignard fort tranchant, long de quinze à dix-huit pouces, & large de deux pouces : plusieurs sont faits en figure d'onde, & ont des poignées d'or. Ils ont aussi des zagayes & quelques mousquets. Leurs boucliers sont ronds & forts légers ; ils ont deux pieds & quelques pouces de diametre, ils sont à l'épreuve du sabre & du pistolet. Il y a dans le pays plusieurs familles venues de la côte de Coromandel : il est aisé de les distinguer, parce qu'ils sont plus noirs & plus timides que les Malais. On y trouve aussi quelques Chinois qui y sont venus de Siam par terre.

Ce Royaume n'est pas peuplé : il est plein de grandes forêts, où l'on voit quantité de buffles sauvages, d'éléphans, de cerfs & de tigres. On y prend les éléphans comme dans le Royaume de Siam, & c'est un des principaux revenus du Roi. Le plus grand que j'y ai vu avoit six coudées & demie de hauteur. Les plaines sont coupées de plusieurs canaux

qui les rendent fertiles en differentes especes de ris. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes, la terre y produit d'elle-même plusieurs fruits excellens inconnus aux autres parties du Monde, parmi lesquels le Mangoustan & le Durion sont les plus estimés même des Européens.

Le Roi ne leve aucun tribut sur ses sujets ; il a des mines d'un étain qui est aussi blanc que celui d'Angleterre, mais qui n'en a pas la solidité ; il en fait fabriquer des pieces de monnoie qui pesent une livre, & qui ne valent que sept sols. Il fait battre aussi de petites pieces d'or rondes de bas aloi, d'une ligne & demie de diametre, sur lesquelles sont gravées des lettres arabes ; on en donne cinq pour un écu d'Espagne. Une petite monnoie de cuivre, qui ne vaut qu'un de nos deniers, a cours parmi le peuple. Les vivres y sont fort bons & à vil prix. Les Marchands de Surate viennent y charger de l'étain qu'on appelle le calin aux Indes ; ceux de la côte de Coromandel y portent des toiles de coton, & ils en rapportent du calin, de l'or en poudre & des éléphans.

Quand nous arrivâmes à *Queda*, nous apprîmes que depuis environ deux ans,

un François nommé Martin, y avoit souffert la mort pour la Religion Catholique; il étoit Pilote d'un petit bâtiment sorti de Bengale, dont le Capitaine étoit Anglois. Après avoir passé à Achen & à Batavie, il tua son Capitaine, & s'empara de toutes les marchandises du vaisseau. Dans l'appréhension que son crime ne fût découvert, il pensa à se délivrer de ceux dont il avoit plus de raison de se défier; dans ce dessein il abandonna, dans une isle déserte, sur la côte de Java, cinq Matelots Chrétiens, qu'il y avoit envoyés, sous prétexte d'y faire de l'eau; mais peu après ayant été obligé de relâcher à *Queda*, un esclave du Capitaine tué l'accusa auprès du Roi, qui confisqua le bâtiment, & condamna le coupable à la mort. Comme on le conduisoit au lieu du supplice, on vint de la part du Prince lui offrir la vie & mille écus, s'il vouloit embrasser le Mahométisme; il aima mieux mourir que de renoncer sa foi. Il expira le crucifix à la main, en prononçant ces paroles de l'oraison dominicale: *Votre nom soit sanctifié*. Nous avons sçu ces particularités d'un Portugais, de quelques métis Portugais, d'un Malais qui lui servit d'interprête jusqu'au dernier soupir, & des

Mahométans même de Surate, tous témoins oculaires de sa constance & de sa fermeté. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'admirable conduite de la Providence, qui ne se lasse point de nous attendre, & qui d'un pécheur coupable de tant de crimes, en fait en un instant un martyr de Jesus-Christ.

Nous fûmes obligés de passer sept mois au milieu de ces barbares pour attendre la mousson. Je vous laisse à penser, mon Révérend Pere, ce qu'ont à souffrir des Missionnaires qui se voyent contraints de vivre parmi des hommes pervers, sans espérance d'en convertir un seul, & privés de la seule consolation qui leur reste en ce monde, qui est le saint sacrifice de la Messe. Je ne compte point parmi nos peines, celle de se rendre les services qu'on attend des autres pour l'entretien de la vie; nous ne trouvâmes pas un seul More qui voulût nous aller chercher de l'eau à la riviere; outre cela, Dieu nous affligea, le Pere Bonnet & moi, d'une maladie assez ordinaire aux Européens quand ils séjournent dans un climat aussi brûlant que l'est celui-ci. Nous eûmes pourtant le bonheur d'aider à tirer d'esclavage un Chrétien de Macao, qui depuis

quatre ans n'avoit pu obtenir ſa délivrance : hé ! que ſçais-je, ſi ce n'étoit pas pour ſecourir ce fervent Catholique, que le Seigneur avoit permis tous les contre-temps qui nous avoient fait relâcher à *Queda !*

Il y avoit long-temps que nous demandions à Dieu d'être délivrés de cette terre barbare ; il exauça notre priere, lorſque nous nous y attendions le moins ; trois navires de Saint-Malo n'ayant pu ſe rendre à Mergui pour hiverner, furent obligés de ſe radouber à l'iſle de Janſelon. M. de la Lande, qui s'étoit embarqué à Pondichery pour procurer à ces vaiſſeaux les rafraîchiſſemens néceſſaires, conduiſit le plus petit navire à *Queda* pour y acheter des vivres. A peine le navire eut-il mouillé à l'entrée de la riviere, que des Marchands Mores de Surate nous en vinrent féliciter.

Nous nous diſpoſions à aller voir ces Meſſieurs à bord, lorſqu'ils arriverent : nous leur offrîmes notre maiſon, & ils nous firent le plaiſir de l'accepter. Ils furent fort bien reçus du Roi, & ils obtinrent tout ce qu'ils demanderent. J'allai en canot prendre le Capitaine qui étoit incommodé ; nous l'a-

vions connu ſur le Saint-Eſprit, où il étoit Lieutenant, & où il nous avoit comblé d'honnêtetés.

Je remarquai encore mieux la beauté de la riviere. Ses bords, en pluſieurs endroits, ſont tout couverts d'arbres, ſur leſquels nous voyions, matin & ſoir, des ſinges ſauter en foule de branche en branche. Nous vîmes auſſi beaucoup de crocodiles qui ſe repoſoient ſur le ſable. Il en paſſa un auprès de notre canot qui avoit bien vingt pieds de longueur; on lui tira un coup de fuſil, je crois que ce fut inutilement. M. de la Lande en bleſſa un de douze pieds, qui étoit ſur le bord de la riviere, nous vîmes les traces de ſon ſang, & il eut de la peine à faire deux ou trois pas pour ſe jetter à l'eau.

Le vaiſſeau mit à la voile le 10 Janvier 1710. Le 24 nous paſsâmes près des iſles de Nicobar de huit degrès. Les inſulaires vinrent dans quatorze canots nous apporter des ignames, des cocos & quelques poules, pour les changer avec du tabac en feuilles. Ils ſont preſque nuds, leur couleur eſt d'un baſané jaunâtre; parmi les noirs ils pourroient paſſer pour blancs. Ils font une eſpece de

pâte de racines qui leur tient lieu de pain ; car il ne croît dans leurs isles ni ris ni bled.

Le 2 Février nous mouillâmes à la rade de Pondichery. J'ai eu depuis la douleur de me voir séparé du Pere Bonnet, avec qui Dieu m'avoit uni d'une façon toute particuliere. Vous avez appris sans doute avec quel courage, lui & le Pere Faure, sont entrés, le 16 Janvier de cette année 1711, dans les Isles de Nicobar, pour annoncer Jesus-Christ aux peuples barbares qui les habitent ; il seroit inutile de vous redire ici des particularités qu'on a déja mandé en France. Ainsi je me contenterai, en finissant cette lettre, de vous communiquer quelques observations que j'ai faites dans le cours de ce long voyage, & je m'estimerai heureux si elles vous font plaisir.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, qui est du côté du nord-ouest en France, diminue peu-à-peu jusqu'à ce qu'on se trouve entre les isles Canaries & les premieres isles de l'Amérique. Dans ce parage il n'y a point de déclinaison. Mais en avançant vers l'Amérique, l'aiguille décline vers le nord-est, & cette déclinaison augmente jusqu'à la *Vera-Crus*, où elle est de six degrés.

A Acapulco ſur la mer Pacifique, elle n'eſt que de trois degrés & cinq minutes nord-eſt, elle augmente juſqu'à ce qu'on ſe trouve auprès des bancs de Saint-Barthelemi, qui ſont à dix-ſept degrés de longitude, avant que d'arriver aux iſles Marianes. Nous la trouvâmes en cet endroit de quatorze degrés, elle a été de ſeize degrés ſept ou huit années auparavant, quoi qu'en diſe M. Dampierre, dans ſon Voyage autour du Monde, où il aſſure qu'il n'y a point de déclinaiſon conſidérable depuis Acapulco juſqu'aux Philippines. Depuis ces bancs de Saint-Barthelemi, elle diminue conſidérablement en avançant vers les Philippines. Aux iſles Marianes elle étoit l'année 1708 de huit degrés & quarante minutes. A l'*Embocadero de San Bernardino*, qui eſt à dix-ſept degrés & quelques minutes de longitude plus à l'oueſt que les iſles Marianes, la déclinaiſon n'eſt plus que de deux degrés nord-eſt. A Manille, qui eſt à quatorze degrés trente minutes de latitude nord, & à huit heures quatre minutes de différence du méridien de Paris, je ne crois pas qu'elle ſoit conſidérable. Lorſqu'on va de Manille à Ma-

laca, la déclinaiſon devient nord-oueſt.

Dans toutes les grandes mers qui ſont vers la zone torride, auprès des tropiques, les vents ne viennent jamais de l'oueſt; ils ſoufflent toujours depuis le nord & le nord-eſt, juſqu'au ſud-eſt & ſud. Les courans portent auſſi à l'oueſt. Dans les mers des Indes orientales de la Cochinchine, de la Chine, des Philippines juſqu'aux iſles Marianes, ils changent réguliérement, ſelon les différentes ſaiſons de l'année; c'eſt ce qu'on appelle mouſſon.

On ſçait que dans les plus fortes tempêtes, comme dans les vents médiocres, il y a toujours, après un certain nombre de vagues, trois lames plus élevées que les autres; elles reviennent ainſi de temps-en-temps; je ne me ſouviens point d'avoir lu nulle part quelque raiſon préciſe de ce phénomene. Dans les tempêtes, lorſqu'on eſt obligé de courir vent arriere, quoiqu'on faſſe ſouvent avec une ſeule voile plus de deux lieues par heure, les lames qui pourſuivent pour ainſi dire le navire, le frappent & le devancent; on les voit paſſer au-delà avec une grande vîteſſe, & cependant ſi l'on jette dans la mer

une piece de bois, elle reſtera bien loin derriere le vaiſſeau. Je ne ſçai ſi l'on ne pourroit pas expliquer ceci par l'exemple des ondulations que produit une pierre jettée dans un baſſin : ces ondulations s'avancent vers le bord, ſans emporter avec elles ce qui ſurnage dans le baſſin. Ainſi l'on voit à quarante & cinquante lieues des côtes, des débris de mâts qui ſont dans la mer peut-être depuis plus de vingt ans, ſans que les vents violens de pluſieurs jours les aient portés à la côte.

J'ai remarqué que les chaleurs de la Zone Torride ne ſont pas exceſſives au point qu'on nous les repréſente dans pluſieurs relations : quoiqu'elles ſoient fort grandes, on s'y accoutume aiſément. Il y a même ſous la Zone Torride des pays aſſez tempérés, comme, par exemple, le Breſil, le Pérou, Siam, la Peninſule de Malaca, & principalement les environs de la ville de Mexico. Généralement parlant, plus on eſt près de la ligne, moins on ſouffre de la chaleur, à cauſe des pluies fréquentes, & parce que le ſoleil paſſe fort vîte auprès du zenith. Au contraire, ſous le tropique il eſt deux mois ſans s'éloigner de plus de trois dégrés & demi du zenith.

Je ſouhaite, mon Révérend Pere, que ce détail dans lequel je ſuis entré vous ſoit agréable, & j'eſpere que vous voudrez bien vous ſouvenir dans vos ſaints ſacrifices de la perſonne du monde qui eſt avec plus de reconnoiſſance & de reſpect, &c.

Fin du onzieme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE *du Pere Bouchet, de la Compagnie de Jesus, Missionnaire de Maduré, & Supérieur de la nouvelle Mission de Carnate, à Monseigneur l'ancien Evêque d'Avranches.* Page 5

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, p. 1.

LETTRE *du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes, au Pere Baltus, de la même Compagnie,* 42

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 9, pag. 61.

LETTRE *du Pere Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes, au Pere de Villette, de la même Compagnie.* 80

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, pag. 124.

LETTRE *du même, encore au Pere de Villette.* 142

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, p. 226.

LETTRE *du Pere de Bourzes, Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes, au Pere Etienne Souciet, de la même Compagnie.* 190
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, p. 359.
LETTRE *du Pere Etienne le Gac, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Charles Porée, de la même Compagnie.* 200
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 10, pag. 253.
LETTRE *du Pere de la Lane, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Mourgues, de la même Compagnie.* 210
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 10, pag. 1.
LETTRE *du Pere Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Villette, de la même Compagnie.* 240
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 10, p. 77.
LETTRE *du Pere Papin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.* 253
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 9, pag. 418.
SECONDE *Lettre du Pere Papin, Missionnaire* 261
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 15, p. 405.

LETTRE du Pere Faure, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Boësse, de la même Compagnie. 270
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 10, page 47.
LETTRE du Pere de Sant-Jago, Missionnaire de la Compagnie de Jesus dans le Royaume de Maissour, aux Indes Orientales, au Révérend Pere Manoël Saray, Provincial de la Province de Goa. 292
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 10, p. 98.
LETTRE du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur Cochet de Saint-Vallier, Président des Requêtes du Palais à Paris. 305
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 11, pag. 1.
RELATION en forme de Journal, de la découverte des Isles de Palaos, ou Nouvelles Philippines. 353
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 11, p. 75.
LETTRE du Pere Taillandier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Willard, de la même Compagnie. 363
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 11, p. 92.

Fin de la table du onzieme volume.

AYER
263
J512
1780
v. 11